DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

[Par Ph. Aug STE FOIX,
chevalier d'HRS]

V.30

LETTRES
D'OSMAN.

PREMIERE PARTIE.

A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LIII.

Fr.R.
A675L

PRÉFACE.

J'Ai rompu avec ce qu'on appelle le grand monde. Je ne ſuis ni riche, ni fat, ni impie, ni méchant; étois-je fait pour lui?

Renfermé dans un petit cercle d'amis, je ne les vois jamais aſſez, je trouve dans leur ſocieté des leçons dictées par la ſa-

geſſe, que l'agrément aſſaiſonne. Le ſoin de m'en faire aimer & de mériter l'eſtime générale, eſt dans ma retraite, le premier de mes ſoins.

Le déſir de me rendre un jour utile à ma patrie, m'a inſpiré le goût de l'étude. Ce goût me défend contre l'ennui : & lorſque le genre de travail, que je me ſuis choiſi, me laiſſe quelques loiſirs, je les rem-

plis en m'amuſant à des occupations moins ſérieuſes.

C'eſt dans un de ces inſtans, que j'ai conçu l'idée d'arranger le Recueil de mes Lettres. Je leur ai conſervé quelque choſe de leur habillement oriental. Si je les en avois totalement dépouillées, j'aurois peut-être trop rapproché la décoration. La parure étrangere aiguiſe la curio-

ſité, obtient de l'indulgence, & ſemble orner ce qu'elle cache.

Je ſuis bien éloigné d'oſer dire, comme certain Diogene moderne: *Le vrai ſuccès de cet Ouvrage eſt de me plaire.* Il m'a plû ſans doute, puiſque je le donne au Public; mais le Public a le droit d'en juger. Ses ſuffrages en feront le ſuccès véritable, & je n'en déciderai que ſur ſon arrêt.

Je ne connois qu'un homme qui puiſſe dire avec le Corrêge *ed io anché ſon pittore* *.

Si cet Ouvrage réuſſit, Oſman ſera bientôt inſtruit de ſon bonheur, j'y aurai quelque part; il en ſera flatté, & n'en deviendra peut-être encore que plus modeſte & plus retenu.

* M. de Monteſquiou, Préface de l'Eſprit des Loix.

S'il ne réuſſit pas, comme je n'en ſuis que l'Editeur, Oſman ſeul aura tort ; mais il en ſera l'aveu ſans rougir, & je puis aſſurer, qu'il aura autant d'égards & de docilité pour la critique, que de mépris pour la ſatyre.

LETTRES D'OSMAN.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

JE pars enfin de Londres, & vais terminer en France mes voyages d'Europe. Je ne puis croire tous les prodiges, que j'ai entendu raconter de cette na-

tion, par les peuples mêmes qui l'aiment le moins. Si ce qu'on en dit eſt vrai, c'eſt un phénomène qui merite d'être vû avec l'attention d'un philoſophe. Que ne puis-je y porter un eſprit plus libre ! mais je jette encore des regards douloureux vers ma patrie : je céde en gémiſſant, à la prudence qui m'en exile.

Après Zelmis, tu es ſans doute, ce que j'y regrette le plus. Mes malheurs ne finiront-ils point? Je ne puis y ſonger ſans frémir. Cette réflexion m'accable, & ſouvent rien ne peut m'en diſtraire. Si quelque cho-

ſe y devoit réuſſir, ce ſeroit la vie que je mene. Sans ceſſe environné d'objets inconnus, de points de vûe toujours nouveaux & toujours intéreſſants, rien ne ſeroit plus propre à faire diverſion aux chagrins, ſi ceux du cœur n'avoient des modifications, qui n'appartiennent qu'à lui.

Je croyois tirer plus de fruit du ſacrifice, que vous avez exigé de moi l'un & l'autre. Sans vous je braverois encore les dangers que je fuis. O barbare patrie! mon zéle pour toi me coûte ma liberté & le bon-

heur le plus néceſſaire à mon exiſtence !

Pardonnes, cher Zamar, les plaintes d'un malheureux ſéparé de toi, que tu honores de ton eſtime & de ta tendreſſe. Ces ſentimens me rendent plus d'éclat que je n'en ai perdu. Tu me fais entrevoir le terme de mes infortunes : je n'enviſage dans cet eſpoir que le plaiſir de me rejoindre à Zelmis, & d'être rendu à tes embraſſemens. L'abſence n'aura point relâché des nœuds formés par la vertu.

Pendant mon ſéjour ici, je

te ferai part des évenemens & de mes obſervations. Mon unique reſſource eſt de commercer avec toi. Négliges mes affaires, plutôt que de me négliger moi-même ; mes plus chers intérêts ſont dans ton cœur.

Vois aſſidument Zelmis ; conſoles-la, parles-lui ſouvent de moi, peins-lui l'excès de ma tendreſſe. Zelmis eſt vertueuſe ; mais ſi elle ceſſoit de m'aimer.... Oh Ciel !... Adieu Zamar.

De Londres le 15 de Rhebiah II. 1745.

LETTRE II.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

JE rends grace intérieurement tous les jours, à l'eſclave qui occupa notre enfance, de l'étude des Langues de l'Europe. Un Ange favorable luien ſuggéra l'idée, & nous en inſpira le goût; l'opulence & la liberté furent le prix de ſes ſoins; mais il nous donna plus qu'il ne reçut. Il ouvrit à notre eſprit une carriere lumineuſe, où l'utile ſe trouve au but, & dont l'agréable orne la route. La fortune peut en apparence

mettre les hommes de niveau ; mais la vertu les distingue, & le merite les place. Or je pense que la vertu ne reçoit un culte fidéle, que des ames éclairées, qui sentent ses avantages. L'ignorance & la sottise prennent au contraire le change, dans les occasions séduisantes ou délicates, & ce danger n'est que trop fréquent.

Notre esclave nous a mis en societé, avec toutes les nations policées de l'univers. Nous commerçons avec les grands hommes de notre siécle, & même avec ceux de l'antiquité. Quelle ressource, mon cher Zamar, pour for-

mer ſon cœur, ſon eſprit & ſon goût ! Les traductions n'en dédommagent pas. Les meilleures altérent leur original, la différence des génies & des idiômes laiſſent toujours aux traducteurs, un caractère de ſervitude, qui flétrit les beautés de l'Ouvrage. J'ai peine à comprendre, qu'il y ait des hommes aſſez modeſtes, pour embraſſer ce genre de travail. C'eſt s'expoſer toujours à la comparaiſon, avec la certitude d'y perdre.

A Paris le 20 de Giomada I. 1745.

LETTRE

LETTRE III.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

J'ALLAI ces jours paſſés à un ſpectacle, qu'on appelle l'Opéra ; je t'avoues, Zamar, que dans le premier moment, je crus être tranſporté dans ces ſiécles de féerie, où les enchantemens ne coûtoient qu'un coup de baguette. Je n'ai jamais rien vû qui faſſe une illuſion ſi forte & ſi délicieuſe. Lorſque je revins un peu de mon étonnement,

je jettai quelques regards ſur ceux dont j'étois environné ; mais occupé d'un ſpectacle, qui ſéduiſoit à la fois preſque tous mes ſens, je ne pus lui dérober long-tems mon attention. Quand il fut fini, je demandai à mon conducteur quel étoit le vieillard, près de qui j'avois été placé, auquel on avoit marqué tant d'égards ? C'eſt, me dit-il, un homme célébre dans la littérature, qui a toujours joui de la meilleure réputation, & n'a jamais employé ſon eſprit & ſes talens, qu'aux choſes utiles ou agréables. Il a préfé-

ré la gloire de mépriſer les traits de la ſatyre, au fol orgueil d'y répondre : auſſi a-t-il des admirateurs & des envieux ; mais il n'a point d'ennemis.

Quel eſt, demandai-je encore, celui qui eſt arrivé, ſuivi d'une cour aſſez nombreuſe, dont le regard, naturellement fier, devient ſi doux quand on lui parle, & ſi tendre lorſqu'il s'arrête ſur les femmes ? C'eſt, me répondit-il, un de nos Généraux, qui s'eſt acquis, quoiqu'étranger, la plus grande réputation parmi nous. Il aime la France, comme ſi elle avoit l'honneur d'être ſa patrie, &

cette nation qui lui doit beaucoup, le chérit & l'admire, comme s'il étoit né dans son sein.

Expliquez-moi, je vous prie, ajoutai-je, quelle différence vous admettez entre la meilleure & la plus grande réputation ? Est-ce que tout cela chez vous ne caractérise pas le grand homme ? Point du tout, me répliqua-t-il : souvent elles ne vont point ensemble, & l'on peut mériter l'une ou l'autre, sans être un grand homme.

La bonne réputation s'acquiert par la pratique des ver-

tus morales ; on se rend fameux par de grandes actions, auxquelles les événemens imprévus ont quelquefois plus de part que le mérite. On se rend célébre par ses talens dans les arts & dans les sciences. On se rend illustre par son génie, aidé des circonstances qui le développent & le placent ; mais on n'obtient le titre de grand homme, qu'en réunissant à toutes les vertus morales, un génie vif & perçant, qui conçoit de grandes idées, & ne raccourcit pas ses vûes sur des projets vagues, un esprit de conduite sans esclava-

ge, un eſprit de détail ſans minutie, & une juſteſſe d'eſprit ſans chicane, aſſemblage très-rare.

Il eſt pluſieurs routes qui menent à la célébrité : il en eſt quelques-unes qui conduiſent à l'illuſtration : il n'eſt qu'un moyen d'être un grand homme, c'eſt de ſçavoir vaincre l'adverſité, & ſoi-même.

Mais pourquoi, lui dis-je, eſt-il ſi peu de grands hommes, ſelon votre définition, depuis pluſieurs ſiécles, tandis que l'hiſtoire ancienne en offre un ſi grand nombre,

dans les Républiques Grecques & Romaines ? Eſt-ce un vice des différentes formes de gouvernement, ou bien un dépériſſement de la nature ? Ni l'un, ni l'autre, reprit-il. La nature ſe modifie diverſement ; mais c'eſt une erreur de croire, qu'elle déperiſſe : ç'en eſt encore une aſſez généralement reçue, de penſer, que l'État Républicain puiſſe ſeul former de grands hommes. Nous avons des Républiques en Europe, ſans qu'il y ait paru de perſonnages comparables à ceux de l'antiquité : il n'y a que le deſpotiſme,

qui certainement les étouffe dès le berceau. Ce gouvernement eſt l'ouvrage de la férocité, de l'ignorance, & peut-être du climat ſous lequel il s'introduit. La crainte y peut faire naître la valeur, des eſclaves bravent un péril douteux, pour éviter un châtiment aſſuré; mais cette eſpece de courage eſt aveugle & farouche.

Les ſiécles de la barbarie expirante amenent les grands hommes. Les ſiécles de la politeſſe & du goût, qui les ſuivent immédiatement, amenent les grands génies, & preſque toujours voyent diſparoître

paroître les grands hommes.

Par exemple, dans les premiers tems de la République Romaine, on vit des Horaces, des Scévolas, des Lucreces; mais les seconds virent naître les Camilles, les Regulus, les Fabius, les Scipions. César ferma la porte aux grands hommes, son successeur l'ouvrit aux grands génies.

Il n'eut tenu qu'à César d'être un grand homme. Il n'avoit qu'à préférer la gloire d'être plus vertueux que Brutus, à celle d'être plus puissant que Pompée.

Dans les siécles modernes, Henri IV fut un grand Capitaine & un bon Roi, Richelieu & Albéroni furent de grands Ministres, Condé fut un grand Général, Victor Amédée un grand Politique, Louis XIV un grand Roi, qui forma de bons Généraux, de bons Ministres & des gens célebres; Cromwel fut un grand scélérat, Charles XII ne fut qu'un homme extraordinaire, Pierre Alexiowitz fut un grand Monarque, & presqu'un grand homme.

A Paris le 17 de Giomada II. 1745.

LETTRE IV.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

UN de mes amis me propoſa l'autre jour, de me préſenter dans une maiſon, où ſe raſſembloit ſouvent la meilleure & la plus nombreuſe compagnie de Paris. Je lui demandai le nom & l'état du maître de cette maiſon, pour y conformer le ton que j'y prendrois. C'eſt, me dit-il, à vous parler vrai, un homme plus heureux qu'illuſtre : ſa

naiſſance eſt obſcure, ſon mérite eſt mediocre ; mais ſa fortune eſt conſidérable, & ſes talens pour l'accroître ſont ſupérieurs. Il a fait ſon chemin dans la finance, comme le feroit dans le ſervice un ſimple ſoldat, qui deviendroit officier général. Sa porte n'eſt plus ouverte aux protecteurs qui lui procurerent le premier dégré de ſon opulence : mais ſa table l'eſt à toute la cour à laquelle il tient par des alliances, ou par de l'argent prêté. Sa femme décorée des tréſors qu'il poſſede, ſe croit de niveau à la plus haute Nobleſſe ;

nous irons ce matin chez lui & cet après-midi chez elle, c'eſt l'étiquette. Chacun a ſon cercle & ſes heures d'audience, juſqu'à ce que le ſouper réuniſſe leurs courtiſans.

Nous y arrivâmes ; à l'inſtant, un portier aſſez bruſque nous annonça par deux coups de ſifflet. Vingt caroſſes rempliſſoient déja la cour, une multitude de gens de livrée peuploit la premiere antichambre. Un d'eux me regardant avec une curioſité familiere, nomma mon conducteur à trois valets de chambre dans la piece ſuivante, l'un deſ-

quels nous conduisit à travers d'une enfilade d'appartemens somptueusement ornés. Nous entrâmes enfin dans un grand cabinet, où plusieurs personnes, qu'on me dit être de la premiere qualité, & quelques Auteurs attendoient qu'on ouvrît la porte du sanctuaire. L'idole s'y renfermoit & n'y laissoit pénétrer qu'à son choix, & tour à tour. Une jolie femme en sortit, après avoir sollicité trois quarts d'heure, un emploi pour son mari. Elle en remercioit le financier en le quittant; mais d'un air si déconcerté, que

nous doutâmes, à la fin d'un si long tête-à-tête, lequel des deux étoit dans le cas de la reconnoissance. Il la reconduisit quelques pas avec gravité, jetta un coup d'œil sur le cercle, l'honora d'une demie révérence, rentra dans son tabernacle, & nous fit avertir que nous pouvions l'y suivre. Il nous reçut debout. Monsieur, lui dit mon conducteur, en me montrant de la main, voilà l'Etranger dont j'ai eu l'honneur de vous parler; ah! fort bien, répondit-il: qu'il me donne un mémoire, je verrai à mon retour de Versailles, ce

qu'on pourra faire pour lui. Monſieur, lui répondis-je, bleſſé de tant d'arrogance : le rang & la fortune que j'ai dans ma patrie me diſpenſent d'avoir beſoin ici de votre crédit ; mon ſeul projet étoit de vous connoître, & le voilà rempli. Monſieur, répliqua-t-il, d'un ton plus careſſant, qui m'arrêta : ſi je n'ai pas l'avantage de vous être utile, que j'aye du moins celui de vous cultiver quelquefois : notre ami commun vous engagera de voir Madame de * * * & vous nous ferez l'honneur de reſter ce ſoir à ſouper.

Cette eſpece d'amende honorable, que ma fierté arrachoit à ſon orgueil, nous rapprocha un peu. J'obtins la faveur du fauteuil, je ſçus en vingt minutes, ce qu'il avoit de terres titrées, de chevaux & de chiens. Je pris enfin congé de lui après avoir entendu l'éloge de ſon cuiſinier.

Si tous les fermiers du Roi de France étoient de cette ſorte, on pourroit les comparer à des mines : car ce ſeroient des veines de terre enrichies d'or.

A Paris le 27 de Giomada II. 1745.

LETTRE V.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

JE ne croyois pas qu'il fût poſſible d'avoir des airs plus importans & plus ridicules que ceux de Monſieur de * * *; mais les femmes ſçavent atteindre le dernier période de tout ce qu'elles entreprennent. La ſienne avec des diſpoſitions naturelles, s'eſt encore fait une étude de perfectionner les moyens de déplaire. Tout le monde convient de ſes ſuccès, à cet égard perſonne ne l'en

inſtruit, & rien ne les interrompt.

On auroit tort d'envier ſa fortune, c'eſt ſon unique reſſource, pour échapper au néant : l'adverſité l'y rameneroit.

Son opulence raſſemble autour d'elle des objets agréables, qui la dérobent à l'attention du Public, & peut-être à ſon mépris.

J'allai le même jour chez elle avec mon ami. Le même cérémonial pour pénétrer dans l'appartement de ſon mari, s'obſerve dans le ſien. Vingt bougies éclairoient le ſalon ſu-

perbe où l'on nous reçut. Je fus d'abord conduit vers une chaiſe longue, où je démêlai à travers pluſieurs oreillers différens, une petite maſſe informe, qu'on me dit être la maîtreſſe de la maiſon. Je la ſaluai; mais ſans ſe déplacer, ſans jetter même les yeux ſur moi, elle ne m'accorda qu'un ſourire grimacé; ſur cette faveur on m'aſſura que je débutois avantageuſement. Elle continua d'écouter, avec une indolence dédaigneuſement affectée, les fadeurs exceſſives que lui prodiguoient cinq ou ſix petits maîtres de la Cour.

Le financier paye, à ce qu'on assure, leurs dettes & leurs Régimens; tandis que sa femme se réserve le détail des équipages de quelques-uns, qui se sacrifient pour leurs créanciers.

La conversation devint générale. On raisonna profondément sur une mode nouvelle que Madame de *** prétendoit faire réussir, & qui achevoit de la défigurer. L'histoire du jour, qui déshonoroit deux femmes de qualité, fut racontée dans toutes ses circonstances, & ornée des réflexions les plus outrageantes. J'étois

révolté des propos, de la figure, de la navette & de la corbeille de Madame de*** au point d'être prêt à ſortir ſans avoir ouvert la bouche, lorſqu'on annonça la Ducheſſe D.... Je voulus voir quels égards ſon rang obtiendroit; mais l'impérieuſe financiere, ſentit judicieuſement, qu'une Ducheſſe y renonçoit, en ſe liant avec elle, & traita celle-ci, avec la confiance de l'égalité. Ah! dit-elle, cela eſt affreux, nous allons à l'Opéra, & je ne ſuis pas encore habillée; mais nous arriverons au premier acte: la Comteſſe

de* ** m'attend à ma petite loge. Permettez-vous, Madame la Ducheſſe, ajouta-t-elle d'un ton traîné, que je ſonne mes femmes, & qu'on me donne ma chemiſe ? Elle n'attendit pas la permiſſion ; trois femmes de chambre arriverent, & n'oublierent pas l'écrain.... Mais, non, je ne veux que mes petites pierreries... Êtes-vous folles, dit-elle ? Irai-je avec ma migraine, m'aſſommer la tête de diamants ? Sur cela je remarquai que la Ducheſſe en avoit fort peu, & j'appris enſuite, qu'elle avoit ce jour-là tous les ſiens.

Je laiſſai finir la toilette, qu'elle auroit dû faire à l'écart, autant par amour propre, que par bienſéance. Vous vous en allez, me cria-t-elle,.... que ne reſtez-vous ? Il me viendra du monde.. J'aurai la Marquiſe de.... vous ferez ſa partie, en attendant que nous revenions de l'Opera. Je refuſai, en ſuppoſant un engagement, pour n'être plus excédé des prétentions de la finance, & de l'humiliation de la nobleſſe.

De Paris le 12 de Regeb 1745.

LETTRE

LETTRE VI.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

HÉ bien! que penſez-vous de notre Plutus, me dit cet ami, qui m'avoit préſenté chez le financier, dont je te parlois dans mes dernieres lettres? Ah dieux! lui dis-je, quel homme, ou plûtôt quel mélange de baſſeſſe, de ridicules & d'impertinence! Il me rappelle celui qui conduiſoit certain philoſophe dans ſes ap-

partemens, pour lui en faire admirer la magnificence. Le philoſophe indigné de tant d'orgueil, lui cracha au viſage : Pardonnez-moi, dit-il à ce riche déconcerté ; mais de toutes les choſes que je vois ici, vous me paroiſſez la moins précieuſe. Vous avez raiſon, me répondit mon ami ; mais je veux vous dédommager aujourd'hui, pour me raccommoder avec vous : ſuivez-moi ſeulement.

Nous entrâmes dans une maiſon aſſez belle, l'ordre & le goût y avoient placé les ornemens : tout annonçoit aux

yeux, la noble ſimplicité du maître. Des domeſtiques empreſſés, en annonçoient auſſi, la douceur & la politeſſe. Nous deſcendîmes dans le jardin, où nous le trouvâmes entouré d'une foule de jeunes gens : en les inſtruiſant, il les amuſoit ; eux, à leur tour, pénétrés de vénération & de tendreſſe pour lui, cherchoient à le divertir, par des plaiſanteries innocentes & naïves, ſans s'écarter du ton de reſpect : ils me parurent même l'accorder à ſon mérite & à ſes actions, encore plus qu'à ſon âge.

Je ſentis en moi, un mou-

vement inconnu, que ſon aſpect fit naître. Son viſage eſt ſerain, la joie douce, qui l'anime, peint la tranquilité de ſon ame. La vertu eſt dans ſon cœur, la vérité la porte ſur ſes levres. Il nous fit l'accueil le plus gracieux. Après quelques propos d'uſage, la converſation recommença : on lui fit pluſieurs queſtions, quelles qu'elles fuſſent, il y répondit toujours ſagement, ſans en paroître importuné ; plein de ſens & de raiſon, il ne parla guéres ; mais dit beaucoup en peu de mots.

Je l'écoutois avec cette avi-

dité, que produit l'admiration; je croyois entendre la ſageſſe même. Quel eſt cet homme, dis-je à mon ami d'un air émû? Sous l'empire du paganiſme, je le prendrois pour un dieu. Cette opinion ſeroit pardonnable, me répondit-il; ceux auxquels l'antiquité érigea des temples, les mériterent moins que lui. C'eſt un des principaux Officiers du Roi, l'Etat lui a des obligations infinies. Ce grand homme réunit à toutes les vertus morales, la valeur la plus intrépide, les talens les plus ſupérieurs pour la guerre, la ſcience la plus pro-

fonde & la plus grande modeſtie. Soumis & fidéle à notre Religion, il en ſuit les préceptes ſans affectation ; il ne laiſſe échapper aucun inſtant, aucun moyen d'exercer la bonté de ſon cœur. Je l'ai vû gémir pluſieurs fois, de la quantité d'hommes, que la ſupériorité de ſon art avoit fait périr à la guerre. Il remplit les devoirs de la ſociété avec exactitude, jamais avec contrainte. Toujours prêt à pardonner les torts qu'on oſe avoir avec lui, il n'en ſçait avoir avec perſonne, il n'écoute que ſon indulgence pour les autres & ſa

ſévérité pour lui-même. La probité & la vérité lui ſont plus cheres que la vie, il leur a ſacrifié ſa fortune & ſon ambition.

Ah dieux! m'écriai-je, eſt-il poſſible, qu'un être ſi parfait, ſoit aſſujetti au terme fatal de la vie humaine? Sans doute, ajoutai-je, il a été bien récompenſé? Point du tout, me répondit-il. Peu courtiſan, il n'a jamais rien demandé pour lui, & on ne lui a donné qu'une partie de ce qu'il méritoit, lorſque les circonſtances l'on rendu néceſſaire. On a laiſſé aux hom-

mages, qu'il reçoit du public, & à sa propre satisfaction le soin de le dédommager. Pardonnez-moi toutes mes questions, repris-je encore : mais, dites-moi, qui sont les deux jeunes gens sur lesquels il s'appuye ? Ce sont, me répondit-il, ses deux fils. L'aîné suit la même carriere ; à l'aide de ses instructions & de son mérite personnel, il est parvenu au même grade, il obtiendra vraisemblablement la dignité dûe, & ravie à son illustre pere, & dont la France doit regretter de ne l'avoir pas décoré. Le cadet est beaucoup

coup moins avancé, quoiqu'auſſi digne de l'être. Ils marchent tous deux dans le chemin de l'honneur & de la vertu, ſur les traces de celui qui leur donna le jour.

Tel eſt l'homme, chez lequel je fus conduit. Je crus voir en lui les Camilles, les Fabius, les Philopœmens, &c. ou plutôt le modéle de ces Héros Grecs & Romains, qui ſe dévouerent pour leur patrie. Je le cultive avec aſſiduité; il me tient lieu ici, de mon cher Zamar. Cet homme reſpectable eſt le ſeul qui te reſſem-

ble ; il devient encore plus cher à mon cœur par l'image, qu'il m'offre des vertus du tien.

De Paris le 17 de Regeb 1745.

LETTRE VII.

ZAMAR A OSMAN.

A Paris.

JE ne ſçais ſi la délicateſſe de ſentiment eſt un mal épidémique ; mais à force d'entendre Zelmis s'allarmer ſur ton compte, il me prend envie d'être inquiet de ta conſtance. L'amitié n'eſt guéres plus à l'abri de la jalouſie, que l'amour même. Ma ſœur craint la ſéduction des Françoiſes, & moi je ne ſuis pas tranquille ſur l'agrément des

François. Nous voulons l'un & l'autre partager & remplir ton cœur. A peine arrives-tu à Paris, que tu prodigues déja le titre d'ami, à celui qui te préſente dans le monde. Tu m'objecteras peut-être, que le nombre des amis ne ſe doit pas fixer ; que tant que l'on rencontre des gens eſtimables, qui plaiſent, il eſt permis de ſe les attacher : d'accord. Mais il faut le tems & le ſoin de les examiner, pour ne pas être la dupe des dehors : & je déſire, que tu nous ſois rendu aſſez-tôt, pour n'avoir plus de concurrence à redouter.

Si tu trouvois à l'examen, quelques gens qui valuſſent mieux que moi, du moins je te défie d'en connoître jamais, qui t'aiment davantage. Nous voyageons, pour ainſi dire, à ta ſuite, & Zelmis eſt mon mon guide. A meſure que tu changes de pays, nous changeons nos lectures, pour avoir ſous les yeux l'hiſtoire de celui que tu habites. Cette ingénieuſe occupation te prouve la tendreſſe de ma ſœur. C'eſt elle qui en eut la premiere idée; elle imagine marcher, en quelque façon, ſur tes pas. Elle obſerve avec attention, le gé-

nie & les mœurs des peuples que tu vois de plus près, pour pénétrer ce qu'elle en doit eſpérer, ou craindre à ton égard.

L'Hiſtoire de France, les Anecdotes, les Romans mêmes occupent à préſent, notre curioſité & nos loiſirs. L'Ambaſſadeur de cette Cour m'a prêté pluſieurs ouvrages des Auteurs modernes, qui ne m'éblouiſſent pas. Un faux brillant me paroît y dominer, & fatigue plus qu'il n'amuſe. Adieu, mon cher Oſman, écris-nous beaucoup : tes deſcriptions nous inſtruiſent fort bien des

ridicules qui te frappent : il nous sembloit voir ton financier & sa femme. Je t'envoye une lettre de Zelmis, qui ne ne veut plus se servir que de la langue que tu parles à présent. Je travaille à ton retour, & je compte l'obtenir bientôt. C'est mon propre bonheur que je sollicite, ainsi ne doutes pas de mon activité.

De Constantinople le 13 de Doulkadah 1745.

LETTRE VIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

JE reconnois ton cœur, & celui de Zelmis, dans le choix délicat de vos occupations, pendant mon abſence. Qu'il m'eſt doux d'imaginer que les beaux yeux de ta ſœur, s'arrêtent ſur la carte du pays que j'habite! & que le hazard les conduit peut-être, ſur l'endroit même où je ſuis, dans le moment que je m'occupe d'elle, que je l'adore, que je la regrette, que mon ame

vole & franchit, pour ainſi dire, l'eſpace qui nous ſépare. Ce commerce idéal ſemble nous rapprocher, & cette illuſion prend quelquefois tant d'empire ſur mes ſens, qu'il m'arrive de vous parler à tous deux, comme ſi vous pouviez m'entendre. Raphi en a été le témoin, je vous le renvoye, & je l'en atteſte. Demandez-lui l'un & l'autre, à quel point vous m'êtes chers, & s'il eſt quelque concurrence que vous puiſſiez craindre dans l'univers.

J'avoue que je connois ici, quelques gens d'un mérite ſupérieur, auxquels je rends

juſtice. Je voudrois même que ma patrie fût la leur, ou que la leur fût la nôtre, pour les réunir à toi.

Par exemple, l'Auteur du livre, que Raphi te remettra, de ma part, eſt un de mes héros. Tu jugeras de ſon génie, par ſon ouvrage. Il t'étonnera, & te plaira d'autant mieux, que tu viens de lire l'Hiſtoire de France, par Daniel ou par Mezeray. L'Abrégé chronologique, que je t'envoye, réduit en deux petits volumes, avec plus d'ordre, plus de netteté, plus de goût, plus d'érudition & plus de vérité,

tout ce que ces deux Hiſtoriens ont écrit, ſur la Monarchie Françoiſe.

Conçois-tu le travail immenſe, dont cet Abrégé eſt le fruit ? N'eſt-ce pas un chef-d'œuvre, d'offrir au même coup d'œil la ſucceſſion des Rois, les événemens remarquables, ſous chaque regne, les grands hommes dans tous les genres, qui s'y ſont rendus fameux, les Princes de l'Europe contemporains de chaque Monarque François, l'analyſe des intérêts, qu'ils ont eu à démêler enſemble, & des réflexions critiques & morales, toujours

juſtes, toujours fines & toujours élégantes.

On a comparé judicieuſement, cet ouvrage au bouclier d'Enée. On diroit, que les ſujets qu'il renferme, devroient occuper un eſpace infini. Cependant ils ſont ſerrés & diſtincts, avec une préciſion incroyable. Je meurs d'envie d'être connu de cet homme immortel, & je n'oſe riſquer les démarches, qui pourroient me réuſſir; il m'en impoſe, il voit trop bien, & ne verroit en moi, qu'un objet au-deſſous de ſon attention, tout le monde l'admire, tout le monde l'ai-

me, mais tout le monde n'eſt pas fait pour lui plaire. Que n'a-t-il pour moi, cette heureuſe prévention, dont le cœur fait les premiers frais, & qui obtient grace des lumieres de l'eſprit!... C'eſt à ce je ne ſçais quoi, que j'ai dû les commmencemens de ton amitié. La tendreſſe avec laquelle j'y ai répondu, a juſtifié ta bienveillance. Le même ſentiment m'acquitteroit avec lui, & tu me féliciterois de t'aſſocier quelqu'un, auſſi eſtimable par ſes mœurs, auſſi aimable dans la

ſocieté, qu'admirable dans ſon cabinet.

De Paris le 8 de Safar 1745.

LETTRE IX.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

DE grace, Monſieur, diſois-je l'autre jour, à un homme fort ſenſé, expliquez-moi, pourquoi vous avez des gens de mérite, qui ne ſont pas employés; tandis que

l'on confie quelquefois, les plus grands intérêts, à des gens qui n'ont pas même pour eux l'esprit de conduite. Pour un peuple éclairé, cette méthode me paroît bien inconséquente. Elle l'est bien moins, que vous ne pensez, me répondit-il : vous en conviendrez, en réfléchissant sur le génie de cette nation. Le feu, l'inconstance & la legereté en sont à la fois, les moteurs & les agens. D'ailleurs, le nombre des emplois, quoiqu'excessif, pour les forces de l'Etat, ne suffit pas au nombre des prétendans. La plus grande partie n'a que de

médiocres talens pour les exercer, & quelquefois en eſt incapable ; mais telle place eſt lucrative, c'eſt un titre ſuffiſant, pour s'y préſenter. Quelques-uns ſe font illuſion, & croyent de bonne foi la mériter. D'autres laiſſent à leur préſomption l'art de diſſimuler leur incapacité & y réuſſiſſent.

Un emploi eſt prêt à vaquer ; cent femmes ſont auſſitôt en campagne, & volent chez le Miniſtre : elles y ſont l'écho perpétuel du mérite factice de leur protégés. Des ſoins plus importans lui dérobent

bent le loiſir d'en faire l'examen, il les croit ſur parole, & l'emploi eſt accordé à celui, qui a fait répéter ſon nom, par le plus grand nombre de voix impoſantes.

L'homme de mérite, au contraire, ne vante jamais ſes talens, il attend l'occaſion de les mettre en œuvre, & l'occaſion ne le cherche pas. Il a l'extérieur & le langage ſimple : il ne perd pas ſa matinée à étudier les attitudes & les phraſes du ſoir : il travaille beaucoup, & voit peu de monde : ſes amis ſont des gens de mérite comme lui, par conſé-

quent, il eſt peu connu. Il reſte ignoré, ou remis à une autre fois ; cependant, il n'a qu'à vivre, on ſentira ce qu'il vaut ; mais alors, il ne pourra plus jouir de ce qu'on fera pour lui. L'État n'en profitera qu'un inſtant ; l'âge l'éteint, il perd ſa chaleur & ſon éclat, on a trop attendu. Il ne falloit pas le laiſſer éclipſer ſi longtems, par les faux brillans, qu'on lui a préféré ; mais on juge ici les hommes, comme les ſots jugent les livres, ſur le titre & ſur la couverture.

A Paris le 18 de Safar 1746.

LETTRE X.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

TE ſouviens-tu, Zamar, combien de fois, dans les délices de nos ſérails, nous nous ſommes applaudis de n'être pas nés ſous l'empire du Chriſt, qui défend la pluralité des femmes. J'étois ſurpris alors, que des hommes libres s'y fuſſent ſoumis. Je ne connoiſſois encore, ni Zelmis, ni les peuples de l'Europe Chrétienne. Plus fidéles à la natu-

re, qu'à ce précepte, s'ils ne l'abrogent pas, ils ſçavent l'éluder.

Certains de pouvoir relâcher des nœuds indiſſolubles, qui les bleſſent, ils négligent de les aſſortir.

Une jeune perſonne attend ici, dans une maiſon cloîtrée, que ſa famille lui choiſiſſe un époux. Pluſieurs ſe préſentent : le plus riche ou le plus illuſtré, obtient la préférence à ce ſeul titre, & n'examine à ſon tour, que la dot, ou le crédit qu'il veut acquérir. On arrange une entrevûe aux parties intéreſſées, qui jugent

ſans doute, au premier coup d'œil, qu'elles ſe conviendront, ou plutôt, qui ne s'embarraſſent guéres de ſe convenir. Façon de penſer, caractere, penchans, tout ce qui devroit être enfin, l'objet d'une longue étude, leur eſt mutuellement inconnu. Ils examinent ſeulement les étoffes, les bijoux, les équipages & le cortége : voilà ſurtout ce que la jeune perſonne épouſe. On les enchaîne à jamais l'un l'autre, par des ſermens ſolemnels ; mais avant la fin de l'année, il proteſtent contre un engagement, que leurs

cœurs déſavouent. L'antipathie, ou le dégoût ne leur laiſſent plus rien de commun, que le nom, le rang, la fortune & la livrée.

Preſque reſſaiſis de leur liberté, l'un vole aux pieds d'une Laïs, lui en offrir l'hommage. L'autre trouve dans les ſoins myſtérieux d'un homme, qui lui plaît, des dédommagemens, qu'elle accepte. Le public ferme les yeux ſur ces échanges; & ſi quelqu'imprudent éclat les ouvre à l'époux coupable & trahi, qu'il veuille ſottement venger, & divulguer l'affront fait

à ſon mérite, la police du gouvernement favoriſe la déſunion réelle de ces infortunés, unis en apparence. On les ſépare. Cette eſpéce de divorce, les dérobe à l'ennui de vivre enſemble. Ils ne peuvent, à la vérité, diſpoſer de la foi qu'ils ſe ſont donnée; mais ils prêtent à l'amour, les dépouilles de l'hymen, ſans inquiétude & ſans obſtacle.

Voilà l'effet des loix trop ſévéres, elles entraînent toujours des abus.

Voilà le fruit de l'intérêt & de l'orgueil, ils ne font que de pompeux eſclaves.

Si l'on avoit en France, le droit de ſe connoître, de ſe choiſir & de ſe quitter, il ſeroit préférable à l'uſage de nos ſérails, qui contribue parmi nous, à la dépopulation.

Quelle douceur d'être tout entier à ce qu'on aime, de ſe faire un devoir de ſes plaiſirs, & un mérite de ſon bonheur ! Lorſque l'eſtime introduit l'amour, du moins il ne céde ſa place, qu'a l'amitié.

Deux époux unis par de pareils liens, ne ſongeroient qu'à

qu'à les immortaliſer. L'opulence & la grandeur n'en forment pas de ſi doux, devroit-on leur immoler ſa félicité ? En eſt-il de plus touchante, que d'adorer ce qu'on reſpecte, & d'en être chéri ſans partage ? La crainte d'un divorce permis ranimeroit ſans ceſſe, le déſir & le ſoin de ſe plaire. La tendreſſe & la vertu ſont nos vrais biens ; je les trouve dans le cœur de ma Zelmis, & j'en ſuis plus touché que de ſes charmes. Ah ! je jure d'être heureux, quand

je lui jure d'être fidéle.

De Paris le 3 de Rhebiah I. 1745.

LETTRE XI.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

UN ſimple particulier peut ici, défendre juridiquement ſes droits, contre ſon ſouverain, ſans craindre la mort, ou la diſgrace. Le Roi vient de perdre un procès, contre un de ſes ſujets. Il a

daigné prendre & ſuivre l'avis de ſon Conſeil. Zamar, & toi, ma chere Zelmis, que n'êtes-vous en Europe ! Heureuſes contrées, où les peuples ſuccédent aux biens de leurs ayeux ! où les Monarques veillent à la conſervation des priviléges de l'humanité, où les loix retracent celles de la nature, & reſſerrent les liens de la ſocieté, où les hommes ne ſont ſoumis, qu'à des conventions dictées par la ſageſſe, où le riche jouit ſans trouble, de ſon opulence, où l'artiſan ne dépend que de ſon amour pour le travail ! Quelle dif-

férence dans ma patrie!

Te ſouvient-il du jour qu'on agita en ta préſence, ſi le gouvernement deſpotique étoit préférable au gouvernement monarchique. Toutes les voix s'éleverent en faveur du deſpotiſme. Lâches, qui flattoient ainſi, un Monarque déja trop fier du joug, dont il les accable. J'oſai combattre des ſentimens ſi vils, j'oſai être homme, & ce fut la ſource de mes malheurs. Mes ennemis ont employé, contre moi, les armes dont je me ſervis, pour ſoutenir le vœu de la nature. La liberté eſt

un de ſes bienfaits, la perte n'en ſçauroit être indifférente.

Mes voyages ont encore fortifié en moi, une façon de penſer, que les préjugés, n l'éducation des orientaux n'avoient pû détruire.

Tous les Gouvernemen d'Europe, ſont monarchiques ou républicains. Chez ces peuples, la liberté a des bornes établies par le bon ordre, fondées ſur la juſtice, & qui ne dépendent pas du caprice d'un ſeul. Le goût de la ſocieté, qui regne entre eux, eſt la ſource des plaiſirs,

tandis que nous gémiſſons dans l'indolence, ſous le poids du deſpotiſme, & que nous ne jouiſſons, qu'en tremblant, de la vie & de la fortune, qu'un ſigne de notre maître peut nous arracher. Cette terreur continuelle dégrade à la fois, le Souverain, qui l'inſpire, & les ſujets qui s'y abandonnent. La crainte ne ſuggére que des fureurs, ou des lâchetés. La puiſſance ſous laquelle on frémit ſans ceſſe, eſt une uſurpation tyrannique, que l'orgueil projetta, que le crime fit réuſſir, qui ſe ſoutient par l'i-

gnorance, & que la vertu mépriſe.

De Paris le 22 de Rhebiah I. 1746.

LETTRE XII.

OSMAN A SAID.

A Conſtantinople.

L'ESPRIT du François eſt actif, inquiet & avide d'opinions extraordinaires. On ſoutient ici des paradoxes, avec tant d'art, qu'ils paroiſſent démontrés, & ſubjuguent d'abord, à moins qu'on

ne leur oppoſe cet eſprit d'analyſe, cette juſteſſe de raiſonnement, & cette patience rare & néceſſaire, pour découvrir & combattre le Sophiſme.

Une des Académies de ce Royaume a mis en queſtion: *Si le rétabliſſement des Arts & des Sciences a contribué à épurer les mœurs.* Un génie hardi & brillant ſoutint la négative, & ſon diſcours fut couronné.

La République des Lettres allarmée du coup qu'il lui porte, s'irrite, écrit; tous les journaux ſont remplis de réponſes. Cependant l'auteur

fait tête à l'orage, ſe défend de tous côtés, avec le même feu, la même audace, & preſque le même ſuccès. S'il perſuadoit, ce qu'il ſemble prouver, il replongeroit l'Europe dans l'ignorance, & cette ſinguliére révolution ſeroit l'ouvrage d'un ſçavant même.

Que penſes-tu, Said, d'une nation, qui appplaudit à ceux, qui prêtent les couleurs du vrai, aux choſes ſenſiblement fauſſes, & chez laquelle la vérité devient problématique ? Ne la croirois-tu pas d'un commerce dangereux, & ſans ceſſe diviſée

par différens ſyſtêmes ? Point du tout. Vingt ſçavans diſputeroient un ſiécle, ſans qu'elle y prît d'autre intérêt, que celui, qu'inſpire un combat de gladiateurs, où le victorieux n'obtient que des ſuffrages.

Il n'en eſt pas de même, en matiere de Religion ; un mot différemment interprété, déſunit tout-à-coup, la moitié du Royaume, chacun prend parti dans la guerre ſainte. Les ſages efforts du gouvernement peuvent à peine refermer les bleſſures réciproques, & le pouvoir du tems

n'en efface pas les cicatrices. Les annales du siécle dernier, fourniſſent des exemples terribles, de ces ſortes d'incendies, & l'État gémit encore du mal & du remede.

De Paris le 10 de Rhebiah II. 1746.

LETTRE XIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

ON accuſe les François d'un amour propre exceſſif, parcequ'ils ſacrifient tout, à ce qu'ils appellent repréſenter. Je ne ſuis pas de cét avis : il me ſemble, au contraire, que c'eſt plûtôt de leur part, une ſorte de modeſtie, & même un aveu de l'inſuffiſance de leur mérite, pour obtenir la conſidération qu'ils ambitionnent. Cependant ce déſir

y ſeroit un acheminement, s'il étoit bien dirigé : ils ne ſe trompent, que dans les moyens d'y réuſſir. Ils ne peuvent convaincre, ils veulent éblouir. Ils eſperent ſauver leur foibleſſe & leurs ridicules, à la faveur de la vîteſſe de leurs chevaux, & de l'éclat des paillettes répandues ſur leurs habits.

Ce ſont des Comédiens, qui jouent continuellement, ſur le vaſte théâtre du monde. Qu'arrive-t-il ? La piéce finit ; ſouvent ſifflée : les acteurs ſe deshabillent ; Hermione ſe retrouve Made-

moiſelle de la Caverne, & Pyrrhus n'eſt plus, que l'infortuné Bagotin.

Le premier de Giommada I. 1746.

LETTRE XIV.

OSMAN A GIAFFAR,

AGA DES JANNISSAIRES.

A la Porte.

SI le Roi de France avoit plus de vaiſſeaux, & moins de troupes, il ſeroit lui ſeul plus riche, & plus formida-

ble, que tous les autres Potentats de l'Europe, réunis. Avec plus de vaiſſeaux, il ſe rendroit le maître de la mer; le commerce de ſon Royaume ſeroit plus étendu, & il s'empareroit, en peu de tems, de celui que les Puiſſances maritimes lui enlevent.

Avec moins de troupes, il pourroit leur donner une ſolde plus conſidérable: elles ſeroient mieux diſciplinées, mieux choiſies; il lui en coûteroit moins, & il ſeroit mieux ſervi.

Les Généraux ſentiroient la néceſſité, d'apprendre la guer-

re, pour ſuppléer par leur habileté, au nombre ſupérieur de leurs ennemis ; & les ſoldats auroient en eux, une confiance méritée.

Le Roi auroit de petites armées, qui feroient de grandes choſes ; au lieu que ces armées nombreuſes coûtent beaucoup, dépeuplent l'État, ne peuvent avoir le même nerf, & n'ont guéres d'autres ſuccès, que de ravager bien du pays.

Un Général qui commande une grande armée, ſe livre à la confiance, qu'il prend dans ſes forces, avec trop de ſécurité.

rité. Il fait des fautes par ignorance, par témérité ou par distraction. Il hazarde beaucoup, sans se donner souvent, la peine de combiner ses opérations, & il est tout étonné, à la fin de la partie, d'avoir perdu, ou du moins de n'avoir rien gagné.

Celui, au contraire, qui commande une petite armée, sent qu'il n'a rien à perdre. Il est attentif, il profite de tout, il joue serré, combine tous ses coups, & gagne presque toujours, à la fin du jeu.

Il est peu de terrains, sur lesquels on puisse faire combattre

plus de cinquante mille hommes, de chaque côté, en bataille rangée. Il eſt peu d'affaires, où cinquante mille hommes ayent combattu, des deux côtés. A quoi ſert-il donc, d'avoir plus de cent mille ſpectateurs inutiles, qui ne font qu'embarraſſer le reſte de la campagne, pour les marches, les ſubſiſtances, les équipages, & deviennent un obſtacle de plus, aux projets des Généraux ?

Les Etats d'Allemagne, ennemis ordinaires de la France, ont beaucoup plus d'hommes qu'elle : lever contr'eux

de groſſes armées, c'eſt les mettre à portée, de profiter de leurs avantages ; mais, dit-on, en les obligeant d'avoir tant de troupes ſur pied, on les épuiſe d'argent, & la France de ce côté-là leur eſt ſupérieure. J'y conſens ; mais elle perd des hommes, dont elle a peu ; des hommes ſont de l'argent pour tout état, des hommes pour celui-ci, ſont quelque choſe de plus.

Une nation eſt comme le corps humain. Le peuple eſt le ſang, , l'argent eſt le régime. Il faut épargner l'un

& régler l'autre, pour le conſerver ſain & robuſte.

A Paris le 12 de Giommada I. 1746.

LETTRE XV.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

C'EST une maxime aſſez généralement reçue, mon cher Zamar, que pour être heureux, il ne faut jamais regarder, qu'au deſſous de ſoi. Je la crois dangereuſe, pour la ſociété; & fort inutile à

ceux, qui la mettent en pratique. Elle doit abſorber l'ambition, & je ne vois pas ce qu'on y peut gagner, pour l'intérêt perſonnel.

Celui qui ſe croit malheureux dans ſa poſition, apperçoit dans celle d'un autre, au-deſſus de lui, des ſecours & de l'appui, contre ſon infortune. Il voit dans le lointain, des hommes, qui ont la puiſſance de faire du bien, auxquels il peut en ſuppoſer la volonté; ſentiment qui honore l'humanité, & qui devroit en être inſéparable.

S'il raccourcit ſes regards,

ſur les conditions plus rapprochées de la ſienne, quoique ſupérieures encore, il voit en elles, l'exemple de la poſſibilité, & les moyens d'y parvenir. Mais s'il regarde au-deſſous de lui, que voit-il dans ceux, qui le touchent de plus près ? La même émulation, pour arriver à ſon niveau, que celle qu'il a pour s'élever, à côté de ceux, qu'il contemploit auparavant, & la même difficulté, pour y réuſſir. Cette ſpeculation, loin de faire ſon bonheur, peut lui ravir l'eſpérance, ſeul bien, qui lui reſte.

Si ſes regards s'éloignent davantage, & s'arrêtent ſur des ſujets beaucoup plus inférieurs : il n'y voit, que des objets de mépris, ou de pitié.

S'il deſcend encore, juſqu'à la derniere claſſe des malheureux, il n'y diſtingue, que des eſpéces d'hommes, auxquels l'engourdiſſement, plutôt que la force d'eſprit, fait ſupporter leur état, avec indifférence.

De ces trois points de vûe, le premier attriſte l'humanité ; le ſecond la révolte, & le troiſiéme l'avilit : pas un n'eſt conſolant ; tous découragent l'eſprit & le cœur, plutôt qu'ils ne les reglent.

La ſeule maniere d'être heureux, ſeroit de ſe renfermer en ſoi-même, de ſe ſuffire, d'être le bloc & l'inſtrument de ſa félicité, de voir la ſupériorité ſans envie, l'infériorité ſans mépris, & de n'y fixer ſon attention, qu'autant qu'on en peut tirer ceux qu'elle afflige.

De Paris le 4 de Giomada II. 1746.

LETTRE

LETTRE XVI.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

TU me reproches ma mélancholie, ô Zamar ! Tu vois Zelmis, ne peux-tu me la pardonner ? Errant dans l'univers, je traîne partout mes malheurs & mes ennuis. La patience s'épuiſe aiſément, dans un cœur ſenſible, éloigné de ce qu'il aime. Quel prix ai-je reçû d'avoir ſauvé l'état ! Il alloit être envahi, par le fier tyran de la Perſe.

J'arrêtai les armes victorieuſes de ce fléau de l'Orient, que je déteſte comme uſurpateur, que je hais comme ennemi, que je plains comme ſectateur d'Hali ; mais que j'admire comme héros. Je ſçais qu'on ne m'attend dans ma patrie, que pour me ſacrifier à l'envie des flatteurs, & à l'orgueil d'un trône, que j'ai ſoutenu. Crois-tu que j'y regrette de vils eſclaves, qui n'oſent penſer, & qui déshonorent le chef-d'œuvre de la nature. Zelmis m'apprit à connoître le véritable amour, l'amitié s'y joignit, pour perfectionner en

moi, les ſentimens de l'humanité : avant ces heureuſes impreſſions, je ſçavois commander ; mais j'ignorois les plus précieux avantages de la vie. Elles m'éclairerent ſur la dignité de mon être. Frappé des devoirs qu'elle impoſe, touché du plaiſir de m'y ſoumettre, j'oſai choquer les préjugés orientaux. J'ouvris les portes d'un ſérail, étonné d'une clarté, qui en bleſſoit les loix ; on n'y connoiſſoit que la crainte, les châtimens, la brigue, l'eſclavage : un inſtant les vit diſparoître.

Je bannis ces malheureux,

qui ne connoiſſent de l'amour, que les tourmens ; miniſtres de notre barbarie, moins avilis par leur état, que ceux qui les y condamnent. Je ne voulus conſerver aucun moyen de ſervir mes ſoupçons, & d'en cauſer à Zelmis. J'oubliai des goûts allumés par le caprice, & aſſoupis par la poſſeſſion.

Je ne gardai d'eſclaves, que ceux qui refuſerent la liberté ; mais elle fût devenue un préſent inutile, ſi la main qui briſoit leurs fers, ne les eût affranchi des horreurs de l'indigence. Je ne m'en repens pas : Zelmis me chérit, tu m'ai-

mes, vous m'eſtimez l'un & l'autre, & je jouis du plaiſir inexprimable, d'avoir fait des heureux, fuſſent-ils des ingrats.

Cependant, plus mon cœur a lieu d'être ſatisfait, moins je le ſuis de ma raiſon. J'adore Zelmis; mais, te l'avouerai-je, Zamar? Je ne ſuis pas exempt de jalouſie. Non, que je ſois tourmenté de cette phrénéſie aveugle, qui dégrade l'objet de ſa fureur, qui déchire à la fois la victime, & l'idole, que l'injuſtice guide, que la vertu déteſte & redoute même en

la mépriſant. La ſource de ma jalouſie eſt plus pure, elle eſt l'effet de ma délicateſſe, & de l'excès de mon amour. J'envie les regards de Zelmis, aux choſes les plus indifférentes. J'envie les rayons du ſoleil, qui s'en approchent. Comment cette ame de l'univers eſt-elle aſſez peu ſenſible, pour éclairer des lieux qu'elle n'habite pas ? Enfin, je ſuis jaloux du bonheur de la voir à chaque inſtant, que mon amitié te procure ; tout eſſentiel qu'il ſoit au mien. Tu lui dis, que je l'aime ; mais ma bouche ne

peut lui exprimer le ſentiment qui m'anime. Tu cherches à pénétrer, à prévenir ſes déſirs ; mais je ne puis les lire dans ſes yeux. Elle tient de ma tendreſſe, ces frivolités qui l'amuſent, mon cœur les offre ; mais ce n'eſt pas ma main qui les préſente. Elle ne peut voir, dans mes empreſſemens, avec quels tranſports je ſaiſis les moyens de lui plaire. Ce n'eſt pas que je craigne de n'être point aimé ; mais je tremble de ne l'être pas aſſez. Je veux, & ne veux pas, que mon abſence l'afflige.

Caches-lui mon délire. Hélas ! ſa ſeule préſence me rendra mon bonheur & mon repos.

De Paris le 7 de Schaban 1746.

LETTRE XVII.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

LEs états, ainſi que les hommes, Zamar, ont leur enfance, leur virilité, leur vieilleſſe, leur décrépitude, & leur fin.

L'empire des François ne fut pas toujours auſſi floriſſant, qu'il l'eſt aujourd'hui, il touche preſque encore, à ces tems obſcurs, où la valeur feroce étoit la ſeule vertu, qui conduisît à la gloire. Le ſiécle de

François premier fut le crépuscule des sciences & des arts ; le siécle du grand Armand en fut l'aurore, & celui de Louis XIV le soleil levant.

Avant Richelieu, il étoit presqu'aussi honteux à la noblesse, de cultiver son esprit, que de négliger les exercices militaires Les seigneurs, toujours désunis, ne s'occupoient qu'à se faire la guerre. Leurs vassaux, esclaves, ou soldats gémissoient sous le poids des armes, ou des fers : & tous livrés à la superstition, ne connoissoient d'autres sciences,

que l'aſtrologie judiciaire. Ce miniſtre délivra les peuples de la tyrannie, en réuniſſant à la couronne, le pouvoir dont il dépouilla les grands. Il leur fit ſentir, que l'humanité étoit une vertu, & la ſécurité un état heureux ; mais il ne put les y ramener, que par des moyens cruels.

Il jetta les fondemens d'un temple conſacré à la politeſſe & à la littérature. Ce temple fut achevé, par le monarque qui lui ſucceda, avec plus de grandeur encore, que le fondateur n'en avoit conçû, & l'on ne fait aujourd'hui,

qu'en enjoliver les dehors.

Louis XIV ſçut déſirer les talens, il eut un miniſtre, qui ſçut les découvrir, & le roi ſçut les récompenſer.

On vit encore, au commencement de ſon régne, un magiſtrat priver le public des ouvrages de ſon oncle, dont un auteur aſſez connu, s'appropria depuis quelques fragmens, qui lui firent honneur, dans la crainte, diſoit-il, que le titre d'auteur ne fût une tache dans ſa famille.

Cette opinion ridicule étoit preſque générale, lorſque le goût & la libéralité du ſou-

verain firent revenir d'un préjugé, que l'orgueil mal entendu de la nation avoit introduit, & que l'ambition intéreſſée du Clergé craignoit de détruire.

Les yeux ſe deſſillérent. On commença de ſentir, qu'on pouvoit concilier l'érudition avec les vertus d'état, & que les ſciences éclairoient la route, qui mene aux vertus morales.

Ce qui t'étonnera, c'eſt que Louis XIV & Colbert étoient paſſablement ignorans; mais nés avec un génie vaſte, l'un ſçavoit être roi,

l'autre ſçavoit contribuer à l'éclat du régne de ſon maître.

Tous les ſcavans des contrées, même les plus éloignées, eurent part à la ſage profuſion de ce prince.

Le plus beau génie qu'ait eu la France, digne du ſiécle d'Auguſte, ou du ſien, ſouvent copié, & jamais imité, échappa ſeul à ſes bienfaits; mais Louis XIV qui aimoit à donner, aimoit auſſi qu'on lui demandât : & cet auteur ſublime, étoit homme aſſez ſimple, pour ignorer ſes beſoins.

Tel eſt le tableau que préſente l'hiſtoire moderne de la France. Le beau ſpectacle, Zamar, que celui d'un état naiſſant, & qui paſſe des ténébres à la lumiere!

A Paris le premier de Schaban 1746.

LETTRE XVIII.

OSMAN A MEHEMET SEID.

A Conſtantinople.

DE tous les monarques de l'Europe, celui d'Angleterre eſt le moins abſolu. Les conſtitutions de ſon état limitent ſon pouvoir. Il ne jouit, pour ainſi dire, que des honneurs de la royauté. Un corps redoutable, dont les membres ſont choiſis, parmi la nobleſſe & le peuple, balance, & même abſorbe ſon autorité. Ses ordres n'ont d'ef-

fet,

fet, qu'autant que cette assemblée les scelle de son consentement : ce qui n'arrive pas toujours. Elle tient le sceptre, le souverain remplit le trône, & frémit, d'autant plus d'en tomber, que cette chûte n'est pas sans exemple.

Je ne sçais, si cette forme de gouvernement est la plus raisonnable, je crois qu'elle a ses avantages, & ses inconvéniens. Elle ressemble assez, à la composition de notre individu. L'ame regne, comme le roi d'Angleterre, sur des sujets indociles, qui souvent ne s'accordent entr'eux, que pour se

révolter contre ſes loix. Elle propoſe, & ne décide pas, nos ſens l'entraînent quelquefois, loin de ſon but ; il eſt des circonſtances, où même ils ſemblent l'aſſujettir, & l'ombre de ſupériorité qu'elle conſerve, ne lui fait que mieux ſentir ſa foibleſſe.

Comment ſe peut-il, qu'un être ſpirituel ſoit dominé, par une ſubſtance groſſiére ? Voilà les bornes des connoiſſances humaines.

Il s'en faut bien, que le parlement de Paris ſoit auſſi victorieuſement, en oppoſition avec la cour. Il ne dirige point

le miniſtère, le roi ne lui laiſſe que la juſtice diſtributive, & le ſoin de la police générale. Organe du peuple, il porte aux pieds du trône, ſes plaintes & ſes miſeres : il fait à ce ſujet, de fréquentes remontrances, ſouvent ſages, quelquefois in utiles.

Toujours zélé, toujours ſoumis. Il eſt, comme on ſuppoſe le tombeau de Mahomet, ſuſpendu en l'air ; rien ne le ſoutient, rien ne l'abbat.

De Paris le 4 de Ramadan 1746.

LETTRE XIX.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

IL me ſemble, que dans un gouvernement ſage, qui ne ſeroit ni deſpotique, ni républicain, il devroit y avoir des loix, pour régler l'éducation des Citoyens. L'état a beſoin des vertus & des talens, de tous ceux qui le compoſent, & chaque particulier doit compte à l'Etat de ſes talens, & de ſes vertus, relativement à la place qu'il y occupe, & à ſes

diſpoſitions naturelles. Tant que la méthode d'élever les enfans ſera arbitraire, la vanité, à l'aide de l'opulence, les deſtinera toujours, à ſortir de la claſſe où ils ſont nés, ſans conſulter l'intention de la nature ; & la nature ne prodigue pas ces grands hommes, faits pour commander aux autres, que la ſupériorité de mérite, éleve aux honneurs, qui doivent être exceptés de la régle générale, & qui voudroient inutilement, demeurer dans l'obſcurité.

Qu'on ouvre une carriere libre, à ces génies lumineux, &

rares ; mais que la multitude n'abuſe pas de leur exemple, pour affecter les mêmes prétentions, quand elle n'a pas les mêmes droits.

Cette ambition mal entendue, trouble l'harmonie d'un royaume, en ne laiſſant plus l'équilibre néceſſaire, entre les différens ordres.

C'eſt une imprudence, que je remarque, parmi les François. Ils aiment mieux, diſent-ils, ne laiſſer qu'une fortune médiocre à leurs enfans, & leur donner une éducation, au-deſſus de leur ſphere. N'eſt-ce pas bleſſer le bon ſens ? Car

ſi ce déſir d'élévation, qu'on leur inſpire, n'eſt pas ſoutenu du mérite, qui le juſtifie, il devient, ou dangereux, ou inutile à l'Etat.

Ceux qu'une naiſſance obſcure écarte des honneurs réſervés à la nobleſſe, ne peuvent y arriver ſans obſtacles : l'amour de la patrie, fera-t-il toujours le choix des moyens, dont ils ſe ſerviront ? L'objet de leurs déſirs eſt loin d'eux : ils ne peuvent franchir l'eſpace, qui les en ſépare, ſans donner une ſecouſſe au bon ordre établi ; & ſi leurs projets de grandeur échouent, ils

retombent au rang de leurs égaux, & ſe retrouvent même leurs inférieurs, parce qu'ils ont négligé les connoiſſances, & les devoirs convenables à leur premiere poſition.

Que ſert en France, que les fils des riches artiſans, ſoient inſtruits des intérêts des princes, de l'art de la guerre, de la politique, & qu'ils y joignent la ſcience, & l'uſage du grand monde? Sera-ce entr'eux, qu'on choiſira des ambaſſadeurs, des généraux d'armée, des magiſtrats, des miniſtres, des courtiſans? Si la nature libérale favoriſe ces

enfans

enfans, d'une portion d'esprit plus étendue, que celle de leurs peres, qu'ils en dirigent les operations, sur des choses, plus à leur portée. L'éloquence, le commerce, la médecine, la jurisprudence, les belles-lettres, leur ouvrent une carriére, dans laquelle ils peuvent entrer; & si de race en race, un accroissement de mérite éleve ainsi, leurs descendants, par dégrés, leurs derniers neveux obtiendront avec applaudissement, les dignités, pour lesquelles, eux mêmes n'étoient pas faits.

La conſtitution d'un état monarchique ne peut, qu'être ébranlée, par ces tranſitions ſoudaines, que l'audace entreprend, & que la fortune favoriſe quelques fois. L'ambition du tiers état éteint l'émulation de la nobleſſe, dès qu'il veut devenir ſon concurrent. Je me réſerve de t'entretenir encore, à ce ſujet, de quelques réflexions, que je me ſuis permiſes, & que je ſoumets toujours aux tiennes. La ſageſſe & l'amitié dictent tes réponſes, elles ſont l'aliment de mon cœur

& de mon esprit, qu'elles guident dans le chemin de la vérité.

De Paris le 15 de Ramadan 1746.

LETTRE XX.

OSMAN AU MÊME.

A Constantinople.

LE malheur & l'expérience, Zamar, sont de grands maîtres. Je rends grace à notre saint prophéte, de s'être servi de la malice de mes ennemis, pour m'éclairer sur

la nature du bien & du mal, & m'apprendre, que l'adverſité miſe à profit, épure le cœur, & le ſoumet à la raiſon. Je ne regardois pas d'abord mon exil, du même œil. Dans les premieres années, je n'ai ſoutenu, qu'avec peine, l'abſence de Zelmis & la tienne; je me croyois ſeul, partout, où vous n'étiez pas; cette affreuſe mélancholie, en me ſéparant de la ſociété, m'a conduit à l'étude de moi-même. Mon amour propre humilié, a cherché dans l'examen d'autrui, quelques dédommagemens. Le déſir d'être meilleur, que

les autres hommes, à fait naître celui de les approfondir. Cette connoiſſance m'a fait ſentir le prix de la vertu, le danger des erreurs, & la ſottiſe des préjugés. Je me ſuis convaincu, que nos ſemblables ont droit à notre indulgence. Tous ſont à plaindre, quelques-uns doivent être aimés, fort peu ſont eſtimables.

Mon ſéjour en France, m'a plus inſtruit, que mes autres voyages; ſoit imprudence, ſoit orgueil; les François, ſe laiſſent facilement pénétrer. Ils épuiſent les efforts de l'art,

dans leur faſte, dans leurs plaiſirs, dans leur parure, & n'en conſervent point, pour dérober leur façon de penſer, aux regards attentifs. Leur inconſtance naturelle, peut-être, leur en tient lieu. Ce n'eſt pas la peine, qu'ils diſſimulent aujourd'hui, un ſentiment, qu'ils n'auront plus demain.

Ils analyſent toutes les idées, leur imagination aſſigne à chaque choſe, ſa claſſe particuliére; & l'ordre qu'ils établiſſent, leur paroît le mieux entendu. Par exemple, ils plaiſantent ſur notre gouvernement, & trouvent fort ridicule, que le

caprice du grand seigneur, puisse élever un vil esclave, des fonctions les plus basses du sérail, à la place de grand vizir. Chez eux les honneurs sont réservés à la seule noblesse, comme si le caprice de la nature ne plaçoit pas de petites têtes, dans de grandes familles.

De Paris le 8 de Shaval 1746.

LETTRE XXI.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

UNE jolie femme me diſoit derniérement : vous connoiſſez, ſans doute, le ſérail du grand ſeigneur ? On ne peut pas moins, lui répondis-je, en l'interrompant. Comment, reprit-elle, n'avez-vous pas été dans la plus grande faveur ? Il eſt vrai, répliquai-je ; mais la faveur n'eſt qu'un certain dégré de confiance, que le ſouverain a dans

nos lumieres, & notre fidélité. Jamais cette confiance ne s'étend, au-delà des détails, dont nous ſommes chargés. Il me ſemble, dit-elle, que la naiſſance ne donnant, chez vous, aucun droit aux honneurs, le ſultan devroit, s'il cherche ſa gloire, & le bonheur de ſes peuples, n'élever que le mérite ; parconſequent, ſes viſirs ſeroient dignes d'être ſes amis, ou ſes amis d'être ſes viſirs. Il abandonne donc les rênes de l'état, à des gens, auxquels il n'oſe permettre la vûe de ſes femmes, ou ſes femmes lui ſont plus cheres

que ſon état. Je le trouve bien à plaindre, s'il craint toujours, qu'on le trahiſſe, & bien imprudent, de ne ſe précautionner, que contre la moins importante des trahiſons. Voilà, continua-t-elle, l'effet du deſpotiſme, il bannit la ſécurité. Une intrigue du ſérail, un eunuque mécontent, le caprice d'une ſultane, peuvent allarmer le grand ſeigneur, vous rendre ſuſpects, & vous précipiter, en un moment, du faîte des grandeurs, au ſein de l'obſcurité. Alors, de longs ſervices, & de belles actions,

ne mettent point à l'abri de la calomnie, & de la disgrace. Chez vous, l'amitié doit être inconnue. Chacun vit, à ce que je vois, dans l'intérieur de sa famille. La crainte, le respect, la soumission aveugle, sont les sentimens, que votre empereur veut inspirer, & les seuls qu'il obtienne. Il n'a que des maîtresses, & des esclaves, & ne me paroît plus puissant, qu'un méchanicien, qu'autant, qu'il a un plus grand nombre d'automates, & plus de terrain pour les faire mouvoir.

Trouves-tu, que cette femme raisonne mal ? Je n'osai l'applaudir tout haut ; mais je suis un peu de son avis.

De Paris le 17 de Doulkadah 1746.

LETTRE XXII.

OSMAN A THALED,

AU MONASTERE DE LA KA'ABA.

A la Mecque.

LA loi de Mahomet, & le peu de raiſon, que la nature m'a donnée, ſont les ſeuls guides de mes ſentimens, & de mes actions. Je n'embraſſe aucune ſecte de philoſophie ; la ſaine morale, ſçait les mettre toutes à profit. Connoître les replis de ſon cœur, & les devoirs de la ſociété, eſt, je

crois, la premiere étude, qu'il faut ſe preſcrire.

Les ſubtilités de l'eſprit ſont vaines, ſitôt qu'elles ne ſervent pas à régler la conduite. Qu'importe, au genre humain, que je ſçache définir le bien & le mal, ſi je néglige de pratiquer l'un, & de fuir l'autre ? Que m'importe, de pénétrer les principes du mouvement, & des couleurs, de m'aſſûrer, ſi la matiere ſe diviſe, ou ne ſe diviſe pas à l'infini, d'examiner la nature, & le ſiége de mon ame, ſi je n'en dirige pas, ſagement, les opérations ?

L'homme le plus juſte eſt à mes yeux le plus ſçavant. Nous ne devons à aucun ſyſtême de philoſophie, la connoiſſance du vrai Dieu : tous en écartent, ou l'obſcurciſſent. Les Pyrrhoniens ne furent, à mon gré, que des ſophiſtes ridicules ; je ne les trouve ſenſés, que lorſqu'ils doutent, s'ils penſent, & s'ils raiſonnent. Je plains le ſceptique, en l'eſtimant. C'eſt un athléte, dont le bras varie, à force de ſe roidir. Le ſcepticiſme, n'eſt qu'un effort outré de la raiſon. Bien des gens, par orgueil, ſe croyent ſceptiques ;

je ne ſçais, s'il en reſte encore. L'incertitude qu'ils admettent, eſt l'effet de l'extenſion de leurs connoiſſances : ils ſe voyent toujours, entre des moyens égaux, & n'en ſont que plus malheureux. Comment ne l'être pas, lorſqu'on analyſe ſeulement, pour douter ? Il eſt bien plus doux de croire. L'état d'un homme perſuadé & fidéle à ſes principes, eſt une béatitude anticipée.

Par exemple, les chrétiens en goûteroient les délices, s'ils avoient, en général, plus de foi dans leur culte, & plus

plus de courage, pour s'y soumettre ; car leur loi met en précepte, le repos de l'esprit, & la confiance du cœur. Les recherches philosophiques n'opérent pas si bien. Cette religion fait le bonheur de ceux, qui en sont vraiment pénétrés. Ils jouissent à tout moment, de l'objet de leurs désirs, sans craindre, qu'il s'y refuse. Leur imagination s'allume d'une espece de ravissement extatique, qui les met idéalement en sa présence, & le livre à leurs transports. Jamais accablés par les douleurs, jamais troublés par

les chagrins, ils les reçoivent, comme des faveurs de leur prophéte, & lui en offrent le ſentiment; plus il eſt vif, plus ils le croyent méritoire.

Si le bonheur eſt ſur la terre, je le crois réſervé à des gens, qui mépriſent tout ce qui les éloigne de l'objet de leur amour, qui ne s'occupent, que de lui, & rapportent tout à lui, qui ne ſouffrent point les tourmens de la jalouſie, & métamorphoſent leurs peines en plaiſirs, en les regardant comme des moyens de lui plaire.

N'examinons pas leur yvreſſe ; mais convenons, qu'elle leur procure une félicité réelle.

Si je n'étois pas né Muſulman, je voudrois être Chrétien enthouſiaſte ; je ſuis même ſurpris de n'en pas voir davantage, parmi eux.

Cette obſervation me confirme dans l'opinion, que l'homme entend mal ſes intérêts, quand il cherche le bonheur, hors de lui-même ; c'eſt-à-dire, lorſqu'il ſe diſtrait de la contemplation de l'Éternel.

A Paris le 11 de Doullegiah 1746.

LETTRE XXIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

UN ſot, pourvû qu'il ſoit très-riche, ne paroît point ici, ce qu'il eſt partout ailleurs, c'eſt-à-dire, un homme inſupportable.

Un courtiſan, eſt un homme qui chérit tout le monde, & qui n'aime perſonne ; qui ne blâme rien en général, & n'approuve rien en particulier ; qui ne dit jamais, tout ce qu'il penſe, & penſe ra-

rement, ce qu'il dit; qui parle au miniſtre avec liberté, en public, & tremble tête-à-tête avec lui; qui eſt affable, ſans être poli; qui protege en apparence, & n'oblige point en effet, qui dans le plus grand déſœuvrement, conſerve toujours l'air occupé & diſtrait; qu'un regard du ſouverain enyvre, ou confond; qu'un mot éleve, ou fait tomber & diſparoître.

Un homme rare, c'eſt un grand ſeigneur, qui a du mérite, qui ſçait beaucoup, qui ne doit rien, qui ſe communique peu, qui craint de par-

ler avantageusement, de lui-même, & de penser mal des autres.

Un homme charmant, est un homme qui ne sçait rien, & décide de tout; qui s'est fait un répertoire de trente attitudes indécentes, ou ridicules; qui est instruit de tout ce qui se passe dans le monde, & lit, des premiers, les miseres qui paroissent; qui se pique des plus profondes connoissances, sur les modes, & se met toujours à ravir; dont toutes les voitures sont élégantes, & les chevaux toujours rendus; qui va chaque jour

dans trente maisons ; qui s'engage à souper dans vingt endroits, & vient à dix heures en demander, où il n'est pas attendu ; qui sçait tirer une douzaine de phrases, d'un mot, qui ne signifie rien, qui ment avantageusement, sur son compte, & plaisamment, sur celui des autres, qui veut paroître le tyran de toutes les femmes, & n'est que la ressource de celles, qui sont décriées, le jouet des coquettes, l'esclave des bons airs, & le fléau de la bonne compagnie : cependant, marionette assez amusante, pour quelqu'un de rai-

ſonnable, qui ne le voit qu'une fois, & qu'un moment.

Au reſte, ce n'eſt pas une petite affaire, que d'être cet homme charmant; car il eſt aſſujetti à la mode, comme les parures, qu'il invente; & s'il n'en étudie pas les caprices, pour s'y ſoumettre promptement: il perd ce titre précieux, & n'eſt plus qu'un être, ſouverainement ridicule.

De Paris le dernier de Moharram 1747.

LETTRE

LETTRE XXIV.

OSMAN AU MÊME.

A Conſtantinople.

QUE nos femmes ſont différentes, Zamar, de celles de France ! Toutes ont le déſir de plaire ; mais les unes n'ont ſur les cœurs, que des prétentions fondées ſur une beauté monotone, & les autres ont des droits acquis, par des graces, que chaque inſtant diverſifie.

Tu ne croirois jamais, que

la même perſonne pût avoir ſucceſſivement, dans le même jour, dans la même heure, pluſieurs phiſionomies également ſéduiſantes; de maniere, que les François goûtent le plaiſir du changement, qui n'eſt pas médiocre pour eux, dans le ſein même de la conſtance.

Il n'y a preſque point ici de belles femmes; mais elles y ſont communément jolies, & ſçavent employer avec ſuccès, juſqu'aux défauts de leur figure, de leur eſprit, & même, de leur caractere. Il faut en convenir, Zamar, la régula-

rité des traits de nos femmes ne vaut pas l'agrément des Françoiſes. Les graces de celles-ci ſont peut-être auſſi étudiées ; mais l'art ſaiſit ſi bien le coloris de la nature, qu'il ſemble l'embellir encore.

Dans nos ſérails, au contraire, l'art maîtriſe la nature, & ne l'embellit pas. Il captive juſqu'aux mouvemens de l'ame. Sous des dehors enjoués & tranquilles, nos femmes agitées ſans relâche, par l'emportement, la jalouſie, la fureur, ne ſont retenues, que par la crainte des châtimens, & ne ſont pas toujours inté-

rieurement ; bien touchées de la récompenſe.

Quel uſage barbare, qui ſuppoſe la néceſſité de punir ce qu'on aime, & qui condamne à n'être jamais aimé ! Ici la délicateſſe adoucit la jalouſie, & modere l'emportement. L'amour, ce ſentiment ſi doux, dont les Orientaux ne connoiſſent que le nom, lorſqu'il y regne, ne tyranniſe pas.

Ne crois pas, Zamar, qu'en rendant juſtice aux femmes de France, je ſois tenté d'être infidéle. Je les vois ſans illuſion & ſans péril. Zelmis, la ſeule

Zelmis, raſſemble les graces piquantes des Françoiſes, & les graces tendres & naïves de la ſimple nature, qu'on trouve rarement ici. Mon amour pour elle réunit la délicateſſe d'un François, à toute la vivacité d'un Oriental, & à la bonne foi d'un Muſulman.

De Paris le 10 de Safar 1745.

LETTRE XXV.

OSMAN AU MÊME.

A Constantinople.

J'ALLAI voir, il y a quelque tems, un ouvrage du plus habile décorateur, qui ait, dit-on, paru en France. Dans l'éloignement où l'on me plaça, je fus frappé de la beauté de l'ensemble de toutes ses parties. Je croyois voir sortir de la toile les objets, qu'on y avoit représenté. Je m'en approchai; mais plus je raccourcissois la distance, plus

ces objets si beaux, s'évanouissoient à mes yeux, qui ne distinguerent plus, qu'un amas confus de couleurs, grossiérement plaquées.

Fais-tu grand cas d'un art, qui ne produit que l'illusion ? Il me semble, que le beau, & le bon, devroient paroître tels, dans tous les points de vûe. J'aime la vérité, jusqu'à dédaigner les choses, qui ne tiennent pas leur perfection d'elle.

Quelques jours après, j'entendis lire une piece de théâtre dans une maison. On y avoit rassemblé, pour la juger,

nombre de gens d'esprit, & quelques uns des acteurs, qui devoient la représenter. Elle fût trouvée admirable à cet examen particulier. Voilà un auteur bien content, dis-je à un homme assis près de moi, qui n'avoit pas encore parlé. Sa joie sera courte, me répondit-il ; elle tombera avec sa piéce.

Vous m'étonnez, repliquai-je : elle est applaudie ici d'une commune voix, & tous, jusqu'aux principaux acteurs, lui répondent du succès. Cela est vrai, reprit-il ; qui plus est, ils ont eu raison de l'applau-

dir ; mais ils ne l'ont jugé qu'à la lecture, & n'ont pas prévû l'effet théâtral. Cette piéce eſt une miniature, dont les traits ſont réguliers & délicats ; ils s'apperçoivent nettement avec la loupe, & ſe confondront à une certaine diſtance, de maniére à ne rien conſerver de ſaillant. Elle manque de ces coups de pinceau hardis, forts, pleins de feu, qui paroiſſent même, s'écarter de la correction du deſſein, pour exagérer les objets. L'eſprit fait les miniatures, le génie ſeul, donne les grands coups de pinceau. Nous n'avons guéres

eu, que trois ou quatre hommes, qui nous ayent ſervi de modéles en ce genre. Le théâtre a ſon optique, pour la poëſie, comme pour les décorations. Nos autres auteurs ont cru, qu'il ne falloit, que de l'eſprit, pour faire un ouvrage dramatique ; le ſifflet les a ſouvent déſabuſés. Celui-ci aura le même ſort, ou je ſuis bien trompé.

J'accuſai mon critique d'une injuſte ſévérité, & j'allai le lendemain à la premiere repréſentation de cette piéce ; mais l'événement juſtifia la prédiction. En réfléchiſſant ſur

l'erreur de mes ſens, dans l'examen de ces deux morceaux de perſpective, je ſuis humilié, qu'ils en impoſent à ma raiſon. Il faut donc ſortir de ſoi-même, pour bien juger de la plûpart des objets. Leurs proportions dépendent donc de la diſtance d'où on les voit ?

Les hommes en général, reſſemblent aux décorations, ils perdent à être vûs de trop près. Je ne connois que toi, qui puiſſe ſoutenir les regards les plus attentifs.

A Paris le 18 de Safar 1747.

LETTRE XXVI.

MEHEMET,

Iman de la grande Moſquée,

A OSMAN.

A Paris.

TRembles, Oſman; proſternes-toi trois fois vers l'Orient, reſpectes les décrets de l'Éternel, rends-toi digne de ſa miſéricorde, ſois pénétré du plus ſaint reſpect, en recevant cette lettre, qui t'apprendra, que l'ange noir vient de terminer la vie de ton ayeul Abubéker; rejettes les ſentimens de la foible humanité à

cette nouvelle, rejouis-toi plûtôt d'avoir auprès du Très-haut un interceſſeur, que la terre n'étoit pas digne de poſſéder ſi long-tems. Retiré parmi nous depuis plus de cent lunes, les erreurs, & les vanités du monde ceſſoient de bleſſer ſes regards, toujours élevés vers le Ciel, d'où notre ſaint prophéte nous communique les connoiſſances ſublimes de l'avenir. L'heureux Abubéker porté ſur les aîles des anges aux céleſtes demeures, contemple enfin ſans nuages la gloire & les merveilles de l'Être ſuprême. Tandis que plongés dans l'ignoran-

ce, vos yeux appesantis ne considerent, sans le comprendre, que le moindre de ses ouvrages, c'est-à-dire, votre globe & les astres qui l'éclairent.

Jusques à quand, hommes insensés & superbes, les choses terrestres, vous feront-elles préférer le lieu de votre exil, & vous rendront-elles indifférens pour notre patrie? Et toi, Osman, qu'une vaine curiosité ne t'expose pas, aux séductions d'un peuple profane, défends-toi, des embuches, & des dogmes dangereux des perfides Chrétiens. Gardes-toi d'oublier, qu'ils sont en horreur au

divin Mahomet. Et si tes malheurs t'éloignent des contrées, où le Tout-puissant n'est point outragé, par leur culte, n'oublies pas de faire de fréquentes ablutions, & d'appeller trois fois le saint nom d'Omar, pour te purifier de l'air corompu que tu respires, & du commerce fatal des infidéles. Que ta fermeté dans la religion musulmane les confonde & t'obtienne, parmi les anges de lumiere, cette félicité, cette mer immense de délices, qui ne finira jamais.

De Constantinople le 17 de Rhebiah I. 1747.

LETTRE XXVII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

PLUS je vis au milieu des François, plus j'obſerve, qu'ils ſont preſque toujours, en contradiction avec eux-mêmes, juſques ſur les choſes les plus eſſentielles. Par exemple, le plus grand nombre me paroît fort attaché aux dogmes de leur religion, & fort relâché ſur ſa diſcipline. Tel préféreroit la mort à un culte étranger, qui ne préfére

pas

pas le paradis, qu'on lui promet, à telle action, qui l'en exclut, ſans qu'elle lui ſoit agréable. Ils ont auſſi un grand zéle, pour faire des proſélytes; mais fort peu d'attention, à les édifier. Il ſeroit convenable, cependant, que la pureté de leurs mœurs devînt un argument, en faveur de leur loi, s'ils vouloient l'étendre.

J'ai ſoutenu, contre quelques-uns de leurs docteurs, l'excellence de la nôtre. Je t'avouerai, qu'à quelques égards, les préjugés de mon enfance m'ont armé, contre

celle des chrétiens, bien plus que ma raiſon. Le divin alcoran eſt, ſans doute, plus ſublime; puiſque nos ſages Alfaquis ne parviennent à l'entendre, qu'avec le continuel ſecours des anges, que notre ſaint prophéte leur envoye; mais la morale de l'évangile du Chriſt, me paroît encore plus pure, & ſes récompenſes plus magnifiques. Elles annoncent d'autant mieux un Dieu tout-puiſſant, qu'elles ſont moins à la portée de l'eſprit humain, & qu'elles ne tiennent rien, de ſes idées ordinaires ſur le bonheur.

Mahomet, au contraire, ſemble oublier, dans ſon paradis, l'origine & les droits de notre ame. Il ne m'offre, après ma mort, qu'une béatitude relative à mes ſens; c'eſt ſur leur rapport ſeul, que je la conçois, que je la deſire, & que je travaille à la mériter. Il paroît décider, que l'étincelle de la divinité, qui nous anime, n'a point d'aſcendant ſur notre corps; que c'eſt lui, qui ſera nommément puni, ou récompenſé de nos vices, ou de nos vertus, comme s'il agiſſoit deſpotiquement, &

qu'il ſoumît l'eſprit à ſon obéiſſance.

Ne puis-je pas imaginer ; que notre ſublime légiſlateur avoit lui-même, beſoin d'eſclaves, pour devenir conquérant, qu'il captiva nos goûts, pour maîtriſer notre raiſon, & pour aſſujettir notre volonté ? Je ne ſçaurois croire, qu'il appuye, ſans intérêt, toute ſa doctrine, ſur l'aviliſſement de notre ame, & la tyrannie de nos penchans. Comment enviſager l'éternité, qu'il nous réſerve ? Me perſuaderai-je, que nos corps

renaiſſent, l'inſtant d'après leur deſtruction; tandis que j'en vois tous les jours, qu'un ſiécle entier n'a pas achevé de décompoſer, depuis qu'ils ſont au tombeau ?

Dis-moi, ce que feroit nôtre ame ſi long-tems, ſans ſon enveloppe, abſolument néceſſaire aux houris de l'autre monde ? elle ſeroit donc réduite à une ſorte de néant, puiſqu'elle n'y auroit pas une félicité particuliere ?

Dieu, me répondras-tu, prendroit la peine de lui créer un autre corps : Peut-être même en a-t-il en réſerve, pour

en affubler notre esprit, au moment qu'il déloge de sa premiere demeure ; mais, mon cher Zamar, c'est prêter à Dieu, un soin bien extraordinaire, & bien assidu. Songes donc, à tous les hommes, qui périssent par jour dans l'univers. Où prend-il de la matiere, pour cette continuelle création ? Et s'il a un magazin de corps tout préparés, quel espace immense peut contenir le nombre infini, qu'il en a tiré, qu'il en tire, & qu'il en tirera ? Car, remarques, qu'il nous faut, pour être heureux, dans le

paradis de Mahomet, des corps très-palpables, & qu'ils ont beſoin d'un azile réel. Ce ſeroit un ſingulier ſpectacle, que de voir ces machines ſuſpendues, ou entaſſées, avec tous leurs reſſorts, ſans mouvement, qui attendent leur moteur.

D'ailleurs, l'une ou l'autre ſuppoſition entraîneroit un double emploi. Que deviendroient les corps, que nous aurions occupés ſur la terre? Ils n'auroient donc point de part aux tourmens, & aux plaiſirs éternels? quoiqu'ils euſſent contribué, ici bas, à

mériter l'un, ou l'autre partage, & que ce ſoit eux, que le prophéte ſemble avoir en vûe, quand il veut inſpirer la crainte, ou l'eſpérance. Une ſeule ame ſeroit obligée d'animer à la fois ſon ancien & ſon nouveau corps; ou bien, il faudroit créer d'autres ames, pour ceux, qui, à la fin des tems, s'en trouveroient vuides. Alors, les corps coupables ſeroient admis au ciel, en faveur des ames neuves, ou les ames neuves ſeroient châtiées, à cauſe des corps coupables.

Veux-tu, que ſans diſcuter

ce

ce qui arrivera, jusqu'à la résurrection générale, après la chute du monde, je m'en tienne simplement à cette catastrophe ? J'y consens. Mais, dis-moi, comment les parties divisées de mon corps, & métamorphosées un million de fois, depuis leur division, pourront se retrouver, & se réunir ? Car mon corps m'occupe, puisque c'est lui, que le prophéte caresse, ou menace principalement : & je dois chercher de la possibilité, & de l'équité dans ses oracles.

Qui plus est... quelles sont

les vraies parties de moi-même, qu'on rappellera ? car, depuis que je ſuis né, juſqu'au moment où j'expire, il ſe fait en moi une circulation perpétuelle. Je diſſipe, & je répare ſans ceſſe, de façon qu'à ma derniere heure, il ne me reſtera, peut-être pas, un atôme de ma premiere création. Si mon corps eſt cenſé criminel, par l'abus de ſes facultés, je dirai, pour ſa juſtification, que la matiere, qui prévariqua à l'âge de quinze ans, eſt abſente à quatre-vingt; & que des corpuſcules, qui m'ont tour-à-tour

appartenu, il y a peut-être, de quoi composer plusieurs individus, les uns dignes de récompense, les autres de châtiment. Qu'on ne peut laisser tomber la grace, ou la sévérité, sur un certain assemblage, saisi dans un certain moment, qui est le *moi* d'aujourd'hui, & n'étoit pas le *moi* d'hier, sans injustice, pour le *moi*, qui a précédé.

J'ajouterai encore, qu'à mesure que ma végétation s'opere, c'est aux dépens de tous les morts, & les vivans, qui m'environnent. L'air que je respire, les alimens, qui

me nourriſſent, ſont des portions de leur ſubſtance, que la nature a modifiées, pour mon uſage; ainſi la qualité de cet air, & de ces alimens, ſe communique à ma perſonne, & rend mon ſang, plus bilieux, ou plus ſec, plus fluide, ou plus épais, plus froid, ou plus chaud. Mon ſang, dans lequel, tel ou tel principe domine, me rend, à ſon tour, plus colére, ou plus doux, plus intempérant, ou plus ſobre, &c. de maniere que, ſi telle portion de matiere, échappée au corps d'un tel, n'avoit pas pénétré dans le

mien, je n'aurois pas fait, tel jour, telle bonne, ou telle mauvaise action, dont le germe m'eſt étranger, involontaire, accidentel, & de laquelle, je ne devrois pas rendre compte.

Vois-tu les conſéquences du ſyſtême de Mahomet? Penſes-tu, qu'il puiſſe débrouiller équitablement, le bien, & le mal, que nous aurons fait? Dans quel monſtrueux détail, faudra-t-il qu'il deſcende! détail, qui ne regardera, que nos corps, puiſqu'il paroît, à la façon dont il les traite, que c'eſt leur conduite, qu'il

examine, & non pas la direction des ames, qui demeurent, pour ainſi dire, en ſous-ordre. N'es-tu pas bleſſé, qu'il deſtine ces corps, aux mêmes opérations, à la même diſſipation, à la même réparation, dans ſon paradis, qu'ici bas? Que parconſéquent, il laiſſe à Dieu, le même travail, & ne laiſſe à l'ame, que la réverbération des plaiſirs des ſens? La plaiſante béatitude!

Le ſyſtême des chrétiens, ſur cet article, a bien plus de dignité, & de vraiſemblance. L'ame, diſent-ils, eſt une intelligence ſupérieure; elle

commande au corps, qui n'eſt que ſon agent. Maîtreſſe abſolue, de choiſir le ſentier de la vertu, ou le chemin du vice, ſa liberté rend ſon choix méritoire, ou criminel. Sa peine, ou ſa félicité, ne conſiſte pas à la ſoumettre aux ſens. C'eſt dans le ſein de l'Être ſuprême, d'où elle eſt émanée, qu'elle retrouve une ſource inépuiſable de volupté incompréhenſible, & la privation éternelle de cette volupté, ſuffit à ſon ſupplice. Elle peut attendre, en ſe ſéparant de ſon corps, la réſurrection générale, qui doit l'y

rejoindre, ſans que l'état, où elle eſt plongée, dans l'autre monde, perde rien de ſa vivacité. Elle n'en a pas beſoin, pour ſentir ſon bonheur, ou ſon déſeſpoir. Lorſqu'il lui ſera rendu, Dieu, par ſa toute-puiſſance, le ſubtiliſera ſuffiſamment, pour qu'il devienne impaſſible, il ne ſera plus deſtiné aux groſſieres opérations, auxquelles il étoit aſſujetti ſur la terre. Il importe peu, quelles modifications il aura reçû de la nature, dans l'intervalle : ce n'eſt pas lui, que l'on juge, que l'on foudroie, ou que l'on glorifie.

Les atômes, qui le compoſoient, n'avoient pas des forces invincibles, contre les volontés de l'ame; auſſi n'eſt-il qu'aſſocié à ſon ſort, dans le tems, & dans l'éternité. Elle a pu, elle a voulu le ſouiller, ou le glorifier, il eſt perfectionné, après ſa réſurrection, pour qu'il participe aux douleurs, ou aux délices, qu'elle éprouvera. C'eſt l'élever juſqu'à elle, au lieu que Mahomet dégrade l'ame, lorſqu'il la rend ſuſceptible, & dépendante des ſenſations du corps, juſques dans ſon paradis.

Gardes-moi le ſecret ſur toutes ces réflexions. Je dépoſe dans ton cœur les incertitudes du mien ; elles ne ſont pas d'une eſpéce, à l'écarter de la vertu ; ainſi je ne crains pas, qu'elles me coûtent ton eſtime.

A Paris le 2 de Rhebiah II. 1747.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
D'OSMAN.

SECONDE PARTIE.

A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LIII.

LETTRES
D'OSMAN.
SECONDE PARTIE.

LETTRE XXVIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

JE voudrois pouvoir me juſtifier les écarts de l'imagination françoiſe ; mais ils ſont quelquefois ſi déraiſonnables, ils décélent tant de foibleſſe, que, ſûrement, notre S. prophéte n'a

pas voulu peupler ſon paradis de pareilles ames, dans la crainte que leur légereté n'y introduisît, peut-être, le dégoût de la béatitude même.

Leſprit de cette nation n'a, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, aucune conſiſtence ; quand il s'allume, il reſſemble à l'eſprit de vin, qui prend feu, & ne laiſſe ni cendre ni chaleur. Toutes ſes paſſions ſont impétueuſes & paſſagères : la vanité les exerce, & l'inconſéquence les varie : jamais la modération ne les ſoumet. Ce peuple ne connoît d'autres meſures que l'excès : il s'en-

yvre d'un ſuccès médiocre, & ſe laiſſe abbattre par le moindre revers. L'ambition regle ſes projets politiques, l'activité les exécute ; mais ſi la fortune les renverſe, ne crois pas que la prudence ſoit aux priſes avec elle, & puiſſe les relever ; ſes reſſources ſont ignorées.

Les François remportent-ils quelques avantages à la guerre, le royaume eſt auſſi-tôt inondé de lettres & de gazettes, qui exagerent leurs triomphes, & qui annoncent que l'ennemi n'oſera plus ſe montrer.

Si, au contraire, ils reçoivent quelque échec, événement

plus rare, grace à leur valeur naturelle, la terreur s'en empare; ils perdent en un jour cinquante lieues de pays, comme si une armée vaincue, aujourd'hui, ne pouvoit pas être victorieuse demain, en se corrigeant des fautes de la veille. Je ne sçais point d'exemple dans leur histoire, qu'une armée françoise, après avoir été battue, se soit rassemblée seulement, dans la même campagne. Elle croit faire beaucoup de couvrir les places fortes, encore les abandonne-t-elle, souvent, à l'approche des vainqueurs. Une seule bataille

perdue, manqua d'entraîner la perte du royaume, ſous le dernier regne, ſans l'heureuſe témérité d'un Officier général, qui engagea une affaire où le deſtin de l'Etat fut décidé différemment, malgré le Commandant de l'armée. Déja les ennemis qui avoient tracé leur marche ſur Paris, venoient aux portes de cette capitale, ſans obſtacle; quoique la bataille, origine de leur audace, ſe fût donnée à plus de ſoixante lieues de cette ville, & qu'il fallût s'emparer, avant d'y arriver, de quantité de places fortes, dont la moindre, un

peu défendue, les auroit arrêté une campagne. L'orgueil ou le découragement agit ſi bien, dans toutes les occaſions ſur le particulier, comme ſur le géneral; qu'un poëte encore bouffi du ſuccès de ſa premiére piéce, me diſoit il y a quelques mois : Monſieur, je n'ai que vingt cinq ans, mon premier ouvrage eſt au niveau des meilleurs de Corneille, & ſi je n'étois pas certain de ſurpaſſer ce grand homme, que je commence par égaler, je renoncerois à la poëſie, & à mon exiſtence. Le lendemain on joua ſa ſeconde piéce, qui

tomba d'une voix unanime : il en penſa mourir de douleur, & n'a rien fait depuis pour le théâtre. Cependant il a du talent ; plus de modeſtie, de travail, & de courage, l'auroient perfectionné ; mais je te le répéte, le François plane, ou rampe ; je m'en afflige ; car je ſens pour lui cet attrait, cette eſpéce d'indulgence, qu'on a pour les jolis enfans.

De Paris le 4 de Giommada I. 1747.

LETTRE XXIX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE crois qu'on peut diſtinguer, parmi les François ceux qui ont de l'eſprit, les beaux eſprits, & les gens d'eſprit. Ces diſtinctions, qui leur échappent ſouvent, m'ont paru ſenſibles dans leur ſociété.

L'homme qui n'a que de l'eſprit, n'a preſque jamais le ſien: ſon orgueil veut choiſir un autre genre, & ſouvent choiſit mal. Le ton qu'il emprunte,

ou ne lui va point, ou s'épuiſe. Il reſſemble à une femme, qui née jolie, minaude ſans ceſſe pour paroître belle, & paroît à peine gentille.

Le bel eſprit fait un mélange du ſien, & de celui des autres, qui lui coûte beaucoup de travail, qui lui procure peu de plaiſirs, qui l'expoſe à bien des revers; mais qui lui acquiert une ſorte de réputation. Il étonne les ſots, il en impoſe à la multitude, il fatigue les perſonnes de bon ſens: il croit ne rien dire de médiocre, quand il dit des riens avec emphaſe, & n'approuve guè-

res ce qu'il entend dire, pour laiſſer préſumer qu'il auroit mieux dit. Il cite ſouvent, & ſe plaint de ſa mémoire ; il décide toujours, ſans ſe défier de ſon goût : celui-ci le conſulte, celui-là le craint, tous le careſſent, il eſt du bon air d'en être connu.

L'homme d'eſprit conſerve toujours le ſien, ſçait tirer parti de celui des autres, n'éblouit jamais, perſuade toujours, n'a point l'air apprêté, marche d'un pas égal & sûr, il éclaire ceux qui le ſuivent.

Il eſt aiſé d'avoir de l'eſprit, il eſt ridicule d'être bel eſprit,

il faut être né homme d'esprit.

Le talent de la saillie, la gaieté du propos, le goût apparent du plaisir, sont ce que l'homme, qui a de l'esprit, affecte dans la societé, & ce que la societé en exige.

Les François portent si loin leur goût, pour ces frivoles agrémens, qu'ils s'assujettissent tous au soin d'en faire les frais : tant pis, pour ceux que leur tempéramment, ou leurs réflexions n'y destinent pas : il faut qu'ils sortent de leur caractère, ou qu'ils permettent qu'on les trouve ennuyeux.

Celui qui parvient ici, à ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans le monde, eſt obligé de ſurprendre dans la converſation par des idées extraordinaires & brillantes; on s'y attend; il la perd, s'il ne ſe fait pas admirer. Il y a quelque tems qu'on annonça dans une maiſon où j'étois, un homme également reſpectable par ſes vertus & par ſon génie. Avant qu'il arrivât, la converſation étoit bruyante; tout le monde avoit de l'eſprit, ou du moins croyoit en avoir; dès qu'il fut entré, tout le monde ſe tut.

Ce ſilence me parut, dans quelques-uns, l'effet d'un orgueil, qui craint de ſe commettre; dans quelques autres, celui de l'admiration de préjugé; mais dans aucuns, celui de ſon mérite réel.

Cet homme ſenſé, s'apperçut aiſément, qu'il en impoſoit. Il ſe mit d'abord au ton du moment. On lui fit pluſieurs queſtions, il y répondit avec juſteſſe; mais avec ſimplicité. Ses idées étoient fortes & raiſonnables, ſes expreſſions nobles, claires, & préciſes.

Il ſortit, après avoir fait une

viſite aſſez courte. Dès qu'il fut parti, on s'empreſſa de le juger, & la pluralité des voix le décida un homme fort ordinaire, & même mediocre : le préjugé ne combattit plus que foiblement en ſa faveur. On alla, juſqu'à lui ſuppoſer des reſſources cachées, pour les ouvrages connus ſous ſon nom. Quelques femmes aſſurerent, même, qu'elles en avoient des preuves.

Mais l'avez-vous trouvé ſi admirable, ſe diſoient-elles ? Pour moi, s'écrioit l'une, j'ai entendu tout ce qu'il a dit,

Il ne faut pas un grand génie, pour s'exprimer si simplement.

En vérité, répondoit une autre, j'en aurois dit tout autant, & tout aussi bien...Beaucoup mieux, Madame, ajoûta un fat, qui se sourioit devant un miroir..... Cet homme a peut-être de l'esprit...C'est ce que j'ignore... (Il ne croyoit pas dire si vrai) mais ce n'est pas celui que j'envierois. Vos gestes & vos yeux lui ont dit mille choses fines, qu'il n'a seulement pas entendues..... Comment, pas un bon mot, pas une saillie, pas une épi-

gramme ! pour moi, je le trouve d'une pesanteur inconcevable.

On prétend qu'il sçait beaucoup, reprit une de ces femmes, je lui crois du bon sens ; mais il est ennuyeux à périr. Qu'en pensez-vous, Monsieur, dit-elle, en m'adressant la parole ? Je pense, lui répondis-je, que cet homme n'a que l'esprit des choses, & n'a pas celui des mines.

De Paris le 19 de Giommada I. 1747.

LETTRE XXX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE t'envoye un livre, qui paroît ici, depuis quelque tems. C'eſt l'ouvrage des ouvrages. Chacun de ſes chapitres renferme la matiere d'un volume plus conſidérable, que celui qui les raſſemble. Que de lumieres, de juſteſſe de raiſonnement, de préciſion, de patience & de probité n'a-t-il pas fallu à ſon auteur ! ce grand homme, l'honneur de ſon ſiécle & de ſa patrie, ſeroit

digne d'en être le flambeau.

Son ouvrage n'a d'autre défaut, que celui d'être composé dans un Etat monarchique. On sent que la contrainte l'assujettit à ne faire que proposer emblêmatiquement, sans oser résoudre. Dans un Etat républicain, ce législateur eût parlé nettement, comme il pense, & il eût bien parlé.

Il est ici nombre de gens, qui ont la témérité de le censurer; un de leurs griefs est qu'ils le trouvent obscur : deux causes les empêchent de le comprendre : l'une, que la

plûpart de ces critiques n'ont point en eux-mêmes, les principes, desquels les loix dérivent néceſſairement, & par conſéquent n'en ſaiſiſſent point l'eſprit : l'autre eſt la maniere de lire. Eſt-ce en parcourant un ouvrage de cette nature, qu'on le décide ? l'Auteur ſe tient, quelquefois, ſous le rideau ; mais il ſe laiſſe appercevoir, dans le moment même qu'il ſe cache. Un long examen ennuie ceux, qui ne ſont capables d'une attention ſuivie, que pour un Roman.

Cet homme eſt, à mon gré, un génie échappé du ſiecle

précédent. Si j'étois roi, je m'écrierois, comme fit autrefois le Czar Pierre, en embraſſant le tombeau du Cardinal de Richelieu: O grand homme, je te donnerai la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi, à regner ſur l'autre.

De Paris le 3 de Giommada II. 1747.

LETTRE XXXI.

ZAMAR A OSMAN,

A Paris.

LEs loix, & les préjugés d'un Etat forment-ils les vertus de ſes citoyens, ou l'hiſtoire exagere-t-elle les éloges de quelques-uns, qu'elle nous a tranſmis ? Je te fais cette queſtion, parce que je viens de lire Tacite & Tite-Live. Je ne puis voir, ſans étonnement, la foule de héros, que produiſit l'orgueil d'être né à Rome : & cette même

ville, autrefois, la maîtreſſe du monde, ne renfermer à préſent dans ſes murs, que des ſujets déſarmés & tranquilles.

Que diroient ces demi-Dieux de l'antiquité, s'ils ſçavoient, qu'une multitude de leurs deſcendans rampe à nos pieds, ſous le poids de nos fers?

La race des Fabius, des Paul-Emiles, des Scipions, des Céſars, arroſe peut-être nos fleurs, ou garde nos femmes.

Il faut donc, que le cœur humain plie ſes ſentimens, aux principes de l'éducation, de

maniere, qu'il ſemble n'en avoir point reçû de la nature, ou que la nature elle-même dégénere, ou que les hiſtoriens en impoſent.

Xerxès, Pirrhus, Annibal, Mithridate, & tant d'autres, s'ils revenoient au jour, ne reconnoîtroient guères leurs vainqueurs.

Le même terroir, le même ſoleil, le même arbre, ne produiſent pas toujours les mêmes fruits, ſi ce n'eſt plus la même main qui les cultive. Le gouvernement fait ſur les peuples, ce que le jardinier fait ſur les plantes. On n'en-

tend plus parler de héros, auſſi communément, qu'autrefois. L'admiration étoit-elle plus ſotte, ou les grands hommes étoient-ils moins rares ? Je ſuis tenté de croire, que ce qu'on nous en raconte, eſt un moyen ingénieux, d'éveiller notre émulation, par des modéles brillans. Je ſuis perſuadé, par exemple, que chaque guerrier François choiſit Alexandre, pour le ſien; car j'ai oui dire qu'ils étoient braves, faſtueux, & vains comme lui.

N'apprends point au milieu de cette Nation, à trahir l'objet

jet de ton amour, à prodiguer ton amitié, à vanter ton mérite, & à déraiſonner ſpirituellement, comme elle. Adieu, mon cher Oſman.

De Conſtantinople le 17 de Rebiah II. 1747.

LETTRE XXXII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

IL eſt des noms que l'ignorance conſacre, & que l'uſage fait reſpecter. Annibal eſt regardé comme un grand homme, ſans doute ; mais le préjugé ne lui accorde-t-il pas plus qu'il ne mérite eſſentiellement ?

Quelles ſont les qualités qui caractériſent un grand Général ? La valeur, la ſageſſe, la conduite, la diſcipli-

ne de ſes troupes, la pénétration, la hardieſſe, l'activité, la patience, la ſobriété, enfin la juſteſſe de ſes projets de guerre & de campagne.

On ne peut lui refuſer le courage, la tempérance, la fineſſe, l'intelligence & la promptitude; mais on ne peut guères lui accorder le reſte. Au lieu de la hardieſſe, il n'eut que de la témérité. Il avoit ſi peu de conduite, que les ſiens mêmes, lui reprochoient de n'avoir jamais ſçû profiter de ſes victoires. Son génie ne ſe développoit que dans l'adverſité. Il ne ſentit jamais de

quelle conſéquence il eſt, de tenir toujours ſes troupes en haleine, par la diſcipline la plus exacte, même dans le ſein du repos. Il ſçavoit ſe ſervir de ſes ſoldats, mais il ignoroit l'art de les maintenir en état d'exécuter ſes entrepriſes, encore plus celui de les former. Il concevoit des projets ſi vaſtes, que l'exécution en devenoit chimérique. Celui d'attaquer les Romains en Italie étoit beau & raiſonnable; la maniere de les remplir fut d'un fou du premier ordre.

Il falloit que les Carthaginois, peuple d'ailleurs éclairé

& ſage, ſur toute autre choſe que la guerre, fuſſent devenus aveugles pour conſentir à ce deſſein.

Avoir traverſé des païs immenſes, coupés, difficiles, habités par des nations belliqueuſes, où chaque pas coûtoit une victoire; c'étoit encore n'avoir rien fait. Il reſtoit à paſſer avec une armée, des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, ſemées de précipices, où les voyageurs d'Italie, qui en connoiſſoient le mieux les détours, ne s'engageoient pas ſans frémir, où les Troupes Romaines n'oſe-

rent avancer, pour en défendre le passage. Rien n'arrête Annibal. Il est vrai qu'il n'étoit plus tems de reculer ; mais la prudence lui défendoit de s'y exposer.

Il franchit les Alpes, disent les Historiens, malgré des obstacles insurmontables. Compteroient-ils dans le nombre de ces obstacles le défaut de subsistances ? Ils ne nous apprennent point quelles précautions prit Annibal, pour n'en pas manquer. Leur silence à cet égard, ne l'accuse, ni ne le justifie ; mais il rend ce passage une véritable avanture

de Roman, où les Héros ſemblent ne point éprouver les beſoins de l'humanité.

Pouvoit-il avoir des magaſins établis d'avance dans ces montagnes? Les habitans qui le harceloient ſans ceſſe, n'étoient pas-diſpoſés à lui en fournir. Il n'en avoit point avec lui, puiſque toutes les bêtes de ſomme périrent avec le bagage de l'armée. Où trouva-t-il donc des vivres pour ſes troupes, & des fourages pour ſa cavalerie? S'il en attendoit du hazard, étoit-il bien ſenſé de faire un tel projet, & bien ſenſé de l'approu-

ver, tandis que la route de la mer, ſi connue aux Carthaginois, leur étoit ouverte? Ils ne ſongerent ſeulement pas à s'en ſervir, pour faire une diverſion, qui pût favoriſer Annibal.

Rien de plus étourdi que ce Général dans ces montagnes. Je ne retrouve le grand homme, que dans les plaines d'Italie; encore n'y eſt-il pas à l'abri du reproche. Il gagne deux batailles ſur des gens, qui font des fautes d'écoliers, & ne doit le gain de la troiſieme, qu'à une imprudence qui pouvoit lui coûter ſa gloire

& la vie. En effet, sa marche dans les marais de Clusium, où dix mille hommes suffisoient pour le détruire, quelque belle qu'elle soit, étoit le comble de la folie. S'il eût échoué, son nom étoit abandonné à l'oubli. Il réussit, & commence alors, à s'attirer de la considération.

Cet ennemi redoutable vient vaincre à Cannes : mais au lieu d'aller triompher à Rome, il va s'éclipser à Capoue.

Qu'est-il vis-à-vis des Fabius & des Scipions ? Un homme heureux & médiocre, qui,

ſans la diſcipline que ſon pere avoit établie dans ſes troupes, & qu'il ne ſçut pas entretenir, n'auroit eu ſur les Romains aucun aſcendant.

Amilcar Barcas fut un bien plus grand Général, mérita une bien plus grande réputation, & ne l'obtint pas. Mais dans ces tems-là, comme aujourd'hui, les ſottiſes d'éclat, qui réuſſiſſoient, illuſtroient davantage que les plus belles actions conçûes par la prudence, dirigées par la ſageſſe, mais trahies par la fortune.

De Paris le 21 de Giommada II. 1747.

LETTRE XXXIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JUſqu'à preſent, mon cher Zamar, nous n'avons eû que des idées vulgaires ſur la vertu, le mérite & la beauté. Nous les cherchons ſottement dans les objets; nous en faiſons l'analyſe & l'examen, avant d'en former un jugement aſſuré. Nous exigeons certains principes, certaines combinaiſons, certains rapports, certaines proportions,

certains effets, dont nous ſommes aſſez généralement convenus, pour déterminer le bon & le beau. Les François ſont plus ingénieux, plus accomodants, & ſçavent tirer meilleur parti de la nature & de l'art. Ils ſe font grace mutuellement ſur les perfections de l'ame & du corps, ils s'en tiennent à l'apparence; & pourvû qu'ils faſſent illuſion, leur amour propre eſt content.

Leurs loix ſont aſſez pures & aſſez ſévéres; mais elles ne ſoumettent que leur extérieur. Leurs raiſonnemens ont aſſés de juſteſſe & d'é-

tendue ; mais leur raiſon eſt impuiſſante contre leurs penchans. Si l'on approfondit leur conduite, rien ne contraſte davantage avec leur morale. Si l'on s'en rapporte à la ſuperficie, rien n'eſt mieux concilié. La ſoupleſſe eſt en eux un caractere naturel ; j'entends cette eſpéce d'adreſſe, qui diſſimule les défauts, & qui exagere les bonnes qualités. Tous les hommes s'annoncent ſous les dehors les plus eſtimables ; tous prétendent qu'on leur croye de la probité, de l'eſprit, des connoiſſances & du jugement. Toutes les femmes

ſont jalouſes de leurs charmes & de leur réputation. Heureuſement, qu'ils naiſſent avec plus de foibleſſe que de vices; car excepté le cœur qu'ils ont communément bien fait, le reſte de leurs prétentions eſt aſſez chimérique. Ils ſont plus brillants que ſolides, plus ſuperficiels que profonds, plus vains que fiers, plus voluptueux que délicats, plus foibles que ſenſibles, enfin plus occupés du déſir de plaire, que des moyens d'attacher; & moins touchés de la vraie gloire, que de ſon éclat.

Leur inconſéquence m'a-

muſe beaucoup. Par exemple, ils attachent une partie de leur honneur, à la fidélité de leurs femmes ; c'eſt preſque le ſeul devoir, & la ſeule vertu qu'ils en exigent ; cependant ils ſe conſolent d'être trahis tant que le public l'ignore. La foi conjugale n'impoſe en effet d'autre contrainte, que celle des bienſéances ; & la jalouſie n'éclaire un mari, que lorſque le cri public le réveille. Alors il eſt couvert d'un ridicule, qui le dégrade davantage, qu'un vice qui lui ſeroit perſonnel. Ce ridicule qu'ils redoutent, tu n'imaginerois pas, qu'ils

cherchent tous à ſe le communiquer, & ne prennent aucune précaution, pour s'en défendre.

Il eſt d'uſage, qu'une femme ſoit chez elle tête à tête avec un homme aimable, qu'elle reçoit ſans en rougir. On le ſçait, on ſe doute même, qu'il lui a tenu des propos galants; après avoir effleuré l'éloge de ſa parure, conté l'hiſtoire du jour, & hazardé quelques Epigrammes. C'eſt le ton des François.

La cenſure du grand monde, ni la délicateſſe de l'époux n'y trouvent rien à dire; mais cette même femme & ce même

même homme, qui ont pû mettre à profit l'instant qu'ils ont été sans témoin, n'oseroient paroître ensemble aux promenades, aux spectacles, ni même en carosse, sans admettre en tiers une autre femme. Sitôt que la décence est satisfaite, on n'interroge pas la vertu; & ce n'est pas aux yeux d'une foule de spectateurs, que la vertu défendroit le tête à tête. Ces especes de dehors farouches ne sont prescrits qu'à la ville. La campagne authorise bien plus de liberté. Il semble qu'on laisse à la barriere, les soupçons & les scrupules.

Chacun fait ce qu'il veut ſans conſéquence. On ſe raſſemble, on ſe ſépare, on s'aſſortit, ſans qu'on examine, ſi une femme a diſparu ſeule, ni avec qui elle s'eſt écartée. Elle ne conſulte pour ſa parure, que ce qui lui devient plus commode, ou plus avantageux. La chaleur de la ſaiſon ſert de prétexte au choix du négligé. La modeſtie ne conſerve guères l'intendance de la toilette; & l'art chifonne toujours le voile qu'elle place. Les plaiſirs champêtres prennent ſans indécence un coloris plus vif. Les converſations y ſont plus libres & plus en-

jouées, cela s'appelle être plus naturel, plus à soi-même. On croit se connoître davantage & l'on suppose la confiance établie. Les uns sont dans leur chambre, les autres lisent, se promenent, jouent, arrivent, s'en vont, reviennent sans contrainte.

Je sors d'une maison de campagne où j'ai vû tout cela. Je crois que tu t'en serois amusé comme moi. Lorsque la premiere surprise est dissipée, le tableau devient riant. J'imagine que toute la France y a passé en revûe. Jamais les maîtres de la maison ne paroiſ-

ſoient entrer dans les détails de la réception de quinze perſonnes, qui arrivoient à table ſans être attendues, & tu ne te ſerois pas douté, qu'on ne les attendît pas.

De Paris le 2 de Regeb 1747.

LETTRE XXXIV.

OSMAN AU MESME

A Conſtantinople.

J'Etois l'autre jour chez une femme, dont la conduite réguliere fait à-peu près tout le mérite. Cet avantage lui paroît ſi ſupérieur, qu'en conſéquence, elle s'attribue le droit de cenſurer les mœurs de tout le monde. Les plus légeres foibleſſes n'obtiennent d'elle aucune indulgence ; ſes dehors ſévéres forment le tarif, ſur lequel ſa malignité juge les au-

tres. Fiere de sa chasteté farouche, elle n'examine pas si sa figure la défend, ou l'expose. Il est vraisemblable que le péril fuit à son aspect, sans lui laisser le tems & l'honneur du combat; c'est peut-être ce qui lui fait croire, que le danger fréquent est toujours certain.

Une femme de sa connoissance lui envoya offrir une place dans sa loge, qu'elle refusa froidement. Je suis surprise, nous dit-elle ensuite, que Madame de St *** ne s'apperçoive pas de l'affectation, avec laquelle j'échappe aux arrangemens qu'elle me propose.

Eh ! pourquoi donc lui tenez-vous rigueur, Madame ? répondit un homme qui les connoiſſoit l'une & l'autre, elle eſt tout-à-fait aimable. Au langage qu'elle tient ſur votre compte, & aux careſſes que vous lui faiſiez cet Eté, je la croyois de vos amies. Fi-donc ! Monſieur, reprit-elle en l'interrompant ; c'eſt une femme couverte de ridicules, & quelqu'un qui penſe comme moi, ne doit point la voir en public. Nous nous voyons à la campagne, je n'en veux pas davantage.

Permettez-vous, Madame,

lui dis-je, d'un ton naïf, qu'un étranger, qui connoit peu vos uſages, & les fineſſes de votre langue, vous demande, ſi ce que vous appellez un ridicule, eſt un mal contagieux, ou un vice flétriſſant?

Monſieur, reprit-elle en ſouriant avec dédain, ſi vous aviez vû la femme que j'évite, le premier coup d'œil vous auroit mieux inſtruit que la plus ample diſſertation. Cette femme raſſurée par un minois de fantaiſie, duquel, ſelon moi, la gentilleſſe eſt fort équivoque, invente ou ſaiſit les modes les plus outrées, annonce toutes

les

les ſortes de prétentions, & ſe préſente avec la confiance la plus exigeante. Quelques perſonnes indulgentes ou diſcrettes aſſurent qu'elle eſt ſage ; mais ſes propos, ſon maintien, & ſa parure, où la coquetterie pétille, juſtifient des conjectures moins favorables. J'ai voulu la ſoumettre à mes conſeils, j'en aurois peut-être fait un bon ſujet ; car au fond ſon humeur eſt égale & docile ; mais une foule de petits maîtres & de petites maîtreſſes s'en emparent, & lui tournent la tête. Les femmes raiſonnab lesqui ſe reſpectent, l'a-

bandonnent enfin au torrent qui l'entraîne.

Comment, m'écriai-je, si elle a réellement de la vertu, le cœur bon & le caractère doux; quel inconvenient, Madame, trouvez-vous à la voir ? J'avois d'abord conçu une idée plus sombre des ridicules. Je m'apperçois que l'exemple les produit & les careſſe; qu'ils ne tiennent qu'à l'extérieur, & que dans l'âge où l'on réfléchit, des modéles mieux choiſis parviendroient à les corriger.

Quoi, Monſieur, ajoûta-t-elle, me conſeilleriez-vous

de m'aſſocier à de pareils travers ? On me jugeroit dans le monde, ſur le ton qu'elle y prend, & je me perdrois.

En admettant le même principe, répliquai-je, je pourrois auſſi, Madame, en conclure, qu'on la jugeroit ſur le vôtre ; qu'alors la haute réputation que vous avez conſervée, mettroit la ſienne à couvert. Après tout, les ridicules me ſemblent moins dangereux dans le commerce, que l'hypocriſie, l'humeur & la cauſticité.

En finiſſant cette obſervation, qui ne la flattoit guè-

res, je pris congé d'elle.

A Paris, le 25 de Regib. 1747.

LETTRE XXXV.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

LE jour d'après ma converſation avec cette prude, dont je te parlois dans ma derniere lettre, j'allai dans une maiſon, où préciſément on annonça la femme, que j'avois défendu la veille. Bon, dis-je à moi-même, je vais

voir les ridicules en action, comme je vis hier la pruderie & la médisance ; mais je ne la trouvai coupable, que d'une très-jolie figure, d'une grande vivacité & d'un profond usage de ce qu'on appelle ici les bons airs.

Après quelques propos indifférens ; qu'est devenu, demanda-t-elle à quelqu'un, le Comte de T*** ; il y a plus d'un mois qu'on ne le voit nulle-part, ni même sur aucune liste ? Quoi, lui répondit-on, vous ignorez son avanture ? c'est un homme anéanti. Il n'ose plus paroître dans le

monde, il vient de s'y donner cent ridicules. Comment donc, dit-elle, c'étoit un homme charmant ? Ah, Madame, s'écria-t-on, c'eſt une horreur, il n'eſt plus reconnoiſſable ! La ſemaine derniere il étoit chez une femme de qualité, dont le Poëte s'aviſa ſottement de placer le Taſſe au-deſſus d'Homere, le pauvre de T***, plus ſottement encore, prit feu de maniere à convaincre, qu'il les avoit lû l'un & l'autre. On ſe mit au jeu ; quelques momens après, il fut queſtion d'une tracaſſerie, qui occupoit alors toute la Cour, & dont

l'éclat intéreſſoit une femme très à la mode. Au lieu d'en exagérer les détails, de T*** ne fit pas la dépenſe d'une épigramme. Cette modération fit appercevoir, que le deſſein de ſa broderie étoit de l'année précédente; quoique l'habit fût du jour; on l'en plaiſanta ſans ménagement. Une de ſes parentes ſortit; il lui donnoit la main juſqu'à ſon caroſſe, lorſque l'indéchiffrable auteur de l'Eſprit des loix paſſa & le ſalua. Quoi! s'écria-t-elle, vous donnez dans le ſublime? je ne m'étonne plus, ſi vous perdez le ton de la bonne compa-

gnie : je vais bien vous y décrier ; car vous ne vous apperceyez seulement pas, que mes harnois sont du dernier goût. Ce n'est pas tout encore, il a quitté la nouvelle Danseuse, il ne suit plus la jeune Etrangere, qui fait tant de bruit ; pour comble de ridicule, il a payé ses dettes, & sa famille le marie. Voyez, Madame, si ne le voilà pas affublé de tous les travers imaginables.

Je t'avoue, Zamar, que je fus confondu, lorsque je vis qu'un homme paroissoit ridicule dans une société, pour avoir abjuré de faux airs : &

que de faux airs dans une autre ſociété, rendiſſent une femme ridicule. Quel eſt donc le caractère qu'il faut préférer, pour échapper ici à la ſatyre ? c'eſt, je penſe, celui qui la brave : je veux dire, celui d'homme ſenſé & naturel : il éprouve auſſi ſes diſgraces.

Un homme ſenſé eſt ſimple, parle peu, ne décide guéres, a de la probité, oſe avoir des mœurs : on ſe plaint toujours de ne le pas voir aſſez ; mais on le reçoit le plus rarement qu'on peut. Il eſt ſi reſpectable !

De Paris le 7 de Schaban 1747.

LETTRE XXXVI.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

JE t'avoue, Zamar, que de tous les peuples de l'Europe, le François eſt, à mon gré, celui qui mérite le plus l'attention du ſage, & la préférence du volupteux : malgré la frivolité de ſon caractère, il a des principes de droiture & de bonté, que je n'ai point trouvé ailleurs.

L'étranger en reçoit l'accueil le plus gracieux : les

égards qu'on a pour lui, croiſſent en proportion de l'éloignement de ſon pays. Un Chinois eſt ici plus fêté qu'un Perſan, uu Perſan plus qu'un Moſcovite : ainſi du reſte.

L'attrait que les François ſentent pour la nouveauté, eſt le premier motif de leurs premieres démarches, vers un inconnu ; mais j'ai remarqué, qu'en apportant chez eux, plus que ſon viſage & ſon habit, c'eſt-à-dire, quelques connoiſſances, quelque mérite & quelque docilité pour leurs uſages, on fixe leur bienveillance. Je ne leur parus d'a-

bord que ſingulier. Je ſçavois paſſablement leur langue, j'étudiai leurs goûts, & je me prêtai à leurs défauts, pour partager leurs agrémens. Cette conduite m'a réuſſi. Mon habillement & ma façon de penſer n'étonnent plus, & je n'y ſuis déplacé nulle part.

Je l'étois toujours en Angleterre, j'admirois cette nation, ſans pouvoir me réſoudre à l'aimer. En Allemagne, j'ai vécu tranquille ; mais ennuyé. L'orgueilleuſe gravité des Eſpagnols me ſembloit inſultante & ridicule. Les peuples d'Italie ſont défians &

dissimulés ; j'y étois inquiet. J'attendrai la fin de mon exil à Paris ; ses habitans sont pour moi de jolis songes, qui voltigent pendant mon sommeil.

De Paris le 25 de Schaban 1747.

LETTRE XXXVII.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

LE respect est un mot que l'usage a prophané, il sous-entend bien des idées & des modifications différentes.

Celui qu'on a pour le mérite ſupérieur & les vertus éminentes, eſt une opération de l'eſprit, qui voit, compare, juge, approuve, & même admire, ſans intéreſſer le cœur. Cette ſorte de reſpect eſt exigée, la haine s'en irrite, & l'envie l'accorde avec déſeſpoir.

Celui qu'on défére à la haute naiſſance, eſt un hommage rendu aux ayeux illuſtres, & un déſir de trouver dans leurs deſcendans, le même mérite & les mêmes vertus; mais ce deſir n'eſt pas toujours ſatisfait. C'eſt un préjugé bon ou mau-

vais, ſelon le caractere de la nation.

Celui que l'on affecte pour les gens en place, ne fait que ſuppoſer le mérite. C'eſt une flatterie rétroactive, que l'intérêt arrache à l'orgueil.

Celui que l'on doit aux gens, qui joignent à la naiſſance & aux poſtes éminens, les talens & les vertus néceſſaires pour en ſoutenir l'éclat, & pour remplir avec dignité, des devoirs importans, devroit s'appeller vénération; mais ce mot eſt paſſé de mode. Les occaſions de s'en ſervir, ſont peut-être devenues trop rares.

Il eſt encore une ſorte de reſpect ; c'eſt celui qu'on joue pour l'opulence. C'eſt une ſoumiſſion baſſe, dont la pauvreté s'avilit, & que l'amour propre ſe déguiſe, en lui prêtant le maſque de la complaiſance, qui tombe avec l'idole. Dans tous les pays où le luxe & la molleſſe dominent, les riches reçoivent de l'encens ; & bientôt enyvrés de ſa vapeur, ils parviennent à ſe perſuader eux-mêmes, de leur apothéoſe. Sont-ils toujours heureux, quoique toujours entourés de plaiſirs & d'adulateurs ? Les deſirs remplis & prévenus s'émouſſent,

mouſſent, la flatterie finit par ennuyer; ils ont alors des momens de retour ſur eux-mêmes, qui vengent aſſez la vertu indigente.

Que faut-il donc pour notre félicité, ſi la fortune, le rang, les honneurs & les plaiſirs n'y peuvent ſuffire? Le voici. Il faut que la raiſon ne dorme, ou ne s'éveille jamais.

Heureux! qui pourroit, comme toi, marcher d'un pas ſûr & rapide, dans le chemin de la ſageſſe, où tu n'as point trouvé d'écueil. Ta vertu te laiſſe ignorer les remords, ton eſprit réprime tes paſſions, ton

goût t'arrête aux plaisirs, ta délicatesse les assaisonne, & ta modération les épure.

A Paris le 3 de Ramadan 1747.

LETTRE XXXVIII.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE me trouvai, il y a quelques jours, dans un cercle où l'on raisonnoit sur la vertu & sur ses avantages particuliers & généraux. Au milieu de la dissertation, on annonça le

Marquis de ***; il tira sa montre en entrant. Je n'ai, dit-il, été qu'une heure quatre minutes & demie à venir de Versailles : aussi mon cheval de brancard est rendu.....

Vous aviez, sans doute, Monsieur, des affaires pressantes, répondit quelqu'un ? Mais vraiment ouï. Je voulois faire un moment ma cour à Madame, avant l'Opera.

C'est apparemment un ballet nouveau ? Ah! mon Dieu non. C'est toujours Armide que j'ai vû vingt fois, & qui m'ennuie à périr ; mais j'ai promis à la Comtesse de ***

d'aller dans ſa petite loge rompre ſon tête à tête avec le Duc de *** qu'elle a depuis trois ſemaines, & qu'elle auroit, congédié depuis huit jours, ſans certains égards dûs à ſon nom.

Après quelques propos de cette nature, on reprit la converſation commencée. L'un aſſuroit, que la vertu étoit plus néceſſaire à la ſatisfaction particuliere, qu'au bien général. L'autre, ſoutenoit au contraire qu'elle eſt le lien indiſpenſable de la ſociété, où ſans elle il ne peut y avoir d'harmonie. Un troiſiéme embraſſant une opi-

nion encore différente, chacun disoit son avis, lorsque le Marquis se leva : en vérité, dit-il, cela s'appelle disputer pour son plaisir. Tenez, voici une maxime certaine, & prouvée par l'expérience. Soyez brave, soyez poltron, soyez fripon, soyez honnête homme, ayez le cœur bon, ou mauvais ; tout cela est égal au bout de l'année.

Cette proposition me révolta. J'allois y répondre ; mais il étoit déja à l'Opera. J'ai réfléchi sur cette bizarre façon de penser, qui m'avoit paru si fausse dans son principe, & si

dangereuſe dans ſes conſéquences. Sans l'approuver, je m'apperçois, à la honte de l'humanité, que le produit du vice ou de la vertu, eſt à-peu-près pareil ; que l'agrément ſeul réuſſit ; qu'il eſt de convention momentanée ; qu'il varie comme les modes ; que la fatuité eſt une ſottiſe, ſans que le fat ſoit toûjours un ſot.

De Paris le 15 de Ramadan 1747.

LETTRE XXXIX.

OSMAN AU MEME.

A Conſtantinople.

NOus naiſſons avec le déſir d'être heureux ; il augmente avec nous, & ne finit qu'au même tems. Ce déſir me rappelle près de Zelmis & de toi ; mais ſitôt qu'il ſera ſatisfait, mille autres puiſés dans la même ſource, m'agiteront encore, ſans me conduire au but.

Le bonheur eſt notre chimere. Nous prétendons y arri-

ver par diverſes routes, notre imagination nous guide ; mais ſon inconſtance dérobe promptement à l'objet qui la ſéduit, l'attrait qu'elle vient de lui prêter.

Nos paſſions varient, & nos tempéramens ſe dégradent. Il en réſulte, que cette ſatisfaction inaltérable, dont notre ame conçoit l'idée, ne peut être ſentie par ſon enveloppe groſſiere.

Elle échappe également aux diſciples de Zénon & d'Epicure. Tel qui dans le lointain, croit voir le point de ſa félicité, eſpere l'atteindre, & ſe promet

promet de s'y fixer, ne trouve à sa place, que l'illusion momentanée du plaisir, qui souvent le rend au dégoût.

Le bonheur en expectative ressemble aux feux légers, que la terre exhale ; le voyageur s'égare en les suivant. Plus il presse la colonne d'air qui l'en sépare, plus il les écarte de lui, & bientôt il les voit disparoître.

Le bonheur n'est jamais plus près de nous, que lorsque nous nous en occupons le moins. Non-seulement nos erreurs & nos penchans sément des obstacles, sur la route qui

paroît y conduire, mais le contraſte de notre amour pour la liberté, avec la dépendance dans laquelle nous naiſſons, nous enleve la faculté d'être heureux.

Quel eſt l'homme qui peut ſe ſuffire à lui-même ? N'eſt-il pas maîtriſé par ſes ſemblables, & par les autres productions de la nature ?

Diogene fut un de ceux ; qui mit les plus étroites bornes à ſes beſoins. Ses idées par rapport au bonheur animal furent peut-être juſtes ; mais c'eſt le moins intéreſſant. En ſe livrant à ſes beſoins, il n'au-

roit pû les ſatisfaire : & pour ne les pas irriter, il fit bien de les reſtraindre. Cependant il perdit ſur les voluptés de l'ame ce qu'il économiſa ſur les privations des ſens. L'orgueil devint ſa reſſource ; mais l'orgueil ne nous enyvre, qu'autant que l'opinion des autres le flatte. Diogene ignoré, n'eût peut-être pas été Diogene le philoſophe. La célébrité de ſa morale lui tint lieu des ſacrifices qu'elle lui coûta. En ſuivant ſon principe, on ne pourroit être heureux qu'à force de réductions ; & le point juſte du bonheur deviendroit donc

celui de l'anéantiſſement.

Ne vaut-il pas mieux que notre cœur ſente ſon exiſtence, & qu'il en jouiſſe. La raiſon doit régler ſes goûts, & non pas les détruire. La pente qu'il a vers l'indépendance, eſt préciſément le motif qui le ſoumet aux volontés des autres. La néceſſité de recevoir des ſecours étrangers établit entre les hommes, un commerce indiſpenſable, auquel l'orgueil ſe plie : voilà l'origine de la complaiſance. Comme on ne peut être abſolument libre, on compoſe avec ſes ſemblables. Chacun cede une portion de ſa li-

berté pour en conſerver le reſte. Tel eſt le lien de la ſociété ; plus la vertu le reſſerre, moins il nous peſe.

Il eſt certainqu'on ne pourroit être heureux ſans déſirs ; ce ſeroit végéter : on ne l'eſt pas encore parfaitement avec des déſirs ; car s'ils ſont ſatisfaits ils s'éteignent ; s'ils ne le ſont pas, ils tourmentent. Il faudroit donc que notre vie fût un cercle immédiat de déſirs & de poſſeſſions, ce qui n'eſt pas poſſible.

Ainſi ceux qui courent après le bonheur, reſſemblent aux chymiſtes, qui ſacrifient leur

tems & leur fortune, à la recherche du grand œuvre.

Tout homme ſenſé doit ſe réduire au choix de ſes plaiſirs, & au ſoin d'en étendre la durée.

A Paris le dernier de Ramadan 1747.

LETTRE XL.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

PLAISE à Mahomet, que tu ſois reçu dans l'autre monde, par de belles houris, comme je le fus hier par trois femmes de l'autre ſiécle! Leurs tranſports n'eurent pour moi ni le même but, ni le même prix.

Que c'eſt bien un bon procédé, s'écriérent-elles à la fois, de venir faire un reverſi avec nous! Je déſirois un quatrié-

me, ajouta la maîtreſſe de la maiſon, pour arranger la partie de ces dames ; mais j'avois peur qu'il ne nous en arrivât point. Votre ſociété vous croit peut-être encore à la campagne, lui répondis-je. Non, Monſieur, reprit-elle ; mais j'ai renoncé au grand monde depuis quinze ans : j'en avois alors quarante-cinq. Il n'étoit plus convenable d'y repréſenter ; un petit nombre d'amis me reſte & me ſuffit. Cependant ſans vous, nous allions peut-être médire pour nous amuſer. Eh ! pourquoi donc, Madame, avez-vous pris

ſi-tôt le parti de la retraite, dit une de ces femmes, qui paroiſſoit ſeptuagénaire ? Les plaiſirs s'envolent-ils avec les beaux jours ? J'ai peut-être moins de fraîcheur & moins d'étourderie, que dans ma jeuneſſe ; mais tous mes goûts ont encore la même vivacité. Je trouverois fort ridicule, qu'on eût plus d'empreſſement pour ma fille que pour moi ; & quand mon miroir me reproche ce que j'ai vécu, j'écoute le déſir de vivre, & la faculté de jouir de la vie. Tant que je les conſerve enſemble, mon miroir a tort.

Madame a raiſon, dit la troiſiéme femme, qui les écoutoit impatiemment ; mais on ne fait plus de cas d'un mérite ancien ; l'agrément de la nouveauté l'emporte. Ce n'eſt pas que je puiſſe m'en plaindre ; car je ſuis encore aſſez bien, ſi j'en crois ce qu'on me dit tous les jours, & je me trouve au moins de pair, avec des femmes de trente ans.

Malgré ce modeſte paralléle, j'en liſois cinquante bien écrits ſur ſon front : cependant, continua-t-elle, je me rends juſtice. Je prévois avec douleur les outrages du tems,

& je vous avoue que j'aimerois autant mourir, que de renoncer aux prétentions. Que voulez-vous que devienne une femme, qu'on ne veut plus trouver aimable ? Des yeux qui furent beaux, ne conservent pas sur les enfans l'empire, qu'ils avoient pris sur les peres. Mon visage soutient aujourd'hui le ruban couleur de rose, demain il faudra le quitter, & de ce moment je n'aurai personne à ma toilette.

En vérité, Madame, répondit la maîtresse de la maison, je sors de la mienne sans pren-

dre garde à l'altération de mes traits. J'ai été jeune & jolie, j'ai joui des avantages de ma figure, & je les ai vû disparoître sans regret. Je n'ai fait que changer de connoissances : je n'ai perdu que des amans, & j'ai retrouvé des amis.

Je me mêlai de la conversation, je les assurai qu'elles n'avoient que varié les moyens de plaire ; nous jouâmes, & je sortis en croyant avoir lû un dialogue de Lucien.

A Paris le 10 de Shaval 1747.

LETTRE XLI.

OSMAN A ZERNUTH.

A Conſtantinople.

NON, Zernuth, je ne penſe pas que le hazard influe ſur quelque choſe que ce ſoit. Je crois qu'il eſt démontré, qu'il n'exiſte point, par rapport au monde phyſique. Tout dans la nature n'eſt que combinaiſons & que rapports. La matiere ne peut être combinée, que dans une certaine quantité de modes eſſentiellement différents, dont la juſ-

teſſe néceſſaire à ſa conſervation, rétrécit encore le nombre ; car une combinaiſon fauſſe ſuffiroit pour détruire l'univers, par l'enchaînement progreſſif de toutes ſes parties ; & ces combinaiſons ne pourroient être déplacées, ſans que le manque d'ordre entre elles, ne produisît des ébranlemens ſuffiſans, pour le faire rentrer dans un nouveau cahos. En effet, que deviendroit notre globe, & tous ceux dont il eſt environné, ſi leur marche périodique ceſſoit un inſtant, ou ſi changeans tout-à-coup l'ordre immuable dans

lequel ils ſont établis, ils parcouroient dans un tems l'eſpace, qu'ils doivent parcourir dans un autre? Un tel dérangement entraîneroit avec lui une confuſion diamétralement oppoſée à l'idée, que nous avons de l'Auteur de ces ouvrages merveilleux, qui lui-même eſt effectivement le ſouverain ordre.

Les divers mouvemens de ces corps ſont donc aſſujettis à des combinaiſons ſtables, & nullement au hazard. C'eſt préciſément ce qu'entendoit un des plus grands philoſophes modernes. Quelqu'un lui

demandant, quelle idée il avoit des occupations de Dieu? Il géométrise, répondit-il, continuellement dans l'univers.... Quelle idée! Zernuth, quelle justesse! & le moyen de la concilier avec le hazard! Si donc les principes généraux & universels n'y sont point sujets, ne peut-on pas en conclure, que leurs dérivés ne le sont pas davantage? Car tout être dérivé est dépendant de son principe, & par conséquent doit suivre les mêmes loix. Quelle opération peut-on donc abandonner au hazard? Et s'il n'influe point sur le

physique, peut-on imaginer, qu'il existe par rapport à lui ?

De Paris le 15 de Shaval 1747.

LETTRE XLII.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE t'ai parlé de l'impossibilité, que je trouve à admettre l'influence du hazard sur la nature en général, considérée simplement comme matiére.

Exclus du concours mutuel

de toutes ſes parties, obtiendra-t-il plus d'empire ſur les opérations de l'eſprit ? Ne ſeroit-ce pas donner la prééminence à l'inférieur, que d'aſſujettir l'ame & ſes facultés, à un caprice irrégulier & indéfiniſſable ? Quoi ! l'Etre ſuprême auroit employé uniquement ſa ſageſſe & ſa toute-puiſſance, à établir l'ordre des choſes inintelligentes, tandis qu'une ſubſtance émanée de lui-même, pour laquelle il ſemble les avoir créées, recevroit des loix d'un être fantaſtique, irraiſonnable, & qui ne pourroit être que fort infé-

rieur à la divinité. Cependant cette portion de Dieu, que l'on veut rendre si subordonnée, a reçu de lui une partie de ses attributs, il lui a communiqué une partie de ses lumieres & de sa puissance, pour contribuer à cet ordre général & universel, duquel on prétend l'exclure, & il la fait servir de cause seconde dans l'exécution de ses volontés. De qui peut-elle donc recevoir les impressions qu'elle donne, si ce n'est de son principe même? D'ailleurs sa dépendance de l'harmonie universelle, & son influence sur l'ordre gé-

néral, ne prouvent-elles pas la néceſſité qu'elle y ſoit compriſe ? Et ſi ſa volonté & les actions qui en dépendent, ſont compriſes dans la combinaiſon continuelle du total, où pourra-t-on placer les opérations du hazard ? Sera-ce dans les actions, ou involontaires, ou purement machinales, ou indifférentes ? Mais peut-on raiſonnablement concilier des actions indifférentes, avec un Etre infiniment ſage & intelligent, le principe & le moteur de toutes choſes ? Peut-on les accorder, avec la néceſſité de la relation continuelle & inſé-

parable, que toutes les ſubſtances ont entre elles ?

Si donc il n'eſt point d'actions indifférentes, donnera-t-on au hazard, celles auxquelles l'ame ne paroît avoir aucune part, qui ſont la ſuite d'un ébranlement primitif de la machine ſur telle choſe, ou qui ſont occaſionnées, par une eſpece d'équilibre de l'ame, ſur deux objets différens, dont le dernier l'emporte, pour l'inſtant ſur le premier; ou bien ces actions auxquelles nous paroiſſons entraînés, ſans pouvoir nous rendre raiſon de ce qui détermine, à prendre telle

route, plutôt que telle autre, origine indirecte de la plûpart des événemens particuliers ? Mais ces déterminations, tant machinales qu'involontaires, ne portent-elles pas avec elles le caractere de la dépendance ? puiſque la matiere ne peut agir par elle-même : ces mouvemens ne lui ayant point été communiqués par l'ame, elle ne peut les avoir reçues que de l'Etre ſuprême, qui dirige tout. Peut-on le ſoupçonner de diriger quelque choſe ſans raiſon & ſans deſſein ? Le penſer, n'eſt-ce pas avilir l'idée qu'on en a naturellement ?

& l'avilir, n'eſt-ce pas la détruire?

D'ailleurs, de ce qu'il fait agir les cauſes ſecondes, en peut-on inférer, qu'il ne puiſſe faire agir les cauſes premieres indépendamment d'elles? Ces cauſes premieres ſont-elles toutes à notre connoiſſance? Et de ce que nous n'en avons aucune notion, pouvons-nous conclure, qu'elles n'exiſtent pas, lorſque la raiſon nous indique, qu'elles doivent être? Ce ſeroit vouloir tirer de notre foibleſſe, les preuves de l'inſuffiſance, ou du moins de l'imperfection de la divinité.

Si donc le hazard ne réſide ni dans le monde phyſique ; ni dans le monde moral : quelle peut être cette chimere, qu'on ſe plaît quelquefois à braver, & de laquelle on ſe plaint toujours ? Ne ſeroit-elle pas le dédommagement de l'orgueil, ſa reſſource ordinaire, pour dégrader à nos yeux le mérite d'autrui, & nous déguiſer à nous-mêmes, nos fautes & nos erreurs ?

Ceux qui livrent à la déciſion aveugle du hazard, la plûpart des événemens, qui s'y confient, ou qui s'en plaignent, reſſemblent à quelqu'un,

qu'un, qui ignoreroit toutes les combinaisons d'un jeu, & se plaindroit d'y jouer malheureusement.

A Paris le 25 de Schaval 1747.

LETTRE XLIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Constantinople.

LA plus grande occupation d'une partie des François, est de courir après la fortune & l'immortalité; tandis que le plus grand soin de l'au-

tre, eſt de chercher les moyens de dépenſer ſon bien, & de prodiguer ſa vie, ſans attention pour l'avenir. Toutes deux profitent mutuellement, du contraſte de leur goût, de leurs talens & de leurs facultés.

Il s'éleve en France une eſpéce de République peu nombreuſe, d'eſprits abſtraits, qui négligent les connoiſſances terreſtres, pour contempler ſeulement, la marche des corps céleſtes, qui environnent le globe de l'univers.

Un d'eux me diſoit l'autre jour : Je vais bien faire rabattre de la réputation de

Newton. J'ai découvert, qu'il s'eſt trompé dans ſes obſervations, ſur la diſtance de la terre au ſoleil, de plus d'une demie-lieue. L'imbecille ! dit un autre homme, qui étoit près de moi : il s'amuſe à calculer la diſtance qu'il y a d'ici au ſoleil, où il n'ira jamais ; lorſqu'il ignore, que ſi un petit vaiſſeau échappé à tous nos célébres Anatomiſtes, & que je viens de découvrir, venoit à ſe rompre, il lui cauſeroit une hémorrhagie mortelle.

Eh ! Monſieur, lui répondis-je, avez-vous trouvé, ou le

moyen de s'en garantir, ou le reméde efficace de cet accident ? Je me ſuis au contraire convaincu, ajouta-t-il, que ni l'un, ni l'autre n'étoit poſſible. Si cela eſt, lui répliquai-je en colere, votre découverte n'eſt qu'un malheur de plus, pour l'humanité. Si vous aviez fait une ſemblable obſervation parmi nous ; je ne vous répondrois pas, que vous ne fuſſiez empalé dès ce ſoir, pour récompenſer vos recherches effrayantes.

A Paris le 28 de Shaval 1747.

LETTRE XLIV.

OSMAN AU MESME,

A Conſtantinople.

CE rival de Newton, duquel je te parlois dans ma derniere lettre, vint hier chez moi. Monſieur, me dit-il, je ſçais à quel point vous aimez & vous protégez les talens. Je ſuis géométre ; mais cette ſcience admirable eſt de peu de reſſource, dans un ſiécle auſſi ſuperficiel que le nôtre, où l'on ne fait de cas de l'évidence, qu'autant qu'el-

le conduit à des choſes utiles à la ſociété ; comme ſi la vérité démontrée, n'étoit pas elle-même une utilité, juſques dans les choſes indifférentes.

J'ai fait un ſyſtême pour corriger l'univers, dont je viens vous faire part ; en voici le plan. Il n'y a qu'une certaine quantité de vices, qui infectent le monde : or le vice eſt le contraire de la vertu, & la vertu, & la vérité n'étant qu'une même choſe, il ne faut qu'introduire un nombre de vérités géométriques, en raiſon de la perverſité des hommes, & l'on parviendra à la détruire.

J'ai fait plus : j'en ai calculé les dégrés, par le moyen de l'infini ; enſuite j'ai trouvé par une équation fort ſimple, que le nombre des vérités, qu'il ſeroit néceſſaire d'établir, étoit égal à *X* ou l'inconnu : or, lorſqu'il ne reſte qu'un inconnu dans une équation, il eſt aiſé de le faire évanouir ; ce qu'il falloit démontrer.

J'ai paſſé dans ce travail immenſe, une partie de ma vie, pendant laquelle le peu de bien que j'avois, eſt devenu, ce que l'on parvient à faire de l'infini, à force de calculs, c'eſt-à-dire, zero. Il ne me manque

plus, pour en pouvoir réparer amplement la perte, que l'évanouiſſement de mon inconnu.

J'allai hier chez tous ceux, qui me fourniſſent ma ſubſiſtance, leur demander des vivres à credit, mon projet à la main; mais ils ne daignerent pas m'écouter, & me traiterent de viſionnaire.

Je vous prie, Monſieur, de m'accorder vos bontés, pour m'aider à deſcendre juſqu'à la groſſiéreté populaire, en attendant que la beauté de mon opération, me mette en état de me paſſer de tout le monde.

Et comment ferez-vous, lui dis-je? Ne voyez-vous pas, me répondit-il, qu'auſſi-tôt que j'aurai mis mon plan au net, je l'enverrai dans toutes les Cours de l'univers, qu'il y ſera goûté, & que chaque Souverain me fera ſur le champ, une penſion conſidérable?

Je vois bien, lui dis-je, en lui donnant ce qu'il me demandoit, que vous n'avez pas mieux calculé la difficulté d'obtenir des penſions, que les forces réſiſtibles du vice, contre la vertu.

A Paris le 4 de Doulkadah 1747.

LETTRE XLV.

OSMAN AU COMTE DE T***.

A Stokolm.

EN France, le ſuïcide eſt non-ſeulement condamné par les loix divines, & puni par les loix civiles; mais encore mépriſé dans la ſociété. Il en eſt tout autrement en Angleterre, où l'on ne dit pas : Un tel s'eſt tué; mais, un tel a ceſſé de vivre. Nulle peine n'eſt décernée, par les loix contre les reſtes inanimés de

ce mortel ennuyé de ſon exiſtence ; & loin que cette action ſoit regardée dans la ſociété, comme un acte de foibleſſe, ou de folie, elle y eſt au contraire admirée, comme une réſolution ſage & courageuſe.

L'opinion des François, eſt qu'il entre plus d'héroïſme à faire tête à l'orage, & à ſoutenir la ceſſation des choſes, qui rendent la vie agréable. L'Anglois au contraire prétend, que le plus grand mal eſt la douleur ; qu'il y a de la foibleſſe, & même de la duperie à ne pas s'en affranchir,

lorſqu'on en eſt accablé.

Je ne déciderai pas de quel côté eſt le vrai courage ; mais je crois, que nous ne devons pas regarder avec indifférence, le paſſage de l'être au néant. Cependant les plus petites cauſes y déterminent quelquefois. Par exemple, j'entrai l'autre jour dans un Caffé ; deux ſçavans y diſputoient, avec chaleur, ſur l'origine & les progrès de la poëſie. L'eſprit avec lequel cette queſtion étoit agitée, raſſembla autour d'eux tous les ſpectateurs. Un ſeul homme magnifiquement vêtu reſta près d'une table éloi-

gnée, & paroiſſoit profondément occupé.

J'écoutois la brillante diſſertation ; mais un ſoûpir qui lui échappa, excitant ma curioſité, me fit approcher de lui. Il avoit les coudes appuyés ſur la table, ſa tête étoit portée ſur ſes mains ; ſon attitude & ſa rêverie l'empêcherent de m'appercevoir ; enfin un mouvement qu'il fit, me découvrit à ſes yeux. Il me parut troublé de me voir, ſi près de lui. Raſſurez-vous, Monſieur, lui dis-je, je n'ai nulle intention, dont vous puiſſiez vous plaindre. Je ſuis étranger ;

mais je regarde tous les hommes, comme mes concitoyens; il suffit qu'ils soient malheureux, pour m'intéresser. Vous me paroissez abîmé dans le chagrin, je vous laisse votre secret; mais je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi. Je suis touché, me répondit-il, de votre générosité. Vous pouviez vous dispenser de m'apprendre, que vous êtes étranger; je l'aurois deviné, en vous voyant préférer l'avantage de décorer votre ame d'une belle action, à celui d'orner votre esprit d'une dissertation frivole, & à la va-

nité d'y faire triompher votre opinion. Cette façon de penſer, n'eſt pas commune à toutes les nations. Si je me refuſe à vos offres, elles ne perdent rien de leur prix dans mon cœur; je vais vous le prouver. Votre procédé annonce un caractere ſi rare, que je vous accorde toute ma confiance. Sortons..... Une promenade écartée ſera plus propre à notre entretien.

Je le ſuivis; & dès que nous fûmes en liberté, il reprit la converſation. Etranger comme vous, dit-il, l'Angleterre eſt ma patrie. Mon nom eſt

de ceux qui ſont aſſez connus; je ſuis riche au-delà de mes fantaiſies, je ſuis dans la force de l'âge, & je n'ai nulle infirmité. Je poſſede une femme encore jeune, qui réunit à la ſageſſe, les agrémens de la figure & de l'eſprit; j'en ſuis tendrement aimé, mes enfans ont ces heureuſes diſpoſitions, qui préſagent un mérite ſupérieur. Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite, & j'oſe dire, que je me ſuis acquis l'eſtime des honnêtes gens.

Malgré tant d'avantages, je ſuis le plus malheureux des hommes.

hommes. De l'assemblage des moyens d'être heureux, est né un dégoût pour la vie, qui me la rend insuportable. Je n'ai pû le dissimuler à ma femme, pour laquelle j'ai l'amitié la plus tendre, & la confiance la plus juste. Elle a crû longtems, que j'avois une passion, qui déchiroit mon cœur, & dont je lui faisois mystere. Dans cette opinion elle a voulu me rendre la liberté, en m'affranchissant, par sa mort, des liens qui nous unissent. Je la surpris, au moment qu'elle alloit consommer ce sacrifice affreux. Je parvins à la

convaincre, que loin d'être un obſtacle à mon bonheur, elle étoit mon unique reſſource. Perſuadée alors, que mon inconſtance n'avoit point de part, à la ſituation de mon eſprit, elle me propoſa de quitter Londres, où la vapeur du charbon, & la groſſiéreté de l'air qu'on y reſpire, cauſent, à ce qu'on croit, cette ſorte de maladie, appellée conſomption. Elle conſentit avec joie, à m'accompagner. Nous avons parcouru toute l'Europe, ſans que la différence des climats, en ait apporté à mon humeur. Ni les plaiſirs tranquilles

de la campagne, ni la dissipation des Cours, ni le tumulte des Villes, ni les spectacles, ni la musique, n'ont pû me distraire. C'est par-tout, le même air que je respire, j'y vois le même assemblage de couleurs. Une languissante uniformité régne, dans toutes les productions de la nature. L'art au premier coup d'œil, est plus saillant, & paroît plus varié; mais un moment de réflexion lui enleve cette surface, & l'illusion qu'il a faite, ne sert qu'à le dégrader encore. Si je vais aux spectacles, ce sont presque les mêmes visages, que j'y

vois : ce ſont les mêmes pieces, les mêmes idées, les mêmes intrigues, les mêmes coups de théâtre, & les mêmes dénouemens. Une tragédie a cinq actes, comme un homme a deux bras, une tête, &c. Ses parties n'aboutiſſent, qu'à un certain nombre de combinaiſons, à la fin deſquelles on retombe dans une répétition faſtidieuſe.

La muſique ſemble avoir plus de fécondité, dans ſes différens genres, mais elle n'a ſuſpendu mon mal, que quelques inſtans. J'ai vû dans toutes les Cours, les mêmes intri-

gues, les mêmes perfidies, les mêmes artifices. La flatterie rampante aux pieds du trône, d'où elle foudroye la vertu, l'innocence & la vérité, ſi-tôt qu'elles s'y préſentent. Par-tout j'ai vû l'envie, paroître ſous les noms d'émulation & d'amour propre bien entendu, l'orgueil, ſous celui de noble fierté, l'oſtentation, ſous celui de magnificence, l'avarice, ſous celui d'économie; en un mot, par-tout j'ai vû les vices, uſurper les dehors, les titres & le prix des vertus, & la probité, l'honneur & l'innocence ignorés, avilis, perſécutés

Si je cherche dans les grandes villes, à diſſiper mon ennui, je ne ſuis pas plus ſatisfait. J'y trouve des ſociétés formées, par une prétendue convenance de caractere, & cette convenance n'y exiſte pas plus, que le ſoin de la conſulter ; des parties d'amuſement, conçues par la notion d'un plaiſir, qui ne s'y rencontre jamais ; dans les converſations, des diſcours ſans ſuite, des mots ſans idées, une inconſéquence perpétuelle, ainſi que dans la conduite ; des ſermens violés, l'honneur compromis à tout moment ; des proteſtations fauſſes, des

honnêtes gens ſans probité, des dévots ſans religion, des braves ſans courage, des femmes reſpectables ſans mœurs, des amans ſans tendreſſe, des gens d'eſprit ſans jugement, des ſçavans ſans érudition, & des philoſophes ſans ſageſſe. L'orgueil & l'intérêt ſont les ſeuls reſſorts du cœur humain; encore ne les font-ils agir, que ſelon les tempéramens.

Par-tout je vois l'hypocriſie tenir lieu de ce qu'elle joue. Eſt-elle démaſquée, elle eſt encore ſoufferte; on tient compte à l'hypocrite, des efforts qu'il fait, pour en impoſer.

Par-tout l'opulence obtient des égards, tandis que la pauvreté eſt mépriſée, plutôt que ſecourue. La fatuité, qui ſe décore & traîne à ſa ſuite, la fortune de vingt familles, ſacrifiées à un luxe impertinent, mais chéri, éclipſe le mérite ſans cortége. En un mot, j'y trouve tout, juſqu'au bruit qui m'y fatigue, d'une monotonie inſupportable.

Excédé de cette uniformité de vices, & de ridicules, ſi je rentre chez moi, pour m'en dédommager, par l'application & le travail, j'y rencontre de nouveaux obſtacles. Que

genre

genre d'étude embrasserai-je ? Si je veux m'occuper de la Philophie, je trouve la Logique aride, la Physique bornée, la Morale incertaine, & la Métaphysique inintelligible. Il semble que les Auteurs qui ont traité cette partie, ayent voulu sauver leur insuffisance, par leur obscurité.

Je quitte les philosophes, pour m'attacher à la Géométrie ; sa certitude promet plus de satisfaction, & ne m'en donne pas davantage. J'y marche d'un pas assuré, mais lent : & que m'en revient-il ? La connoissance de verités puériles,

qui ne me ſont bonnes à rien ; même comme être penſant. J'apprends ſeulement à douter de tout ce qui n'eſt pas démontré géométriquement ; & ſi je veux, à l'aide de ce que je viens de connoître, porter mes regards plus loin, j'apperçois une foule d'inutilités encore plus obſcures, prouvées par une maſſe rebutante de calculs infinis, dont rien ne m'aſſure la juſteſſe, que l'autorité d'un livre, duquel peut-être un jour, quelque patience oiſive renverſera tout le ſyſtême.

Si fatigué des ſciences arides

ou incertaines, j'ai recours à l'hiſtoire, la même monotonie y domine. J'y vois toujours des Etats formés par une poignée de gens féroces. La néceſſité de vivre enſemble les plie à des loix ſages, puiſqu'elles ſont dictées par l'innocence, en petit nombre, parce que l'ignorance ne peut les multiplier. Tant que ces peuples n'ont pas le beſoin de s'étendre, le travail commun conſerve entre eux une ſorte d'égalité, & cette égalité entretient l'union. Leur indigence produit la ſobriété, & la ſobriété contribue à la valeur. Bientôt, ſoit

par des vûes d'agrandiſſement naturelles à tous les hommes, ſoit pour repouſſer les injures de leurs voiſins, ils leur déclarent la guerre, en triomphent, & leurs victoires augmentent le nombre des citoyens, & amenent l'agrandiſſement tant déſiré. L'agrandiſſement eſt ſuivi de l'opulence, du luxe & de la politeſſe. La politeſſe introduit & forme le goût, qui à ſon tour, enfante les beaux arts, la molleſſe & la vanité. Les vertus fuyent avec la médiocrité, les vices & l'abondance les remplacent. L'eſprit développé invente de nou-

velles loix, quand le cœur corrompu a inventé de nouveaux crimes. Les diſſenſions s'allument, en raiſon de l'accroiſſement des Etats, & les Etats nourriſſent dans le ſein de leur grandeur, le principe de leur décadence. C'eſt ſur leurs propres débris, que leurs deſtructeurs jettent les fondemens d'un nouvel état, qui paſſera par les mêmes dégrés, pour ſubir le même ſort.

Toutes les choſes du monde ont leur apogée & leur périgée. Le point de perfection eſt celui, qui commence la deſtruction; mais celle des Empires

a toujours la même cauſe. Le luxe y contribue, l'ambition y travaille, elle allume, avec le flambeau du fanatiſme, les guerres civiles qui l'achevent. Plus les événemens ſont grands, plus ils me paroiſſent conformes entre eux.

Si quittant les hiſtoires générales, je me réduis aux mémoires particuliers, je n'y vois que les mêmes choſes, qui ſe paſſent dans la ſociété; perfidies, intrigues, diſſimulations, &c. Il ſemble que les hommes, ainſi que les états, ne puiſſent parcourir qu'un certain cercle de révolutions, comme quel-

qu'un, qui croiroit faire bien du chemin, en marchant dans une roue. La ſeule façon de cheminer réellement, s'il en eſt une, eſt d'en ſortir.

A cette réflexion ſur l'hiſtoire je joins encore la contradiction des hiſtoriens, & l'incertitude où ils nous laiſſent, ſur les plus fameux événemens. Vingt auteurs contemporains, ou écrivant ſur des mémoires fidéles, ſe contrarient mutuellement à chaque page, ſur les faits les plus généraux, même ſur l'époque des tems: lequel croire?

En effet, lorſqu'un officier

particulier, qui combat, un jour de bataille, à la gauche ou au centre de l'armée, ne peut ſçavoir ce qui s'eſt paſſé à la droite ; comment un auteur oſe-t-il dans ſon cabinet, en copiant des gazettes, me donner ſes propres conjectures, pour les ſecrets de la cour & du général ? S'il veut peindre les vûes & le caractere d'un miniſtre, c'eſt avec les couleurs, qui lui feront mériter une penſion : & s'il n'en attend rien, ſa plume docile à ſon génie, le définira ſelon ſon penchant à l'éloge, ou à la ſatyre, & ne peindra que l'auteur, à la place du héros.

J'eus la conſtance un jour, de parcourir les régnes de cinq monarques de la même nation. Ils ſe reſſembloient tous ſi parfaitement, que j'y reconnus l'hiſtorien.

L'éloquence ſuccéde à l'hiſtoire ; mais qu'y trouvai-je ? Une ſeule phraſe eſt le pivot d'un diſcours, ou d'un volume. Une foule de mots ſont rangés avec art, dans un certain ordre ; & cet ordre toujours renaiſſant, plus ſatisfaiſant pour l'oreille, que pour l'eſprit, conduit mes yeux à la derniere ligne, ſans avoir captivé mon imagination. L'ana-

lyſe ne me produit que cette même phraſe, qui a ſervi de texte à tout l'ouvrage.

Ne pouvant plus ſoutenir mon ennui, que tous ces objets redoublent, je cherche enfin en moi-même, des reſſources pour le combattre ; mais je n'y réuſſis pas mieux. Le même cercle d'idées ſe préſente. Je ne puis connoître, ce que je ſçais, que de la maniere dont je le connois. Tout, juſqu'à la conduite, à laquelle la nature m'aſſujettit, eſt d'une monotonie inſupportable. Je me couche, je me leve, je bois, je mange, je dors tous les jours

à peu-près aux mêmes heures ; heureux, lorſque je pourrai dormir d'un ſommeil éternel !

C'eſt de quoi j'étois ſi occupé, lorſque vous m'êtes venu tirer de ma rêverie. Si je réſiſte depuis ſi long-tems, au déſir de me procurer ce ſommeil, ſeul eſpoir qui me reſte, la crainte d'un moment, qui n'eſt redoutable que pour les eſprits foibles, ne m'a point retenu ; mais les pleurs & le déſeſpoir de ma femme, dont je me fais l'image, m'ont arrêté. J'ai ſuſpendu, tant qu'il m'a été poſſible, le poignard que je vais enfoncer dans ſon

cœur, plus que dans le mien. Mais je ne puis réſiſter à l'ennui, de ſentir mon néant. Je meurs à chaque inſtant, ſous le poids d'une vie, qui m'eſt odieuſe, & je ſuis réſolu à m'en débarraſſer. J'ai cru devoir à votre généroſité, l'aveu d'un deſſein ſi important, & je cours l'exécuter : en ceſſant de vivre, je ceſſerai de mourir.

Je l'arrêtai. J'aurois voulu conſerver à la ſociété, un homme, qui ne paroiſſoit avoir d'autre défaut, que l'excès de ſes vertus. Je l'ébranlai ; mais je ne pus le convaincre : il m'échappa.

J'ai appris depuis, qu'il avoit exécuté ſon projet. Je vous avoue que cette vertu farouche & déréglée excite en moi, une ſorte d'admiration, & je ne puis m'empêcher de regretter un homme, dont l'exiſtence honoroit l'humanité.

A Paris le 14 de Doulkadah 1747.

LETTRE XLVI.

LE COMTE DE T*** A OSMAN.

A Paris.

JUSQU'AU moment de la cataſtrophe, qui termine l'hiſtoire de votre Anglois, je vous avoue, mon cher Oſman, que la profondeur impoſante de ſa déraiſon, m'a fait rire quelquefois. S'il peut à préſent, ſe rappeller ſon délire, il doit ſe regarder comme un ſomnambule, au fonds d'un précipice, qui ne s'apperçoit

de l'erreur du ſonge, qui l'y conduit, que lorſque ſa chûte le reveille. Je penſe comme vous, que le cœur de ce miſantrope étoit vertueux; mais les fauſſes lumieres de ſon eſprit l'égarerent: ou plutôt une portion de bile dominante & fermentée, porta toujours à ſon imagination, des vapeurs ténébreuſes; & les objets qui le frapperent, en furent obſcurcis. Si je ne le plaignois à titre d'hypocondre, je voudrois ridiculiſer ſa mémoire par une épitaphe, qui vengeât la nature & l'humanité, du peu de cas qu'il en fit.

Quoi ! le ſpectacle de l'univers, & le concours de tous les hommes, qui l'ont admiré, ne rendent-ils pas un témoignage éclatant à la magnificence du Créateur ? Quelle infinité de combinaiſons n'a-t-il pas fallu, pour établir & pour conſerver l'ordre immuable, qui marque à tous les êtres leurs places & leurs fonctions ? Comment cet ordre ſi ſage & ſi beau, n'a-t-il fait ſentir à ce prétendu philoſoſophe, qu'une languiſſante uniformité ? L'examen rebutoit ſans doute, ſon génie pareſſeux ; il n'a jugé que l'apparence, ſur le faux

rapport

rapport de ſes ſens. Par-tout les champs & les bois lui paroiſſoient ſemblables, parce qu'il n'appercevoit nulle part, des forêts couleur de roſes & des prairies bleu-céleſte. Par-tout le même ſoleil oſoit l'ennuyer de ſa même clarté: en effet, voilà des choſes bien monotones! Et je crois que ſi la terre & les cieux avoient pris des loix de ſon goût pour la variété, il les auroit plaiſamment régis.

Qu'il renaiſſe ce mélancholique Anglois! & je le ferai convenir, qu'une feuille d'oranger, n'eſt point pareille à

celle, que la même tige produit à ſes côtés : que l'air n'eſt pas compoſé des mêmes parties, au bord d'une riviere, & ſur une montagne : que les aſtres n'ont point les mêmes influences ſur Lima, & ſur Stokolm : qu'enfin, tout ce qui eſt matiere, varié dans ſa forme, & dans ſes modifications, par une métamorphoſe incompréhenſible & perpétuelle : que la nature eſt inépuiſable en prodiges, ſans jamais ſe répéter, & que l'art, qu'il lui préféra injuſtement, ne plaît qu'autant qu'il l'imite & ſe cache.

Je ſuis encore plus révolté de l'aſpect, ſous lequel il conſidere le genre humain. Son ennui fait toujours les frais de ſes deſcriptions : il n'a lui-même, qu'un certain nombre d'idées, duquel il ne ſçait point ſortir. Comment ne voit-il par-tout que le même tableau, tandis que chaque perſonnage ne ſe reſſemble pas à lui-même, du matin au ſoir ?

L'homme eſt un Protée, qui prend mille formes différentes, ſouvent ſans les avoir prévûes. Quelle fécondité dans ſon imagination, quelle inconſtance dans ſes déſirs,

quel contraſte dans ſes paſſions, quel déſordre dans ſon cœur, quelle inconſéquence dans ſa conduite, & quelles nuances n'y ſont pas encore ajoutées, par la différence des tempéramens, des âges, des climats, des loix & des préjugés qui l'aſſujettiſſent!

La monotonie, qui dégoûta votre Anglois de ſon exiſtence, a-t-elle pu naître d'un aſſemblage ſi bizare? Il a trouvé, dit-il, les mêmes vices dans toutes les cours, dans toutes les villes, dans toutes les ſociétés; mais, ſans lui oppoſer les exceptions, que no-

tre siécle offre en foule, les a-t-il vû placés de même, agir de même, & déterminer les mêmes événemens ? Quels crimes, & quelles vertus n'a pas produit le seul désir de s'immortaliser ? A-t-on pour cela, une opinion semblable, de Philopœmen & d'Erostrate ? L'ambition a-t-elle conduit au trône, Phocas & Gustave Wasa, par la même route ? L'avarice reprochée à Louis XII. eut-elle la même source, que celle du Tyran Nabis ? La prudence de Nestor, & la dissimulation d'Ulysse se ressemblent-elles ? L'a-

mour egara-t-il Charles VII. comme Marc Antoine ? Combien de fois, le hazard ſeul, en faiſant mouvoir un petit reſſort ignoré, a-t-il cauſé de révolutions ſurprenantes, & dont la politique a uſurpé tout l'honneur ? Ces coups d'éclat inattendus, n'avoient donc rien de ſaillant, pour votre miſantrope ? Avec une meilleure ſanté, & des yeux moins prévenus, il auroit vû, qu'à la vérité, l'ambition, l'intérêt & l'amour repréſentent, ſur le théâtre du monde ; mais ils y jouent des rôles ſi variés, ils ſont ſi méconnoiſſables, la

conduite des piéces eſt ſi différente, & les dénouemens ſi extraordinaires, que le ſpectateur attentif, ne peut trouver la ſcene froide.

Avoit-il réſolu de ne rien approfondir, pour conſerver le privilége de tout cenſurer? L'hiſtoire des grands Empires, celle des Royaumes, qui leur ont ſuccédé, celle de ſon propre pays, n'ont donc obtenu, que ſes regards diſtraits; puiſqu'il prétend que leur origine, leurs troubles & leur décadence ont eu le même principe.

Des hommes groſſiers ſe

raſſemblent, ſe battent avec leurs voiſins, s'étendent, s'enrichiſſent, ſe corrompent, s'énervent, & ſont détruits par de pareils Sauvages, qui à leur tour, ont le même ſort: voilà qui eſt bientôt dit. Cependant ce ne fut point le luxe qui renverſa Carthage, Lacédémone & Troyes. Ce ne furent point des avanturiers, qui formerent le Royaume d'Athenes; mais ce fut une colonie d'Egyptiens, peuple déja fameux & policé, conduite par Cecrops.

Ninus qu'on peut regarder comme le fondateur du premier

mier royaume des Assyriens, ne fut point un vagabond, & Ninive qu'il embellit, & où il établit le siége de son empire, étoit déja célébre. Ce fut la mollesse de Sardanapale, & non pas celle de ses sujets, qui les souleva contre lui. La concurrence des grands hommes divisa ses états, après sa mort. A cette division, commença l'empire des Assyriens, duquel sortirent, celui de Babylone, & celui des Medes, dont le vertueux Déjoces fut le premier roi. Cyrus réunit l'Empire des Médes à la Perse, par le droit de succession naturelle,

& y joignit les empires d'Aſſyrie & de Babylone, par le droit de conquête.

Je parcours les faſtes du monde, ſans y rien voir qui ſe reſſemble. Je diſtingue le génie de chaque peuple, j'obſerve que le deſtin de chaque état eſt différent, dans ſon commencement, dans ſa conſtitution, dans ſa fin; & tous les événemens, que l'hiſtoire ancienne nous a tranſmis, ſans parler des tems modernes, prouvent que le choc des vices & des vertus, produit des effets toujours nouveaux.

Pour tirer meilleur parti de

lui-même, de ſes concitoyens, des ſciences, & des beaux arts, l'infortuné Mylord auroit dû s'attacher davantage à la géométrie. Je ſuppoſe qu'il n'y fit pas de grands progrès, puiſqu'il n'y découvrit que des vérités puériles, & qu'il n'en ſçut jamais faire l'application; elle auroit redreſſé ſes idées. N'eſt-ce donc rien, ſelon lui, que d'apprendre à raiſonner juſte? Il vivroit encore, & vivroit heureux, s'il avoit eû l'imagination mieux réglée. Le déſir de ſe diſſiper, & non pas de s'inſtruire, lui fit employer ſes loiſirs avec frivolité. Il ne per-

fectionna, ni ſon eſprit, ni ſon cœur, ni ſa raiſon, ni ſon goût ; par conſéquent, rien n'affecta vivement les facultés de ſon ame. Les combinaiſons & les rapports, qu'elle devoit faire, pour connoître & pour jouir, coûtoient trop à ſon indolence ; il ne cherchoit que le plaiſir ; mais le plaiſir n'eſt qu'à la ſuite du travail, ou du beſoin : vouloir l'en ſéparer, c'eſt l'anéantir.

Pouviez-vous patiemment l'entendre dire, qu'une ſeule phraſe étoit toujours le pivot des grands orateurs ? Quoi ! Démoſthenes, Cicéron, Boſ-

ſuet, Fléchier, Fénelon, & tant d'autres, ne vous prêtoient-ils pas des armes, pour les défendre ? Si la pompe, la richeſſe, la pureté de leur éloquence ne lui préſentoient, que l'image de quelques mots arrangés, pour flatter ſon oreille, pourquoi déſiriez-vous, qu'il végétât plus long-tems ? Avec des organes comme les ſiens, il avoit raiſon de s'ennuyer de boire, de manger, & de dormir, dès qu'il étoit réduit à ces opérations machinales. Comment ! Plaute, ſelon lui, Terence, Corneille, Moliere, Racine, Schakeſpéar,

Crébillon, ne ſont qu'égaux à tous leurs ſucceſſeurs dramatiques ? Il reconnoît partout le même plan, les mêmes idées, les mêmes ſentimens, les mêmes portraits, les mêmes coups de théâtre, les mêmes dénouemens. Je ne vous pardonne pas de lui admettre plus que de l'inſtinct ; & Vaucanſon pourra bien, quelque jour, faire un automate auſſi parfait. J'aimerois autant, pour conſerver ſa comparaiſon, qu'il eût ſoutenu, que le nain du roi de Pologne eſt égal en force, au plus robuſte Moſcovite ; parce qu'ils ont, l'un com-

me l'autre, deux bras, une tête, &c. Je ne suis plus surpris qu'il fut excédé de sa maniere d'être : un nuage impénétrable offusquoit son cœur, son esprit, & ses yeux. Ce qui fit réellement son malheur, fut l'abondance & la satiété de tous les biens, qu'on désire dans le monde. Il falloit, pour le tirer de sa léthargie, des secousses vives & fréquentes. Si son roi l'avoit exilé parmi les charboniers d'Irlande, & rappellé subitement à la cour ; si sa fortune avoit essuyé les vicissitudes du système ; si l'un de ses enfans avoit porté sa tête sur

un échaffaut, & qu'il y eût reçu sa grace ; si sa femme avoit été moins fidelle, & moins docile ; la joie, l'inquiétude, l'impatience, l'espoir & la crainte auroient, pour ainsi dire, dérouillé les ressorts de son ame. L'adversité occupe à la recherche des moyens de la repousser, ou de la soutenir, & le bonheur qui lui succéde, devient plus touchant. Cet homme, qui n'étoit pas né avec des passions véhémentes, avoit besoin d'être heurté par les événemens, qui les développent, & les aiguisent.

Je ne puis approuver ſes cauſtiques réflexions, & moins encore, ſon féroce courage. Je conviens, qu'à cet égard, je penſe comme les François : je trouve plus de gloire & de ſageſſe, à lutter contre ſes malheurs, qu'à les terminer, en ceſſant de vivre. C'eſt un acte de foibleſſe, d'injuſtice, & d'inhumanité, qui devroit être par-tout en horreur.

Suppoſons, un moment, qu'un homme de moins, ne ſoit qu'un atôme décompoſé, qui ne laiſſe pas un vuide réel après lui ; s'il a le droit de le décompoſer, ce droit appartient à tous ;

s'il eſt criminel d'y prétendre, aucuns ne doivent le réclamer. Or, que deviendroit l'univers, ſi un jour, ceux qui s'y croyent malheureux, ſe dévouoient unanimement à la mort ? Imaginez-vous, que le bon ordre général n'en ſeroit pas troublé ? Leur perte n'entraîneroit-elle pas celle du reſte de ſes habitans ? Eſt-il donc égal, que la terre ſoit couverte de fleurs & de fruits ſauvages, ou peuplée de créatures intelligentes ? Une portion de matiere organiſée, n'eſt-elle pas plus parfaite qu'un caillou ? La nature n'a-t-elle pas ſoumis

tous les êtres qu'elle a formés, à une dépendance réciproque? Cet enchaînement n'eſt-il pas néceſſaire, pour l'harmonie univerſelle? Peut-on y donner atteinte, ſans travailler à la détruire? Sommes-nous ſi fort à nous-mêmes, que nous puiſſions en diſpoſer? Il n'y a que le Matérialiſme, ſecte odieuſe dans ſon principe & dans ſes conſéquences, qui oſe favoriſer cette abſurde opinion. Choiſiſſons-nous l'inſtant de notre naiſſance? La puiſſance qui nous le cache, ne nous indique-t-elle pas, par cette conduite, que ſous le même voile,

elle a marqué celui de notre fin, & que nous ne pouvons innocemment, le précipiter ? mais ſans vouloir pénétrer les décrets de l'Eternel, ou les intentions de la nature, pour apprendre nos devoirs ; nous les trouvons, à cet égard, dans notre cœur. Quel eſt l'ingrat, ou l'inſenſé, qui peut dire n'avoir tiré aucun ſecours de la ſociété ? Tenons-nous de nos propres ſoins, notre exiſtence & ſa conſervation ? Nos beſoins nous lient à nos ſemblables, activement & paſſivement. La reconnoiſſance captive les animaux, n'aurions-

nous pas honte de nous y dérober ? Quel eſt l'homme aſſez mépriſable, pour être inutile au monde ? Que penſerois-je de celui, qui plein de lui-même, ferme ſon cœur à l'amour de ſa patrie, à la tendreſſe de ſa famille, à l'attachement de ſes amis, aux beſoins des foibles & des infortunés, pour ne l'ouvrir qu'au déſeſpoir, dont ſouvent la cauſe eſt ridicule ?

Quel que ſoit l'événement, qui accable, juſqu'à inſpirer le dégoût de la vie, pourquoi ne pas donner à ſa raiſon, l'empire que le tems acquiert ſur

les plus grandes douleurs ? Il n'en eſt point qu'il n'abſorbe ; c'eſt une duperie de vouloir périr, avant qu'il opere.

Je connois une femme, que différens malheurs avoient déterminée à s'empoiſonner, quand ſa portion de conſtance ſeroit épuiſée ; & pour n'en pas mànquer le moment, elle portoit toujours, avec elle, une doſe d'opium ſuffiſante. Le hazard la conduiſit au ſpectacle. Une actrice fameuſe alors, la tranſporta tellement d'admiration & de plaiſir, que redoutant un triſte retour ſur elle-même : Vas, dit-elle, en

jettant ſon poiſon par la fenêtre, ſi je t'avois pris hier, je n'aurois pas entendu aujourd'hui Mlle ***. Je ne veux plus que tu m'expoſes, à perdre des choſes agréables, que je ne prévois pas, & qui m'arriveront peut-être. Voilà ce que j'appelle du bon ſens. Qui peut répondre, que le jour choiſi pour mourir, n'eſt pas la veille de celui, où l'on ſeroit content de ſon ſort?

Je finis par une réflexion, que je trouve dans une comédie françoiſe, & dont votre Anglois ne fut pas capable. On n'eſt pas tout-à-fait

malheureux, lorsqu'il reste du bien à faire.

De Stokolm le 10 Janvier 1748.

LETTRE XLVII.

OSMAN A ZAMAR.

A Constantinople.

JE ne crois pas, mon cher Zamar, qu'il soit nécessaire de parcourir les quatre parties du monde, pour prendre une idée du génie, de chaque peuple qui les habite : il ne faut que s'arrêter en France.

C'est

C'eſt une nation, qui les réunit tous, & n'a de caractere particulier, que ſa ſingularité générale. Paris ſur-tout, eſt le centre des contraſtes & de la diverſité. Il raſſemble, l'athée & le dévot, le républiquain & l'eſclave, le riche & l'indigent, l'eſprit fort & le fanatique, le grand ſeigneur & l'artiſan, le philoſophe & le petit maître, le politique & le poëte. On y choiſit, à ſon gré, la ſolitude, ou la diſſipation, l'étude, ou l'ignorance; la ſageſſe, ou le libertinage; tout cela s'y mêle, s'y tient, s'y confond, & tu imagines,

ſans peine, la multitude d'événemens bizarres & journaliers, qui naiſſent parmi de pareils citoyens. Les vertus, les vices, les ridicules, la ſublimité d'eſprit, la ſottiſe, l'opulence, la médiocrité, l'adreſſe, & juſqu'à l'indigence, y repréſentent ſous mille formes différentes.

Je m'y ſuis lié avec un homme, qui m'a été fort utile, pour m'apprendre les uſages, les modes & les nouvelles, qui s'y ſuccèdent rapidement. Cet homme, que je rencontrois par-tout, me paroiſſoit n'avoir d'autre emploi, que celui de

plaire, & d'autre penchant, que celui de s'amuſer. Il a de l'eſprit, & ce qu'on appelle ici, le ton de la bonne compagnie : c'eſt à-dire, qu'il a cent façons de ſe préſenter & de s'énoncer ; car la bonne compagnie d'un quartier, n'a point le ton de la bonne compagnie d'un autre, & il veut être reçu par-tout. Devinerois-tu, que c'eſt une ſorte de philoſophie, qui promene cet homme, à la cour, aux ſpectacles, aux caffés, aux académies, & dans toutes les maiſons ouvertes ?

Nous allâmes à la campagne.

enſemble, l'autre jour ; pendant la route, nous diſſertâmes ſur la fécondité de la nature, & la variété de ſes productions. La converſation tomba inſenſiblement, ſur la différence des caracteres, des opinions & des ſentimens. Je lui contai l'hiſtoire de mon Anglois, dont j'étois encore émû. Monſieur, me dit-il, je ſuis fâché de ne l'avoir pas connu : peut-être, mon exemple l'auroit-il encouragé, à ſupporter ſon exiſtence. Il s'en faut bien, que je tienne à la vie, par des liens auſſi agréables, que ceux qu'il a rompus. Je ne hazarde-

fois peut-être pas, avec un de mes compatriotes, l'aveu que je vais vous faire ; mais vous m'avez paru d'un commerce sûr, & je vois que vous faites usage, de tout ce qui vous frappe, au profit de votre esprit & de votre cœur. Mon sort & la façon, dont je le remplis, ne méritent sans doute pas moins de vous intéresser ; & de vous surprendre.

Mon pere fut condamné à perdre la tête sur un échafaut, pour s'être battu en duel. Il se déroba à son arrêt, en passant en Angleterre. Il y fut reçu, avec la distinction dûe a son

mérite & à ſon nom, qui ne parurent pas flétris, dans un pays, où les loix & les préjugés ne ſont point en contradiction. Ses parens avoient obtenu la confiſcation de ſon bien, & lui en faiſoient toucher fidélement le revenu. Il épouſa une Angloiſe aimable, qui n'eut pour dot, qu'une naiſſance illuſtre, & ſes graces perſonnelles. Je fus le fruit de cette union, & je coûtai la vie à ma mere, dans l'inſtant que je vis le jour. Mon pere lui ſurvécut quinze ans, pendant leſquels mon éducation fit ſes ſoins les plus chers : je le per-

dis, & vins en France, dans les bras de sa famille, réclamer les droits du sang & sa succession. Mes injustes collatéraux refuserent de s'en dessaisir, en ma faveur. Je portai la question à tous les tribunaux, où je fus déclaré inhabile à succéder; parce que mon pere, étant mort civilement dans sa patrie, n'avoit pû contracter ailleurs, un mariage légitime, ni se donner des héritiers de sa fortune, & de son nom. J'obtins, pour toute ressource, une Lieutenance dans un Régiment nouveau. A la premiere campagne, j'eus

le bras caſſé ; au commencement de la ſéconde, la paix ſe fit, & l'on me réforma.

Un financier ſe prit alors, d'affection pour moi, m'offrit de l'emploi, & finit par me donner ſa fille, à laquelle il aſſura vingt mille livres de rentes. L'année ſuivante, ſon caiſſier lui emporta cent mille écus ; un banquier ſon correſpondant en Savoye, fit banqueroute, & lui laiſſa un vuide de quatre cent mille francs. Cette derniere avanture acheva de le ruiner ; il mourut en priſon, où il fut mis comme comptable envers le roi.

De

De toute mon opulence passée & future, il ne me resta que ma femme. Sa vanité ne put soutenir l'indigence ; & les moyens les plus honteux, furent ceux qu'elle préféra jusqu'à sa mort, pour s'y soustraire. Elle m'a laissé deux enfans, l'un s'est déshonoré par les actions les plus lâches, & je viens de le faire partir pour nos colonies, où il sera retenu toute sa vie : l'autre est imbécille & muet. Ce n'est pas tout. J'étois attaché, par la passion la plus vive, & l'amitié la plus tendre, à une femme vrai-

ment digne de l'un & de l'autre ſentiment. Veuve & riche, ſon cœur vertueux & ſenſible, alloit diſpoſer de ſa main en ma faveur, lorſqu'elle fut attaquée d'une maladie, dont je la vis périr entre mes bras.

Je crois, qu'un enchaînement continuel de pareils malheurs, devroit me dégoûter de la vie, à plus juſte titre que votre Anglois. J'ai ſenti tous les coups, que le ſort m'a portés. La ceſſation de mon être n'a rien qui m'épouvante, & c'eſt mon courage même, qui s'obſtine, à n'en pas précipiter

le moment. Je ne me ſuis pas tellement renfermé dans mon tourbillon, que jetté dans un autre, je m'y trouve étranger. L'univers m'appartient, comme à tous ſes habitans ; je dois jouir du ſpectacle qu'il me donne. La curioſité eſt en moi, une ſorte d'intérêt, qui me lie aux objets qui l'excitent. Le monde eſt ma patrie, j'y ſuis ſpectateur de tout ce qui s'y paſſe ; ſi je me donnois la mort, j'interromprois mes obſervations. Je veux voir, s'il eſt poſſible, que je devienne encore plus malheureux, je veux

voir, ſi les hommes ſe corrompront encore davantage. Je veux voir enfin, ſi le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, ou ſi la vertu & la vérité feront reprendre aux mœurs, une face nouvelle.

Un événement général arrivé : j'ai les yeux ouverts, ſur ce qu'il produira. De cet événement, il en renaît mille autres particuliers, qui captivent mon attention. Ce ſont des nuages qui s'aſſemblent. Le premier eſt emporté par les vents, un ſecond lui ſuccéde, ſa direction eſt différente : un troiſié-

me paroît, il abſorbe les deux premiers; mais il ſera lui-même abſorbé dans un inſtant. C'eſt encore, ſi vous voulez, une galerie immenſe de tableaux d'hiſtoires ſuivies, & coupées d'épiſodes, que je parcours avec rapidité; la fin de l'une eſt le commencement d'une autre, qui me paroît tout auſſi intéreſſante. Chaque tableau m'arrête, & j'emporterai avec moi, le regret de n'avoir pas tout vû.

Que penſes-tu, mon cher Zamar, de ce nouveau genre de folie philoſophique? Quel-

les différences dans les ſpéculations, ſur les mêmes choſes ! Ces différences ſont-elles dans les choſes mêmes, ou dans la maniere, dont les ſpéculateurs les enviſagent ? Il eſt donc un optique, pour les yeux de l'eſprit, comme, pour ceux du corps. Cet optique a donc, à-peu-près, les mêmes principes ? Quelle affinité ! D'ailleurs, quel eſt cet ennemi de notre félicité, qui nous empêche aſſidument d'y parvenir ? Un homme reçoit en naiſſant, tous les avantages, que peuvent faire la nature &

la fortune ; il porte en même tems, dans ſon caractere, le germe de ſes malheurs. Tout lui paroît monotone, l'ennui l'accable, il préfére la mort, & s'y livre. Un autre poſſede le caractere le plus propre à jouir de la félicité, mais il eſt perſécuté, par les événemens les plus ſiniſtres. Il les combat, il les ſoutient, & n'abrége pas de ſi triſtes jours. Celui qui ſemble fait, pour déſirer la vie, y renonce : celui qui devroit y renoncer, y tient ; parce que l'un & l'autre, ne voyent rien, ſous le même aſpect.

Que conclure de ces deux phénomenes ? Qu'on ne peut ſans doute, être heureux avec des paſſions & des déſirs ſans eſpoir ; mais auſſi, qu'on eſt malheureux, dès que les déſirs & les paſſions ſont anéantis. L'uſage en eſt néceſſaire, l'excès ſeul en eſt dangereux. Les modérer, les exercer avec ordre, ſans les épuiſer tous à la fois, eſt l'unique moyen de n'en être pas le jouet, ou la victime.

Un homme, qui cherche le plaiſir, à tous les inſtans du jour, eſt un prodigue, qui

diſſipe ſes fonds, ſans jouir de ſes revenus ; il ſera bientôt réduit à la mendicité. La frugalité & l'économie ſont ſes uniques reſſources.

Telles ſont mes idées ſur le bonheur, & ſur la volupté ; mais je n'entreprendrai pas de les définir : je les crois d'opinion, comme toutes les choſes de la vie. L'objet de notre culte, n'eſt jamais que l'ouvrage de notre imagination. C'eſt le phantôme, qu'elle produit, que nous craignons, ou que nous aimons, & duquel nous faiſons dépendre nos biens &

nos maux ; il en eſt à la fois la cauſe, le juge, & l'inſtrument.

Etrange effet de l'orgueil, de la crainte, & de l'amour de ſoi-même ! Ainſi Pygmalion adore la ſtatue qu'il vient d'achever. Elle eſt la ſource de ſes plaiſirs & de ſes tourmens, les obſtacles irritent ſa paſſion, ſon amour propre les lui diſſimule, pour l'exciter encore : c'eſt le vent qui allume le feu, qu'il n'éteint pas. Son illuſion lui plaît ; mais qu'aime-t-il ? que déſire-t-il ? Le chef-d'œuvre de ſon ciſeau. Que cherche-t-il ? Son propre bon-

heur, & non pas celui de la ſtatue.

Tous les hommes ſont Pygmalion : chacun a taillé la ſienne, plus ou moins parfaite, ſelon la main de l'ouvrier. Tout eſt pour nous le bloc de marbre : ſera-t-il dieu, ou bien cuvette ?

De Paris le 26 de Moharram 1748.

Fin de la Seconde Partie.

LETTRES
D'OSMAN.

TROISIÉME PARTIE.

A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LIII.

LETTRES
D'OSMAN.
TROISIEME PARTIE.

LETTRE XLVIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

LE deſir, qu'on dit être naturel à tous les hommes, de retourner dans leur patrie, me paroît

une foibleſſe indigne du Sage, plutôt qu'un principe gravé dans les cœurs. Nous naiſſons pour l'humanité en général, & non pour une ſocieté particuliere. Les loix, les ſentimens, le cri de la nature embraſſent tous nos ſemblables; & ne ſe réduiſent pas à nos concitoyens. Lorſque ma patrie ne peut me donner, ou me refuſe les choſes néceſſaires à mon exiſtence, ou à mon bonheur, l'endroit de la terre où je les trouve, devient l'objet de ma reconnoiſſance, & de mon attachement.

N'avoir reçû que la naiſ-

ſance, c'eſt n'avoir contracté que la plus légere obligation ; je crois même, que ce demi-bienfait mérite plus de reproches, qu'il n'impoſe de devoirs, s'il n'eſt ſuivi de ce qui peut rendre la vie agréable & les mœurs pures. Je me rappelle à ce ſujet, le trait d'un ancien Poëte Latin, qui lui fit obtenir l'applaudiſſement unanime des Romains : *Nihil humani à me alienum puto.* Cependant les exemples du contraire ne ſont pas rares, même parmi des gens, qui ſe piquent d'avoir du courage & du nerf dans l'eſprit.

Je t'en parles avec chaleur, parce que je ſuis fâché que Ricci veuille abſolument s'en retourner. Son cœur eſt libre, ſa gaieté naturelle qui ne l'abandonne jamais, eſt un parfum délicieux, qu'on reſpire en le voyant, & qui lui ſert de préſervatif contre les paſſions qui voudroient l'affecter. Ricci a le cœur bon ; il eſt tendre & ſenſible, mais il ne peut l'être qu'un inſtant ; l'eſprit de ſaillie le défend contre les impreſſions profondes ; il échappe aux traits qui le menacent, plutôt qu'il ne les émouſſe. Tu juges bien, à l'idée que

je t'ai donné des François, de l'accueil qu'il en reçoit. Il eſt déſiré par-tout, d'autant mieux qu'il ne cherche pas à être plaiſant ; qu'il ne veut être qu'aimable, & qu'on le trouve l'un & l'autre. Il n'a rien à regretter dans ſa patrie. Il eſt chéri dans un pays, pour lequel il ſemble né. Les plaiſirs s'empreſſent à l'y fixer. On a oublié qu'il étoit Muſulman ; peut-être lui-même ne s'en ſouvient-il plus. Cependant, le croirois-tu ? Ricci commence à connoître la rêverie. Il eſt ſombre & diſtrait. Il cherche la ſolitude, & ne jouit

qu'avec langueur, des amuſemens qui lui ſont offerts, ou plutôt Ricci ne jouit plus. Frappé de ſa ſubite métamorphoſe, j'en ai voulu pénétrer le motif. Il m'avoue en rougiſſant, qu'il ſoupire après la paiſible Monotonie de ſon Sérail. Ses femmes l'inquiétent pour la premiere fois. Ricci eſt jaloux par déſœuvrement, & regrette l'ennui. Je le plains; mais il perd dans mon eſprit, ce que la compaſſion lui fait gagner dans mon cœur. Je ſens, il eſt vrai, que je ferois plus que lui pardonner, s'il connoiſſoit Zelmis, s'il ai-

moit Zamar, & s'il étoit Osman.

De Paris le 4 de Safar 1748.

LETTRE XLIX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE ne ſçais ſi tu ſeras de mon avis ; je ſoutins ici, l'autre jour, une thèſe qui parut bizarre, & que je ſoumets à ta raiſon. Je prétends que ſi le nombre des grands génies, excédoit dans un Etat, celui

des génies médiocres, & même celui des esprits bornés, il seroit impossible que le gouvernement, quel qu'il fût, se soutînt.

On regarda cette proposition comme un paradoxe. Les uns dirent que les grands génies étant les chefs-d'œuvre de la nature, il étoit absurde de croire, qu'une chose bonne en elle-même, devînt inutile ou dangereuse, dès qu'elle appartiendroit à tous les hommes; qu'on ne pouvoit désavouer, qu'un grand génie ne fût un grand avantage; qu'il ne devoit donc rien perdre à

devenir commun. D'autres ajouterent, que ſi nous étions également éclairés, nous ſerions également ſages, & par une ſuite néceſſaire également heureux; que plus il y auroit de génies vaſtes dans un Etat, plus ils ſçauroient l'étendre & l'affermir; qu'au contraire, leur rareté avoit favoriſé les plus ſurprenantes révolutions; que ce fut cette ſupériorité, qui plaça Céſar ſur le trône du monde; qu'alors, ſi le Sénat avoit eu pluſieurs têtes comme la ſienne à lui oppoſer, il ſeroit reſté leur égal, & non pas leur maître; que Crom-

wel n'a mis à profit, qu'un pareil ascendant sur ses concitoyens, pour subjuguer sa patrie, & mille autres exemples, dont on sembloit tirer des objections insurmontables.

J'y répondis d'abord, que si tous les hommes étoient également éclairés, il n'en faudroit pas conclure, qu'ils seroient également sages, attendu la violence & la diversité des passions, que nos lumieres n'excluroient pas; mais il en résulteroit, qu'aucun ne voudroit obéïr, si-tôt qu'il se sentiroit la capacité de commander. Otez la subordina-

tion, ſans mettre à ſa place la vertu, vous introduirez le déſordre. Je dis encore, qu'un grand génie n'étoit un grand avantage, que par proportion à ceux qui lui ſont inférieurs, & que s'ils étoient tous de niveau, il ſeroit indifférent qu'ils fuſſent vaſtes ou bornés.

Il n'en eſt pas de même des cœurs bien ou mal faits. S'ils étoient tous pareils dans l'un ou l'autre genre, il en arriveroit des effets fort différens. J'ajoutai encore, que s'il y avoit dans un Etat, plus de grands génies, que de génies

médiocres, il y auroit trop peu de gens en ſous-ordre pour exécuter les projets, & pour remplir les vûes de ceux qui les formeroient.

Un génie vaſte ne deſcend pas dans les détails ; il établit un principe, c'eſt aux calculateurs ſubalternes, à développer les corollaires. Il les a vû en total, l'évidence l'a frappé, il abandonne à leur patience la lente démonſtration ; ſon activité paſſe à d'autres objets. Or ces calculateurs ſubalternes ne s'y fixeroient pas, s'ils avoient le même génie. La ſcience n'eſt peut-

être pas moins utile, elle eſt le fruit de l'âge, de l'étude & des réflexions. Les gens médiocres s'y attachent plus volontiers; avec elle point d'eſforts brillans, mais auſſi point d'écarts. Sans elle le génie s'éleve, mais il tombe. L'aſſemblage de tous les deux eſt la perfection de notre intelligence. Cette intelligence ordonne; mais il lui faut des ſujets qui ſçachent ſimplement obéir. Je penſerois qu'un Etat où ſeroient grand nombre de génies vaſtes, & fort peu d'eſprits bornés, reſſembleroit à un édifice commencé, où l'on

envoyeroit, pour l'achever ; trente architectes & deux maçons. Crois-tu que le tems & les orages ne renverſeroient pas la premiere pierre, avant que la derniere fût poſée ?

Je crois qu'un gouvernement doit être, à-peu-près, comme je me repréſente un habile artiſan. Il imagine un deſſein : voilà le génie ſupérieur à la tête des affaires. Sa main le trace ſur le papier : voilà le génie médiocre & ſçavant employé. Il l'exécute enfin avec des inſtrumens inanimés, qui ſe laiſſent conduire :

duire : voilà les gens en ſous-ordre & dociles.

Tu vois bien que l'artiſan à beſoin de pluſieurs limes, de pluſieurs crayons, de pluſieurs burins, &c. & que pluſieurs artiſans, avec une ſeule lime, un ſeul burin, un ſeul crayon, &c. ne feroient pas un bel ouvrage. Adieu.

De Paris le 18 de Safar, 1748.

LETTRE L.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

ICI bien des gens veulent paſſer pour magiciens, ou croyent l'être : c'eſt le païs des métamorphoſes. Peu de perſonnes ſe réduiſent à paroître ce qu'elles ſont en effet. Un financier ſe leve, peſe ſon coffre fort, y trouve quelques millions, & dit : Je ſuis gentilhomme ; ſon pere ne l'étoit pas ; qu'importe ? Il ajoute deux lettres à ſon nom, vingt

couverts à sa table, un écusson à son carosse ; il marie sa fille à la Cour, le charme est fait.

Un autre rêve qu'il a du génie ; il l'annonce, s'érige un Tribunal, juge les beaux esprits, se place à leur tête, prend la plume, déchire celui-ci, dérobe celui-là ; on l'imprime, & le plagiaire usurpe le titre d'Auteur.

Une femme entre dans le monde ; elle étoit laide la veille : une coëffeuse, un parfumeur arrangent son visage ; un maître à danser lui montre à faire des nœuds ; elle donne à sa tête, à ses gestes, à ses

pas des mouvemens rapides ; auſſi-tôt elle aſſure qu'elle eſt vive & jolie. Oſera-t-on la trouver apprêtée & bruyante ?

Un ſot ignoré dans ſa Province, fait pour l'être, ſe ſouvient tout-à-coup, que ſa couſine a de fort beaux yeux, une taille de nymphe, un jargon ſéduiſant, & qu'elle eſt à Paris. Il la prie de ſolliciter un vieux procès ; il tire quelques parchemins de la pouſſière, pour établir des prétentions ſur la terre de ſon voiſin, & dans les yeux de cette parente, on lit ſes titres, on éclaircit ſes droits ; il

réuſſit. La baguette de Zoroaſtre fit-elle jamais mieux illuſion ?

Que ma famille eſt inſupportable ! me diſoit, l'autre jour, un jeune fat à ſa toilette : elle me preſcrit le triſte rôle d'homme ſenſé. J'y réuſſirois peut-être, je ſuis en fonds ; mais j'ai de l'ambition & des créanciers : ſi je renonçois aux prétentions, on me croiroit ruiné, & on me ruineroit en effet. Il faut plaire, pour conſerver ſon crédit. Vous voyez bien que je me ſacrifie par honneur. Voilà ce que de vieux parens ne veulent point

entendre : ils ont un gros bon ſens gothique, & croyent que tout ſe mene, comme du tems du feu Roi... D'ailleurs, toujours de la raiſon, rien n'eſt ſi faſtidieux. J'en périrois de dégoût.

Eh ! Monſieur, lui répondis-je excédé, croyez-vous qu'un homme raiſonnable ſoit à plaindre ? Il eſt toujours content de ſa conduite, & cette ſatisfaction intérieure eſt un vrai bien.

Ah ! quelle folie ! s'écria-t-il, je la pardonne à ces gens inſipides au poſſible, qui ſont réduits à ne vivre qu'avec

eux-mêmes. Ne vaut-il pas mieux être aimable, & ſe voir enlevé par mille choſes charmantes, qui ſe ſuccedent? Quand je voudrois perdre quelques momens à la morale, je n'en pourrois dérober un aux plaiſirs; on ne me laiſſe jamais à moi-même.

Je vous en félicite, lui repliquai-je; vous êtes donc comme un nouveau bijou, que le caprice met à la mode, que la curioſité examine, & qui paſſe de main en main. Il me paroît égal, d'être une jolie montre, ou un joli hom-

me : ce ſont deux machines à reſſorts faciles à détraquer. Tout leur mérite tient à la forme & au mouvement.

A Paris le 20 de Giommada II. 1748.

LETTRE

LETTRE LI.

LE CHEVALIER DE B***. A OSMAN.

A Fontainebleau.

JE vous envoye, Monsieur, les petites batailles d'Alexandre, dont vous m'avez confié le choix ; elles sont de la plus belle épreuve, & deviennent presque aussi rares que les Héros comparables à celui qu'elles représentent. Je doute que le fameux Apelles eût mieux exprimé le passage du Granique, & la bataille

d'Arbelles. Je me réjouis en bon citoyen, de faire admirer à Conſtantinople, la perfection où nous avons porté la gravure. Cet art multiplie les chefs-d'œuvre des écoles Romaines, Flamandes, & même de la nôtre; une eſtampe parfaite dédommage le particulier, qui n'en peut poſſéder le tableau original. Je joins à ces eſtampes quelques vers, auxquels elles ont donné lieu. Vous entendez aſſez bien notre langue, vous connoiſſez aſſez notre hiſtoire, pour décider de la vérſification & de la juſteſſe de ce petit ouvrage.

C'eſt une eſpece de parallele d'Alexandre & d'Henri IV, échappé au zéle d'un de mes amis. Le patriotiſme & l'amour de ſes Souverains, produiſirent ce moment d'enthouſiaſme; il cache avec ſoin ce qu'il nomme les ſaillies de ſon cœur, & le ſentiment eſt le ſeul Apollon qui l'inſpire. Je crois qu'il me pardonnera le larcin, que ma mémoire lui fait en votre faveur, & que vous m'en tiendrez compte. Vous trouverez dans ce fragment, plus de vrai que de pompe, & plus de naturel que d'art. On y reconnoît le génie

françois plus que le génie poëtique ; auſſi je ne vous le donne pas ſous le nom de V***. & je ne prétends pas qu'il paſſe à la poſtérité. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris le 24 Octobre 1749.

Alexandre peint par Apelles
Emporta moins de regrets au tombeau,
Qu'un grand Roi, qui ne put honorer le ciſeau
De Lyſippe ou de Praxitelles.

Le vainqueur du Gange, à mon gré,
N'eſt qu'un fou dangereux, qu'enyvra le courage,
Qui toujours de ſang altéré,
A ſa ſuite traîna les horreurs du carnage.

D'Apelle en ſon portrait je révere l'ouvrage :
Le Peintre en ce moment eſt pour moi le Héros ;
Mais le ſien, malgré ſes travaux,
N'eſt que le ſecond perſonnage,
Que j'abandonne à ſes défauts.

Si plus loin j'apperçois l'image
Du pere des François, de l'illuſtre Henri ;
Je crois voir ce Héros dans les plaines d'Ivry,
Dompter le fanatiſme, & s'ouvrant un paſſage,
Que défendent en vain de coupables ſoldats,
A force de vertus conquérir ſes Etats.

Là, contre des ingrats éclata ſa vaillance,
C'eſt-là qu'envers ſon peuple éclata ſa clémence ;

C'eſt-là que la victoire enfin le couronna,
Ce fut là qu'il vainquit; ici, qu'il pardonna.

Plein d'un juſte mépris pour l'orgueil d'Alexandre,
Je lui laiſſe ériger en Dieu ſon favori:
Nous n'offrons point d'encens aux mânes de Henri;
Mais ſans ceſſe nos pleurs arroſeront ſa cendre.

LETTRE LII.

OSMAN AU CHEVALIER DE B***.

A Paris.

JE vous rends mille graces, Monſieur, des admirables eſtampes, que vous m'avez envoyées, & des vers de votre ami. Il n'eſt point partiſan d'Alexandre, je trouve même qu'il le dégrade trop, & que la ſatyre qu'il en fait, affoiblit l'éloge d'Henri IV.

Je n'oſerois combattre tout haut le préjugé qui immortaliſe le fameux Roi de Macé-

doine ; mais, à parler de bonne foi, on n'a rendu juſtice, ni à ſes grandes qualités, ni à ſes défauts.

On n'apprécie ordinairement les vices & les vertus, que par leurs ſuccès, & par l'éclat de ceux qui les ont ſignalés. Le vainqueur de l'Aſie eſt généralement conſidéré ſous deux faux aſpects. L'antiquité prodigue à ſes vertus guerrieres, les éloges dûs à ſes vertus morales. Il ſert de modele aux grands Capitaines, & d'excuſe aux ambitieux. On pourroit plus judicieuſement méconnoître le hê-

ros, & admirer l'honnête homme. On fait peu de cas de ſes mœurs, & beaucoup de ſa capacité. J'en ai préciſément l'opinion contraire.

Jé lui crois le cœur bien mieux fait que la tête. Ses deſirs étoient plus vaſtes que ſon génie. Il fut, ſelon moi, un Général médiocre, mais un Prince eſtimable.

On lui reproche d'avoir ſubjugué des peuples, ſur leſquels il n'avoit pas même le droit de la vengeance. Mais eſt-il plus coupable que tant d'autres Souverains ? combien de conquêtes juſti-

fiées par la loi du plus fort, & le motif de la convenance ! Violer des Traités, s'emparer des Provinces de ſes voiſins, trahir ſes ſermens, ſont des infidélités, & des uſurpations fréquentes.

Il fit la guerre à des peuples inconnus, auxquels du moins il n'avoit rien promis : ſa clémence expioit ſes victoires ; il cherchoit la gloire, & non pas l'interêt : il arracha des ſceptres à des mains lâches, pour les rendre à la valeur : il déthrôna des noms, & fit des Rois.

Inſtrument du deſtin, il dé-

pouilla des particuliers pour le bien général. Que de Monarques ont causé la désolation générale, pour s'enrichir en particulier !

Victor Amédée est honoré comme un grand homme, Alexandre est détesté comme un tyran. Si un Jacques II. eût été sur le trône de Russie, & que Charles XII. l'en eût fait descendre, pour y placer le Czar Pierre, n'auroit-il pas bien servi les Moscovites ? En faveur d'un discernement si juste, d'une générosité si active, d'une valeur si désintéressée, on auroit pardonné l'audace de l'entreprise.

Alexandre voulut plutôt disposer de l'univers, que se l'assujettir. Il falloit l'égaler ou le vaincre, mais non pas le haïr.

On lui reproche encore la folle vanité d'avoir mandié des Autels : mais les Jupiter, les Hercule, &c. en méritoient-ils mieux ? Eleve d'Aristote, croit-on qu'il fût la dupe de ces divinités ? Dans ces siécles d'ignorance, où le merveilleux seul étoit révéré, il crut nécessaire d'en imposer aux peuples : leur crédulité favorisa ses projets, son orgueil ne s'en réserva pas tout le fruit. D'ailleurs, les puissan-

ces de la terre ſont-elles à-préſent beaucoup plus modeſtes ? La flatterie à leurs pieds ne tient-elle pas l'encenſoir ? La vérité n'oſe en écarter la vapeur, & peu de têtes couronnées s'en défendent.

Le meurtre de Clytus eſt une tache à la mémoire d'Alexandre, mais ſes remords l'effacent. Ce courtiſan, yvre de ſa faveur, oublia ce qu'il devoit à ſon maître, & lui fit oublier un moment ſes ſervices. La colere eut le premier mouvement, la bonté de ſon cœur parut dans les ſeconds. Ses regrets publics donnent

un exemple moins imité que ſa faute.

On s'éleve contre ſon goût pour les plaiſirs ; mais à quels ſoins importans les préféra-t-il? Quelle ſobrieté n'obſerva-t-il pas, lorſqu'il fallut la preſcrire à ſon armée ! avec quel courage partagea-t-il les travaux qu'il en exigeoit ! quelle attention pour former, récompenſer & conſerver ſes ſoldats ! quelle humanité pour les malheureux ! quels égards pour la majeſté royale des Monarques vaincus ! quel reſpect pour les femmes devenues ſes captives ! quelle tendreſſe pour ſes

amis, & c'eſt ſur le trône du monde qu'il s'y livre ! Les larmes données à leur mort honorerent ſon ame, autant que leurs cendres.

Sa libéralité judicieuſe prit le dégré du mérite, pour meſure du bienfait. Lorſque certain philoſophe refuſa ſes préſens : quoi ! s'écria-t-il, cet homme n'a-t-il point d'amis ? une pareille exclamation n'annonce-t-elle pas le juſte emploi de ſes richeſſes, & la pureté de ſes penchans ?

Adoré de ſes ſoldats, leur déſeſpoir après ſa perte, fait ſon apologie. Il s'en faut bien

qu'il eût les talens militaires au même période que les vertus ſociales. Je le trouve quelquefois auſſi petit dans ſes projets de campagne, & dans leur exécution, que grand dans la vie privée. Ceci a l'air d'un paradoxe, & me ſera cependant facile à démontrer.

Je m'arrête aujourd'hui à ce que j'en ai dit. Je vous promets de vous avouer le reſte de ma façon de penſer à ſon égard.

De Fontainebleau le 2 de Novembre 1749.

LETTRE

LETTRE LIII.

OSMAN AU CHEVALIER DE B***.

A Arras.

CE même Alexandre, qui fut regardé comme un grand Capitaine, étoit un Général si médiocre, qu'il met le siége devant Pélion, tandis que les ennemis occupent des montagnes couvertes de bois, qui la commandent. Il se laisse enfermer par Glaucias, & se trouve lui-même bloqué de toutes parts. Il en-

voye les équipages de ſon armée au fourage ſous la conduite de Philotas, & dans un païs hériſſé de bois & de montagnes, c'eſt par de la cavalerie qu'il les fait eſcorter ſans infanterie, pour la ſoutenir, en cas d'attaque. Il apprend le péril de Philotas, vole à ſon ſecours avec ſon infanterie légere, & reconnoît ſa faute. Glaucias en avoit déja fait une de ne pas enlever Philotas, avant l'arrivée du Prince. Il en fait une ſeconde, étant encore ſupérieur, de ne les pas attaquer, quoique réunis. Il en fait une troiſiéme, en

abandonnant les poſtes qu'il occupe, & Philotas ſe retire en sûreté ; mais l'ignorance de Glaucias prouve-t-elle l'habileté d'Alexandre ?

Il ſouffre que les ennemis ſe ſaiſiſſent de toutes les avenues, & ne lui laiſſent pour retraite qu'un défilé, où quatre hommes ne pouvoient paſſer de front. Il leve enfin le ſiége honteuſement, & ne ſe retire que par une eſpece de miracle ; car ſi les barbares euſſent pris les manœuvres qu'il fit faire à ſes troupes, pour ce qu'elles valoient, s'ils fuſſent reſtés fermes dans leurs

poſtes, il étoit perdu ſans reſſource.

Que devenoit le projet, qu'avoit formé ce Prince, d'attaquer la Perſe : ſi Darius eût préféré le conſeil de Memnon à celui d'Arſyte, & ſi la mort n'eût enlevé aux Perſes, ce grand homme, au moment où il alloit les débarraſſer d'Alexandre, en le rappellant à la défenſe de ſes propres Etats ?

Le conſeil de Parménion au paſſage du Granique, n'étoit-il pas plus ſage que la fougue inſenſée de ce conquérant ? Ne le pas ſuivre, n'étoit-ce pas ſacrifier des

hommes mal-à propos ? N'étoit-ce pas courir les risques de décourager ses troupes ? de rester sans ressource dans un païs ennemi ? de laisser ses Etats sans défense, & d'étouffer sa gloire dès le berceau ? La prudence n'est-elle donc pas une des plus grandes parties du Général ?

Le trouvera-t-on plus sensé, lorsqu'il s'engage dans les pas de Climax & de Cilicie, sans en connoître toutes les difficultés ?

Malgré tant d'obstacles surmontés, que devenoit-il encore, si Darius, à la bataille

d'Iſſe, fût reſté dans les plaines d'Aſſyrie, qu'il eût ſuivi les conſeils des Grecs, & moins écouté ceux de ſes courtiſans ? Alexandre profita-t-il de ſa victoire, après cette bataille, lorſqu'au lieu de pourſuivre vivement Darius, & de marcher à Babylone, il met le ſiége devant Tyr. La priſe de cette ville eſt un phénomene ; mais l'aveuglement de Darius, qui pendant un long ſiége, n'imagina pas de la ſecourir, n'en eſt-il pas un bien plus grand ? Si le Roi de Perſe y eût ſeulement envoyé cent mille hommes, comme il le

pouvoit ; le moment où les Tyriens brûlerent les machines d'Alexandre, n'étoit-il pas le dernier de sa gloire, & de son armée.

Le Conseil que lui donna Parménion à la bataille d'Arbelles, étoit aussi sensé que celui du Granique, & ne fut pas plus suivi.

L'entreprise du rocher d'Oxus, aussi difficile peut-être que celle de Tyr, étant encore plus inutile, devint beaucoup plus ridicule.

Il n'est pas plus aisé de justifier celle du rocher d'Aorne. A l'attaque de la ville des Oxy-

draques, je reconnois dans Alexandre la même témérité, la même fortune, & la même imprudence. La bataille, où il vainquit Porus, eſt l'événement, qui lui fait le plus d'honneur; mais quel Prince avoit-il à combattre, un Roi barbare, qui ne ſçavoit qu'être courageux? Eût-il paſſé l'Hydaſpe, ſi Porus eût fait occuper par des détachemens, la plupart des Iſles de ce fleuve? C'étoit fait d'Alexandre, malgré ſes ruſes & ſon bonheur, ſi, au lieu de deux mille chevaux, & de cent vingt chariots armés, Porus eût donné

donné à ſon fils, douze ou quinze mille hommes de pied, cinq ou ſix mille chevaux, & quelques éléphans, comme il le pouvoit, ſans trop ſe dégarnir. Malgré tant de fautes réitérées, Alexandre étoit encore perdu, ſi ſon ennemi, dans ſon ordre de bataille, eût mis quelques troupes en réſerve; mais le monarque indien crut, que ſa valeur extraordinaire lui ſuffiſoit, pour vaincre. Il fut vaincu, plus par ſon ignorance, que par l'habileté de ſon adverſaire.

Je parcours l'hiſtoire de ce prince, & j'y cherche envain

les motifs de la réputation, qu'il s'eſt acquiſe. J'y vois partout un téméraire, qui ne connoît rien d'impoſſible, & qui entreprend, ſans examen, des projets chimériques, exécutés par un courage, que la fortune aveugle. Il combat des ennemis ſans expérience, preſque toujours efféminés. Il fait par-tout, les fonctions de ſoldat, preſque jamais celles de general; & l'on ne peut l'élever, ſans injuſtice, au rang des Epaminondas, des Pyrrhus, des Curſors, des Fabius, &c.

Mais je vois dans Parmé-

nion, un grand homme, qui méritoit d'y être admis, à plus juſte titre. Les Romains, auxquels la réputation de ſon prince, n'inſpira aucune frayeur, auroient pû trembler, s'ils euſſent eu à combattre une armée compoſée d'Alexandres, ſous les ordres de Parménion.

A Paris le 1 May 1750.

LETTRE LIV.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

ON eſt ſouvent bien embarraſſé, à concilier la raiſon, avec les préjugés. Il eſt tel préjugé, qui dure depuis des ſiécles, ſans qu'on puiſſe définir, ce qui lui donne tant de crédit. Chacun, en particulier, convient que c'eſt une erreur; mais celui qui entreprendroit de le détruire, ſe donneroit un travers ineffaçable, & s'attireroit la haine

générale, ſans rien gagner en faveur de la vérité. Un peuple renonceroit plutôt, à ſes privileges, qu'à ſes préjugés. Il ne ſonge pas que l'en dépouiller, c'eſt l'enrichir; il leur ſoumet, juſqu'à ſes loix, tant pis pour les loix, ſi elles ſe trouvent en contradiction avec eux. Cependant, ce ſont des erreurs ridicules, qui n'ont pû devoir leur exiſtence, qu'à la crédulité, que produiſent l'ignorance & la barbarie, & à la ruſe miſe en œuvre, pour ſéduire & maîtriſer des hommes groſſiers & féroces. La réflexion démon-

tre, qu'ils ſont contraires à la liberté naturelle, & au bonheur de chaque citoyen ; qu'ils choquent à la fois le bon ſens & les mœurs, & qu'ils bleſſent l'orgueil même, qui les ſoutient ; n'importe, on les chérit, on les conſerve : ce ſont des idoles qu'on adore, les yeux fermés, ſans autre raiſon, que l'exemple & l'uſage.

Un Dervis me diſoit dernièrement, à ce ſujet, qu'un homme fut brûlé, il y a quelques ſiécles, comme hérétique, & perturbateur du repos de la ſocieté, pour avoir ſoutenu publiquement, qu'il y

avoit des antipodes. Eh ! mon pere, lui répondis-je, dans le nombre de vos canoniſations, vous auriez bien dû faire quelque choſe, pour ce martyr de la vérité.

A Paris le 20 de Doulkadah 1750.

LETTRE LV.

RICCI A OSMAN.

A Paris.

IL faut que le désir de s'instruire, soit une chose bien ridicule, chez les François ; car la plûpart de ceux, avec lesquels j'ai hazardé des questions, ont commencé par rire de mon ignorance. Naissent-ils donc, avec des lumieres assez sûres, & des connoissances assez étendues, pour ne se trouver étrangers nulle part ? N'auroient-ils pas besoin, s'ils

alloient à Conſtantinople ; qu'on les avertît des uſages qu'il y faut obſerver ?

J'ai parcouru les différens états de l'Europe : d'abord, tout m'étoit nouveau ; je me croyois tranſporté dans un autre univers ; ma curioſité n'y parut qu'un mouvement naturel, & ce n'eſt qu'en France, qu'on eſt ſurpris, qu'un Turc ne ſoit pas François.

J'ai vû dans chaque pays, les monumens anciens & modernes. J'ai voulu ſçavoir, quelle en avoit été la deſtination. J'ai viſité les cabinets

des curieux ; rien n'eſt échappé à mes recherches, & je retourne dans notre patrie, raſſaſié, pour ainſi dire, par la multitude des objets, qui m'ont paſſé ſous les yeux.

Je ne me ſuis pas tant occupé, de ces obſervations ſuperficielles, qu'en même-tems, je n'aye réfléchi ſur la forme du gouvernement, les loix & les mœurs de chaque peuple.

Comment exiſte-t-il plus d'une ſorte de gouvernement ? La juſtice & la vérité ſouffrent-elles des modifications ? Je t'ai ouï dire, que l'état

monarchique étoit l'état le plus parfait ; mais qu'un philoſophe roi, gouverneroit mal un royaume, dont un roi philoſophe, ſçauroit faire les délices. Je ſens bien que tu as raiſon ; cependant, je ne puis débrouiller aſſez mes idées, pour en convaincre les autres. J'ai voulu ſoutenir cette maxime ; je t'avoue, que quelques politiques m'ont jetté dans un labyrinthe, duquel je ne puis me tirer ſans toi.

Prêtes-moi des armes, qui les ramenent à nos ſentimens, & leur prouvent, que, ſi

tous les orientaux ſont ſoumis au deſpotiſme, il en eſt d'aſſez éclairés, d'aſſez vertueux, pour ſouhaiter un monarque, tel que tu en as la notion, & la France la réalité.

A Paris le 1 de Moharram 1752.

LETTRE LVI.

OSMAN A RICCI.

A Marseille.

SI tous les climats produisoient la même espece d'hommes, & que le monde fût encore dans son enfance, peut-être, seroit-il possible, d'établir la même forme de gouvernement, sur tous les peuples de l'univers; mais des différens climats, naissent les différens génies, & conséquemment, ces différences, qui te blessent, dans les loix

des différens pays. De plus, les préjugés ont établi leur empire, il eſt dangereux de les heurter.

Si j'étois fabuliſte, je dirois : l'orgueil voulant ſe perpétuer, s'unit un jour à l'ignorance, les préjugés en naquirent, l'oiſiveté ſe chargea de leur fortune, elle conduiſit les mortels, aux pieds de ces nouveaux tyrans, tous les cœurs s'y ſoumirent, & la vérité perdit ſes autels, & ſes adorateurs.

Mais, ſans vouloir prendre un ton poëtique, je crois qu'il ſeroit difficile de détruire les

anciennes erreurs, & que la recherche du mieux, éloigne ſouvent du bien.

Tu me demandes des éclairciſſemens, ſur la diſtinction que je fais, d'un philoſophe roi, ou d'un roi philoſophe : le cœur la ſent mieux, que l'eſprit ne peut la définir ; cependant, pour juſtifier mes idées, & m'épargner en même tems une froide diſſertation, je vais te rapporter un trait d'hiſtoire, peu connu, & qui met en action, les principes, que j'adopte.

De Paris le 15 de Moharram 1752.

FRAGMENT D'HISTOIRE DES SYBARITES.

LES Sybarites étoient gouvernés par des rois: dans cet état vraiment monarchique, la volonté du souverain se trouvoit limitée. La forme du gouvernement sembloit assez sage; mais on avoit négligé l'ordre intérieur. L'occasion amenoit de nouveaux réglemens, & les meilleurs de ces réglemens ne s'observoient qu'au moment de leur nouveauté.

Ce peuple, naturellement belliqueux,

belliqueux, ignoroit les principes de la guerre, & ne connoissoit d'autres maximes dans cet art, que la valeur. L'inconstance & la légéreté caractérisoient son génie. Les Sybarites aimoient la justice, leur religion & les sciences; mais ils aimoient encore mieux le faste & les plaisirs.

A force de vouloir éclaircir, & commenter les loix religieuses, civiles & politiques, elles étoient devenues si obscures, d'une étude si longue & si pénible, qu'aucun d'eux n'osoit s'y appliquer. Ainsi le hazard, maître des révolu-

tions, réparoit, ou multiplioit, à ſon gré, les maux publics, tandis que le gouvernement y fermoit les yeux.

Myrta régnoit ſur les Sybarites. Ce prince, plus digne d'être placé ſous le portique d'Athenes, que ſur le trône, fut grand phyſicien, habile aſtronome, bon géométre, mais monarque indolent, peu capable des affaires d'état, toujours occupé des ſciences abſtraites, jamais du bonheur de ſes ſujets, ni même de leur ſûreté.

On l'avertit un jour, qu'un roi de ſes voiſins levoit une

armée formidable, & paroiſſoit menacer Sybaris : Voyez, dit-il à ſes miniſtres, ce qu'il faut faire, pour écarter l'ennemi ; je dois toute mon attention à la recherche d'une étoile, qui s'eſt perdue dans le ciel, & cet événement menace l'univers.

Une autre fois, on lui repréſenta, que la famine commençoit à déſoler une de ſes provinces, & qu'il falloit promptement, y faire paſſer des grains. Cela ne peut être, répondit-il ; car il eſt tombé l'année derniere, tant de pouces d'eau ſur mon royaume ;

& cette quantité a dû ſuffire, pour fertiliſer les terres.

Quelques factieux, s'étant revoltés, environnerent ſon palais, à grands cris. Ses courtiſans le preſſerent d'en impoſer par ſa préſence, ou d'en ſortir ſecrétement : attendez, dit-il, je finis de réſoudre un problême de géométrie, & je ferois quelques erreurs de calcul, ſi je l'interrompois.

Un Sybarite enthouſiaſte refuſa de l'encens, à quelques divinités du pays, s'aviſa d'ériger des autels, à quelques autres, & fit des proſélytes. Tranquilliſez-vous, repliqua

le roi, à ceux qui lui en parlerent, j'ai fait un traité, contre ce nouveau culte, qui désabuſera les eſprits prévenus.

Sous le regne de Myrta, on agiſſoit, avant d'avoir refléchi; mais après avoir agi, on tenoit conſeil, ſur ce qu'on venoit d'opérer; les avis étoient ordinairement partagés, & le conſeil ſe ſéparoit, ſans avoir rien réſolu, pour le préſent, & rien prévû, pour l'avenir.

Le mérite n'arrivoit pas aux honneurs, ni à la fortune; mais la faveur y conduiſoit, & la flatterie ſeule, conduiſoit à la faveur.

Les Sybarites cultivoient les arts; mais le luxe & la molleſſe s'introduiſirent à leur ſuite, préſage certain de la décadence des empires. Cependant, le regne de Myrta fut long, & plus tranquille, qu'on ne s'y devoit attendre. Ce prince eut deux fils, Cynirta & Tanaxaris.

Cynirta, comblé des dons de la nature, élevé dans une Cour oiſive & brillante, pouvoit, dans le ſein des plaiſirs, attendre, aux pieds du trône, le moment d'y monter. Les feux de la jeuneſſe, l'exemple de ſon frere, le ſoin des cour-

tiſans, & la ſéduction des femmes, n'égarerent point ſon cœur. Que fais-je ici, diſoit-il quelquefois, à ſes amis ? On me reſpecte, on m'amuſe ; mais m'apprend-on à régner ? Myrta eſt ſçavant, Tanaxaris eſt aimable, Cynirta veut ſçavoir être roi. Il eſt tems d'écouter mon devoir.

Apprenons à développer les cœurs, à les attacher, à les ſoumettre, enfin à les rendre heureux. Un peuple deſtiné à m'obéir, ne le ſeroit-il point à m'aimer ?

Agité de ces réflexions, il ſe détermina à parcourir le

royaume, ſous un nom ſuppoſé, ſans pompe, ſans cortege, ſuivi ſeulement de quelques Sybarites ſages, éclairés & fidéles, qu'aucuns emplois ne retenoient à la cour. Il ſe fixa aſſez long-tems, dans chaque province, & s'inſtruiſit de leurs coûtumes, de leurs uſages, de leurs privileges, de leurs beſoins, & de leurs productions. Il ſe communiqua beaucoup, & n'y perdit rien. La familiarité, qu'il permit aux Sybarites, lui fit pénétrer des ſecrets, trop ſouvent ignorés des ſouverains. La confiance, qu'il inſpira, le rendit arbitre

arbitre de tous leurs différends. Il perfectionna ſes lumieres, & montra ſon amour pour la juſtice.

Un jour, deux hommes vinrent le ſupplier de juger leur conteſtation. L'un dit, Seigneur, il y a ſix mois que j'ai marié ma ſœur; le parti étoit avantageux pour elle: & lui plaiſoit; mais les parens de l'époux voulurent une dot plus conſidérable, qu'alors nous ne pouvions la payer. J'empruntai à celui-ci, la ſomme qui me manquoit, le terme que j'ai pris pour la rendre, eſt expiré, je ne puis ce-

pendant m'acquitter, qu'après la récolte. Un incendie a détruit ma maiſon, & les marchandiſes, dont je faiſois commerce ; ma ſeule reſſource eſt encore dans le ſein de la terre : il refuſe d'attendre la moiſſon, & veut que je ſois ſon eſclave.

Seigneur, répondit le créancier, ce qu'il vous dit eſt vrai ; mais la loi m'autoriſe. Elle ordonne que le débiteur perdra ſa liberté, quand il ne payera pas ſa dette à l'échéance. J'ai beſoin de mon argent, je ne puis faire vendre ſon champ, parce qu'il vient de ſa femme,

& appartient à ſon fils : il faut qu'il me ſerve, ou me paye. Allez, dit le prince, la premiere loi eſt celle de l'humanité ; donnez un an à votre débiteur, pour rétablir ſa fortune, je lui donne le triple de ce qu'il vous doit ; mais je veux qu'il ne s'acquitte avec vous, que ſur le bénéfice, qu'il pourra tirer de mes bienfaits. Le légiſlateur, dont vous reclamez l'autorité, n'a pû prévoir les circonſtances, qui juſtifient les retards. Ceux qui manquent à leurs engagemens, par mauvaiſe foi, ou par leur mauvaiſe conduite, méritent

d'être punis ; mais un citoyen, malheureux & honnête homme, mérite des ſecours & des égards. C'eſt trahir la loi, que d'en faire une injuſte application.

Tandis que Cynirta mettoit à profit le tems, où il pouvoit acquérir des connoiſſances utiles ; l'indolence du roi ſon pere, & la molleſſe des grands & du peuple, firent naître aux puiſſances voiſines, le deſſein d'attaquer Sybaris.

Cynirta, inſtruit de leurs projets, en donna pluſieurs avis à la cour ; mais on n'y fit nulle attention, & les en-

nemis s'avancérent, ſans obſtacle, au-delà des frontieres. Alors les Sybarites, impétueux & braves, s'arment à la hâte, courent à leur défenſe, combattent à meſure qu'ils arrivent, & ſont maſſacrés en détail. Le déſordre des troupes mal diſciplinées, & l'ignorance des généraux, alloient entraîner la perte de l'Etat, lorſque Cynirta arrive ſuivi de la nobleſſe de ſa province, arrête la vivacité des ennemis, en ſoutient tous les efforts, rallie les fuyards, les encourage, & ſuſpend la victoire.

Cette action hardie, dans un moment déciſif, étonne également les vainqueurs & les vaincus.

Un Sybarite, qui avoit ſervi long-tems, trop vertueux pour vanter ſon mérite, trop philoſophe pour s'irriter, qu'on l'eût laiſſé ſans éclat, trop bon citoyen pour refuſer des ſecours à ſa patrie, au premier bruit des armes avoit quitté ſa retraite, où il occupoit ſes loiſirs de l'étude de la guerre, & étoit venu offrir à ſon prince ſon bras & ſes conſeils. Il lui fit remarquer une hauteur, ſur le flanc des ennemis, dont

il falloit s'emparer, pour les combattre avec avantage.

Cynirta, certain de sa capacité, s'abandonna à ses avis, lui remit le commandement, & ne se réserva que l'emploi de porter, & de faire exécuter ses ordres. Le succès prouva l'habileté du nouveau général, la défaite des ennemis fut entiere.

Cynirta écrivit à son pere, cette nouvelle inespérée, rendit justice à tous ceux qui s'étoient distingués, & n'oublia que lui-même. Il insista principalement, sur la récompense dûe au brave Sybarite,

qui venoit de ſauver l'état ; mais il ne lui obtint que des éloges, & des graces médiocres: Son élévation eût fait rougir les généraux vaincus, d'autant plus, qu'elle eût été méritée.

Cynirta, indigné de l'aveuglement de ſon pere, continua dans une vie privée & laborieuſe, l'étude de la vérité, la pratique des vertus, l'aſſujettiſſement de ſes paſſions, la connoiſſance du cœur humain ; ſorte de philoſophie vraiment néceſſaire ſur le trône.

Tanaxaris, jaloux de la

gloire & du mérite de ſon frere, profita habilement de ſon abſence, pour s'en dédommager. Il ſe fit un parti à la cour, qui pût ſoutenir ſes prétentions à la couronne, contre les droits d'aîneſſe. Il employa la volupté même, au ſuccès de ſes vûes ambitieuſes.

Tandis que Myrta laiſſoit flotter les rênes du gouvernement, & donnoit aux ſciences des momens dûs au ſoin de l'état, Tanaxaris ſe ſaiſiſſoit de l'autorité, accoûtumoit le peuple à l'en voir dépoſitaire, ſéduiſoit les grands,

par de feintes careſſes, s'attachoit les miniſtres, par l'eſpoir de les conſerver; enfin amuſoit tout le monde, par des fêtes continuelles, & des libéralités immenſes.

Quelques courtiſans, plus zélés pour ſes intérêts, que pour ceux de leur patrie, allerent trouver le roi. Seigneur, lui dirent-ils, votre peuple voudroit que votre regne fût éternel, pour aſſurer ſon bonheur; mais il prévoit en tremblant, qu'après vous, l'uſage va lui donner pour maître, un prince guerrier, ambitieux & ſévere, qui le

plongera dans des troubles continuels, & le régira avec un ſceptre de fer. Toute la nation vous demande par nos voix, que Cynirta ſoit exclus du trône, & que Tanaxaris y ſoit appellé. Vos lumieres infaillibles approuveront le vœu de vos ſujets, ſi vous examinez, ſans prévention, le génie des deux princes. Le plus jeune, toujours ſous vos yeux, ſignale ſa tendreſſe pour votre perſonne, & ne veut que l'exemple de vos vertus, pour ſe former ; tandis que ſon frere, errant dans vos états, vante les ſiennes, cherche à

dégoûter les Sybarites de votre domination, & peut-être à les y ſouſtraire.

Myrta, trop diſtrait pour appercevoir le piége, trop prévenu pour s'en garantir, déſigne Tanaxaris pour ſon ſucceſſeur, & meurt bientôt après.

Le bandeau royal eſſuya promptement les pleurs du nouveau monarque. Auſſi ingrat qu'artificieux, les favoris même qui l'avoient couronné, lui devinrent ſuſpects. Il inventa des prétextes pour les perdre, & la mort ou l'exil fut leur récompenſe.

Enyvré de ſon pouvoir, il en abuſa ſans ménagement. Les plus riches citoyens furent proſcrits, & les plus vertueux perſécutés. La cour changea de face. La politeſſe, la dignité, la magnificence, le ſçavoir & la galanterie diſparurent. L'irréligion, l'emportement, la débauche prirent leur place. Le jeune roi voulut être plus abſolu que ſon prédéceſſeur, ne gouverna pas mieux, fut plus mal ſervi, & ſe fit déteſter.

Cynirta régnoit ſur les cœurs, dans une Province fort éloignée, lorſqu'il apprit la

mort de ſon pere, ſes dernieres diſpoſitions, le couronnement de Tanaxaris, & les prompts abus de ſon autorité. Grands Dieux ! s'écria-t-il, en levant ſes mains pures vers le ciel, vous ne m'avez pas jugé digne de l'empire, puiſque vous en dépoſez les rênes en d'autres mains ! J'obéis ſans murmure; ce ſeroit même, ſans regret, ſi mon peuple en étoit plus heureux.

A cette nouvelle, toute la nobleſſe accourut près de lui : Souffrirez-vous, lui dit-on, que vos ſujets gémiſſent, ou ſe corrompent ſous les loix

d'un tyran ? L'ancienne coutume du royaume, & plus encore vos vertus, établiſſent vos droits : venez montrer aux lâches qui vous trahiſſent, leur véritable maître ; votre ſeule préſence va renverſer l'uſurpateur. Non, reprit Cynirta, je rends graces à votre zéle ; mais je ne veux point troubler l'état, par les horreurs d'une guerre civile. Le cri de la nature, le reſpect dû aux volontés de Myrta, & le rang ſuprême, où Taxanaris eſt monté, rendent ſa perſonne ſacrée. En effet, il donna l'exemple de la ſoumiſſion, mal-

gré la plus saine partie du royaume, qui s'offroit à servir sa vengeance.

Le roi, qui ne s'attendoit pas à tant de modération, en parut satisfait; & se croyant désormais en sûreté, il licencia ses troupes, ne se réserva qu'une garde nombreuse, & destina les fonds militaires aux frais de ses plaisirs. Il fit venir d'Athènes, des troupes de baladins, se mêla dans leurs jeux, & les combla de faveurs.

Un ministre vieilli dans les affaires, sous le regne précédent, dégoûté de sa place, dont

dont on ne lui laiſſoit que le titre, demanda ſa retraite. Vous n'êtes donc plus en état de me ſervir, répondit Tanaxaris ; Eh bien, je donne vos penſions à Xarès le joueur de flûte ; il eſt en âge de jouir & de m'amuſer, retirez-vous.

Un des grands du royaume, alors ſans emploi à la cour, vivoit tranquille dans ſes terres. Quelques ſoldats congédiés, allerent à main armée les ravager. Il en porta ſes plaintes au roi. Vous êtes riche ſans doute, dit-il ? prince, répliqua le vieux ſei-

gneur, je poſſede les biens, dont vos prédéceſſeurs ont recompenſé les ſervices de mes ancêtres. J'ai ſuivi leur exemple, j'ai rempli les devoirs d'un ſujet fidéle; ceux du ſouverain ſont de veiller à ma sûreté.

Vous m'éclairez, reprit le roi, ſur l'uſage que je puis faire de mon autorité. Je confiſque la moitié de vos biens, à mon profit : j'en deſtine un quart, à l'entretien du théâtre qu'on éleve à Sybaris; il vous ſera déſormais facile, de conſerver le reſte.

Un courtiſan hardi, lui re-

préſenta, que cette action pourroit avoir des ſuites dangereuſes. Ne vous inquiétez pas, lui dit le roi avec un ſouris amer, voici comment j'impoſerai ſilence, à ceux qui cenſureront ma conduite, & dans l'inſtant même, il lui fit trancher la tête.

Les caprices de Tanaxaris, devinrent les ſeules maximes du gouvernement. Un jour, ſon tréſorier vint, en tremblant, lui annoncer, que ſes coffres étoient vuides. Quoi! dit le prince, manquez-vous d'expédiens pour les remplir? ne reſte-t-il rien à mes ſujets?

Auſſi-tôt il ordonna d'enfermer, entre des grilles de fer, les fontaines, les puits & les citernes de Sybaris, d'y placer des gardes, & d'y faire vendre, à ſon profit, l'eau dont le peuple avoit beſoin.

L'amour même ne déſarma point ſa férocité naturelle. Olympia, célébre courtiſane, attira les regards de ce monarque. Dans les premiers tranſports de ſa paſſion pour elle, il fut au moment de lui ériger des temples. Il fit célébrer des jeux en ſon honneur; mille lances furent rompues, pour ſoutenir ſes charmes.

Tous les Poëtes les chanterent; mais la poſſeſſion éteignit bientôt ſes feux. Il fit conduire cette infortunée dans la place publique : un hérault, par ſon ordre, aſſembla le peuple, & la livra nue à ſes emportemens; ajoutant par une baſſe ironie, que Tanaxaris, en pere de ſes ſujets, vouloit partager ſes plaiſirs avec eux.

Eriphile, jeune princeſſe du ſang, eut enſuite le malheur de lui plaire, & cette dangereuſe conquête lui coûta la vie. Le roi, n'eſpérant plus de ſéduire, ni de ſoumettre ſa

fierté, lui plongea ſon épée dans le ſein.

La terreur avoit fait de ſes courtiſans, les miniſtres de ſes cruautés. Chacun croyoit ſauver ſa tête, en ſacrifiant celles qu'il vouloit abbattre; mais les proſcriptions devinrent enfin ſi fréquentes, que Cynirta fut regretté. Son nom, ſouvent repété, parvint aux oreilles du tyran ſoupçonneux, & réveilla ſa politique. Il fit appeller un confident ordinaire de ſes deſſeins ténébreux. Vas, dit-il, prends ce poignard & ce poiſon: que l'un ou l'autre

me délivre de Cynirta. Il eſt coupable, dès l'inſtant qu'il eſt à craindre : vas le joindre; employes la force ou la ruſe ; mais qu'il périſſe. Ta vie me répondra de ta fidélité, & la plus grande fortune en ſera le prix.

L'aſſaſſin, accoutumé à la diſſimulation, ſuppoſe quelques mécontentemens, ſe jette aux pieds de Cynirta, & lui demande un azile, contre les fureurs de Tanaxaris. Cependant, il cherche ſous main, l'occaſion d'immoler ſon nouveau protecteur. Le poiſon lui parut l'expédient le plus sûr.

Un Officier de Cynirta promit de le préparer, & de le ſervir ; mais il courut, au contraire, en avertir ſon maître. On ſe ſaiſit du ſcélérat. Il fut convaincu & puni.

Des ordres ſi barbares, d'un roi déja abhorré, échaufferent tous les eſprits. Chacun ſe crut menacé, dans la perſonne de Cynirta ; chacun voulut le défendre, le venger & le couronner. Il n'eut pas beſoin de lever une armée : cinquante mille hommes s'aſſemblerent de leur propre mouvement, & le forcerent, pour ainſi dire, de ſe mettre à leur tête.

Il

n'eſt plus tems, s'écriérent-ils, de diſſimuler votre injure, & notre péril. Le tyran a conjuré notre perte, dès qu'il a réſolu la votre. Vous devenez complice de ſes crimes, ſi vous n'en arrêtez pas le cours. Lui devez-vous donc plus qu'à vos malheureux ſujets?

Vaincu par des motifs ſi puiſſans, plutôt que par ſon ambition, le prince accompagné du célébre Sybarite, négligé par Myrta, qu'il s'étoit attaché avec diſtinction, donne les ordres néceſſaires, & ſuivi de ſes troupes, marche à Sybaris. Toutes les pro-

vinces, où il avoit vécu, ſe déclarent pour lui, & chaque jour, ſon parti groſſit des renforts qu'elles envoyent, & des mécontens, qui abandonnent la cour.

Les Sybarites, peu diſpoſés à la réſiſtance, n'ayant d'ailleurs, ni magaſins, ni troupes dans leur ville, au ſeul aſpect de l'armée, murmurent contre l'idole, qu'ils avoient élevée. Tanaxaris étoit lâche, efféminé, cruel : ſous un tel prince, on paſſe aiſément du murmure à la ſédition. Les portes s'ouvrent; Tanaxaris conſterné, eſſaye avec ſes gar-

des, de ſe faire un paſſage au travers des aſſiégeans. Un ſoldat le reconnoît à la beauté de ſes armes, à la hauteur de ſa taille, à la précipitation de ſa fuite : il l'attaque, lui coupe la tête, & va la planter ſur les remparts.

A cette vûe, les Sybarites mêmes, pouſſent des cris de joie, & volent aux pieds de leur légitime ſouverain, implorer ſa clémence. Cynirta donne des pleurs à la mort de ſon frere, pardonne à ſes ſujets, & les rétablit dans leurs biens, & dans leurs priviléges, de la même main,

qui pouvoit les châtier.

A peine eut-il pris le ſceptre, qu'il eſſuya une guerre formidable, contre les puiſſances voiſines. Il fut quelquefois battu; mais tirant parti des revers même de la fortune, il parvint à ſe l'aſſujettir. Il vainquit ſes ennemis, & les réduiſit ſous ſon obéiſſance. Enſuite, voulant faire goûter à ſes peuples les douceurs de la paix, & la rendre plus ſolide, il conſerva aſſez de troupes ſur pied, pour en impoſer aux nations, qui l'environnoient, & pour contenir ſes nouveaux ſujets dans le devoir.

Il ſe fit donner tous les ans un dénombrement exact, province par province, des habitans de ſon royaume, portant leurs noms, leurs âges, & leurs profeſſions. Il régla ſur ce cens annuel, les recrues de ſes troupes, & n'en confia la répartition, qu'à lui-même.

Il ordonna que tous ceux, qui ſeroient en état de porter les armes, fuſſent inſcrits ſur les regiſtres des milices provinciales, depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à cinquante. On les aſſembloit, en certain tems de l'année, pour les exercer : ils

retournoient enſuite, à leurs travaux ordinaires.

Il rétablit la diſcipline militaire, & tint ſes troupes toujours en haleine.

Le Roi voyant pluſieurs Officiers reſter aſſiduement à la Cour. Que penſeriez-vous de moi, leur dit-il, ſi tous les ans je voyageois hors de mes états?

Mon peuple a toujours beſoin de ma préſence; & les corps, que je vous ai confié, ont toujours beſoin de la votre. Allez les rejoindre, & que perſonne ne s'abſente déſormais ſans mon aveu.

Il régla l'inſtitution militaire. Les troupes trouverent dans leur ſolde une abondante frugalité. Il modéra la dépenſe des équipages, en les proportionnant aux grades, & attacha à chaque grade, une marque diſtinctive.

Il forma un conſeil militaire, de quarante Officiers choiſis, & ſe fit honneur d'y préſider. Leurs principales fonctions étoient de perfectionner l'art de la guerre, en tirant de leur expérience, de leurs réflexions, & de leurs recherches hiſtoriques, des principes généraux & certains.

Attentif à connoître, & à récompenſer le mérite, Cynirta n'oublia pas le célébre Sybarite, qui lui avoit frayé le chemin de la gloire, & du trône. Sous ſon regne, la faveur fut toujours le prix du ſçavoir, & de la vertu.

Un riche citoyen avoit donné des marques d'attachement à ce prince, & s'étoit acquis à la guerre, une ſorte de réputation, ouvrage de ſon bonheur. Avec ces motifs d'eſpérance, il ſollicita le gouvernement d'une province frontiere, & l'obtint. Quelques troubles intérieurs, & quel-

ques entrepriſes des étrangers, découvrirent bientôt ſon incapacité. Le roi le rappella : Si vous n'aviez trompé que moi, lui dit-il, je vous pardonnerois ; mais vous avez trompé l'état ; le bien public, & la sûreté de mes ſujets, m'obligent, à vous condamner à un exil perpétuel. Cet exemple de ſévérité, rendit les prétentions des courtiſans plus meſurées, & la juſtice diſtribua les graces, auxquelles l'ambition ſeule, n'oſoit plus aſpirer.

Cynirta venoit d'affermir ſon autorité, & de mettre ſes

états, à l'abri des invasions de ses voisins, il voulut encore établir le bon ordre, faire regner la justice, procurer l'abondance, épurer les mœurs, encourager les arts, & réprimer le luxe. Il fixa le prix des denrées, & n'abandonna à l'évaluation arbitraire, que les frivolités; car, disoit-il, le caprice les fait valoir, au profit de l'industrie.

Il fit construire des magasins, dans chaque province, il ordonna qu'ils fussent toujours approvisionnés, pour trois ans. Il simplifia les loix, & les rendit uniformes, pour

tout ſon royaume. Il racheta de quelques provinces, leurs priviléges, & le droit de ſuivre leurs coûtumes particulieres. Il anéantit celle d'engager ſa liberté, pour garantie des emprunts.

Il fit les fonds d'une caiſſe royale, où les particuliers portoient & retiroient leur argent, à leur gré, avec un intérêt fixe & raiſonnable, & leur permit d'y venir emprunter au même intérêt. Il défendit, ſous des peines rigoureuſes, tout emprunt entre eux. La néceſſité, ou la mauvaiſe foi, leur ſuggere,

diſoit-il, cet expédient, & les empêche d'acquitter leurs dettes. Je ſuis plus en état de ſupporter les pertes, ou de venger la confiance trahie. C'eſt à moi de prendre ſoin de la fortune de mes ſujets ; tel cherche à la réparer, par des moyens honteux, qui n'en auroit pas l'idée, s'il étoit ſecouru. Il eſt des ames foibles, que le malheur égare : J'épargne des crimes à leur déſeſpoir, & je les conſerve à la ſociété.

Il réduiſit toutes les impoſitions à une ſeule taxe, également répartie, ſur le produit

annuel des fonds. Il exigea seulement des commerçans, qu'ils fissent bâtir, & entretinssent à leurs frais, plusieurs édifices vastes & commodes, où seroient logés, vêtus, & nourris, à leurs dépens, tous les citoyens, hors d'état de travailler. Leur nombre, & leurs dépenses furent réglées de concert, avec des députés du commerce, & chaque corps y contribua, en proportion de son bénéfice, satisfait de ne supporter, que cette charge, médiocre dans les divisions.

Cynirta consacra les trois

quarts de ſon revenu, à l'entretien de ſes troupes, de ſa marine, & de ſa maiſon, & ſe réſerva l'autre quart pour les événemens imprévûs, & pour les récompenſes. Il corrigea le faſte de la nobleſſe, d'une façon ſinguliere. Il fit ſecrétement revêtir un bouffon d'habits ſuperbes, le fit ſuivre d'un cortége nombreux, & permit, qu'en cet état, on l'introduisît à l'audience publique. Les courtiſans, frappés de ſa magnificence, le prirent d'abord, pour un prince étranger, ou pour un grand ſeigneur, juſqu'alors, ignoré à

la cour. On lui marqua beaucoup d'égards, & on avertit le roi de son arrivée. Connoissez, dit-il, votre erreur, & méprisez-en la cause. Cet homme paroît votre égal. La fortune peut dispenser, au plus vil de mes sujets, ce vain éclat, qui vous en impose. Le mérite & la vertu forment des distinctions personnelles, auxquelles la noblesse devroit prétendre, plutôt qu'à la pompe frivole, qu'elle affecte, qui ne les suppose, ni ne les remplace.

Une autre fois, au milieu de son conseil assemblé, il se fit demander, par un inconnu,

la permiſſion de diſtribuer dans le royaume, une liqueur agréable, mais dont l'uſage fréquent, avoit la propriété d'aliéner l'eſprit. Cynirta recueille les avis. Tous s'élevent d'abord, contre un ſecret ſi pernicieux; on opine même, à punir, ſur le champ, ſon déteſtable inventeur. J'admire, s'écria le roi, combien on s'aveugle, ſur ſes véritables intérêts; vous voulez ſévir contre un chymiſte dangereux; vous avez raiſon; mais que votre arrêt s'étende donc, ſur ces poëtes & ces romanciers, qui, ſous prétexte d'amuſer, troublent

blent la raiſon, & corrompent le cœur, par des illuſions ſéduiſantes, dont la prétendue liqueur n'étoit que le ſymbole. De ce moment, on attacha une note d'infamie aux auteurs licencieux, & il devint honteux de les lire.

Un courtiſan repréſentoit à Cynirta, qu'il manquoit, à la beauté de ſa capitale, quelques monumens érigés à ſa gloire. Eh! quels monumens plus glorieux, pour un roi, repliqua-t-il, que la terreur de ſes ennemis, l'eſtime de ſes alliés, l'amour, & le bonheur de ſes ſujets!

Il jouiſſoit délicieuſement du fruit de ſes travaux. Les Dieux voyoient leur culte, recevoir une ſplendeur nouvelle de ſon exemple, & de ſes loix. Touchés de ſa piété, ils favoriſoient ſes deſſeins. La vertu, la paix, & l'abondance regnoient avec lui. Les Sybarites, peuples inconſéquens & légers, ſembloient avoir changé de caractere, ſous ſon regne. L'eſprit d'imitation fit en eux cette métamorphoſe; leur bonheur en fut la récompenſe. Ils adoroient leur ſouverain, leur légiſlateur, & leur pere. L'en-

cens fumoit tous les jours, ſur les autels, pour ſa conſervation; mais la fin de ſa carriere étoit déja marquée. Ils le perdirent. Sa mort les replongea dans leurs premiers égaremens, & par une ſuite néceſſaire, dans leurs premieres calamités.

Les grands du royaume s'emparerent du gouvernement, au défaut de la poſtérité de Cynirta; mais en ſuccédant à ſa puiſſance, ils ne ſuccéderent point à ſes vertus royales. Ils ſe firent une étude du contraſte, pour mieux diviſer l'état, & ſe ſubjuguer réciproquement.

Les habitans de Crotone profiterent de la foibleſſe, de la corruption, & des troubles des Sybarites, pendant cette eſpece d'anarchie, & les aſſujettirent.

Quelques vertueux citoyens, échappés à leurs fers, rebâtirent Sybaris, ſoixante ans après, & les Athéniens y envoyerent une colonie.

Tel fut le ſort de cette nation, & tel eſt l'aſcendant des monarques ſur leurs ſujets. On diſtingue ce que furent ceux-ci, ſous un philoſophe, roi, ſous un prince impie, cruel, lâche, effé-

miné, & ſous un roi philoſophe.

LETTRE LVII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

ENTRE la claſſe des gens de métier, & celle des gens à talens, il en eſt encore une ici, qui tient aux deux autres, & n'en convient pas: c'eſt celle des plaiſans de profeſſion.

Ne manquez pas, me diſoit l'autre jour une femme

de ma connoiſſance, de venir dîner demain chez moi. J'aurai un homme charmant, qui vous amuſera, toute la journée, par le feu continuel de ſes ſaillies, & la gayeté la plus ſoutenue. Il doit différer, en votre faveur, quelques autres engagemens, & je ne pourrois vous le promettre, d'ici à trois mois; il eſt exceſſivement recherché. J'acceptai la partie, & je me rendis chez elle, à l'heure convenue, avec une ſorte d'empreſſement.

J'y trouvai déja un cercle brillant & nombreux. L'hom-

me charmant se fit attendre : on eut le tems, de raconter plusieurs de ses bons mots, qui me parurent médiocres ; mais prévenu par le portrait, qu'on m'en avoit fait, je crus que ses historiens les refroidissoient, en les répétant.

Il arriva. Dès qu'il parut, toutes les femmes se mirent à rire. Peut-être, dis-je à moi-même, rirai-je aussi, quand il aura parlé. Il parla beaucoup, & je ne ris point. Tout ce qui lui vint dans l'imagination, fut hazardé avec confiance. Il fit vingt contes absurdes, joua sur les mots, répéta les pré-

tendues saillies, qu'on avoit déja vantées, & n'y ajouta rien de plus vif.

Le dîner fut long ; on ne mit d'intervalle, à ses plaisanteries, que ce qu'il en falloit, pour les applaudir ; mais la joie, qui sembloit éclater sur les lévres de tout le monde, se laissoit ignorer dans les yeux : les miens se fermoient d'ennui, lorsque la maîtresse de la maison m'adressa la parole. Eh bien, avois-je tort, me dit-elle, quand je vous l'annonçois comme un homme unique ?

Il est vrai, Madame, lui répondis-je,

pondis-je, qu'il n'y en peut avoir de pareil, qu'en France. J'admire, avec quelle complaiſance, il eſt l'arlequin de ſes ſociétés. Et je cours à la repréſentation du miſantrope, tempérer, par le froid comique de Moliére, l'excès de gaieté, que votre homme charmant m'inſpire.

A Paris le dernier de Moharram 1752.

LETTRE LVIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

L'EXTÉRIEUR du repentir tient lieu ſouvent ici, des vertus, qu'on a le plus bleſſées par ſa conduite. Pourvû qu'on renonce à l'éclat des prétentions, qu'on faſſe, avec l'air du myſtere, quelques actions pieuſes, qui ne puiſſent être ignorées, cela ſuffit, pour rétablir la réputation la plus délabrée.

Un homme vint, l'autre

jour, dans une maiſon, où j'étois. Il y fut reçû avec les témoignages de la plus haute conſidération. On lui donna la meilleure place, on admira tout ce qu'il dit, enfin il captiva l'attention de tout le monde. Quel eſt ce grave perſonnage, dis-je à une femme qui étoit à côté de moi ? C'eſt, me répondit-elle, un des plus honnêtes hommes du royaume. Il poſſede des biens conſidérables ; auſſi donne-t-il beaucoup, ſans qu'on en ſçache rien. Eh ! comment le ſçavez-vous donc, repris-je, s'il veut que tout le monde

l'ignore ? Vraiment, dit un homme, qui nous avoit entendus ; il a pouſſé la probité, juſqu'à ruiner plus de cent familles, par trois banqueroutes ſucceſſives, pour ſe mettre en état de faire du bien, à ceux qui ſont dans l'indigence.

Comme il parloit encore, entra une femme vêtue aſſez ſimplement ; mais qui ſembloit n'avoir renoncé à la magnificence, que pour laiſſer au goût, le ſoin de ſa modeſte parure. On démêloit à travers cette ſimplicité, qui alloit ſi bien à ſa figure, cette coquetterie adroite, qui ſéduit d'au-

tant plus sûrement, qu'elle se montre moins. Quelle est cette femme, dis-je à celui, qu'elle avoit interrompu? C'est une prude, répondit-il, qui symétrise avec le béat, dont il étoit question tout-à-l'heure. Elle jouit de la meilleure réputation, après avoir eu la plus mauvaise. Vingt avantures d'éclat l'avoient tellement deshonorée, que personne n'osoit l'avouer. Un affront, qu'elle reçut en public, lui fit faire des réfléxions. Elle vendit ses diamans, quitta le rouge, prit un directeur connu par des conversions brillantes,

& se précipita avec lui, dans la plus grande dévotion, dont elle leve l'étendart. A force de paroître expier ses premiers égaremens, elle est parvenue à les faire oublier aux autres. Quelques gens prétendent, que son oratoire n'est pas toujours le temple de la piété; mais elle sauve si bien les apparences, que ceux qui entreprendroient de la démasquer, se feroient peut-être, plus de tort qu'à elle.

Il en est ici de la réputation, comme d'un procès, qu'on s'expose à perdre, si bon qu'il soit, si l'on néglige d'instruire, & de solliciter ses juges.

Tu vois, Zamar, que le retour du vice à la vertu, obtient des François, une considération plus solide, que la conduite la plus soutenue. Il me semble, que l'amour propre est l'auteur de cette bizarrerie ; celui qui n'a point de reproches à craindre, est un objet trop digne d'admiration ; de l'admiration à l'envie, le chemin est court & facile ; on n'a que le tems de rougir. On examine par désœuvrement ; on admire malgré soi la vertu ; on en doute par vanité ; on la déchire par jalousie.

Celui au contraire, qui paroît revenir de ſes égaremens, avoue alors, qu'il y eſt tombé; on eſt au pair avec lui : c'eſt un criminel qui demande grace, on la lui accorde d'autant plus volontiers, qu'il a payé à l'orgueil de ſes juges, le tribut de l'erreur; or l'orgueil eſt le fluide des hommes, & ſur-tout des François.

Si le remords conduiſoit toujours à la correction des mœurs, je ne trouverois pas fort étrange, qu'on eût plus d'égards, pour quelqu'un, après qu'avant ſa chûte; car je crois qu'il faut plus de grandeur

d'ame, de lumieres, de courage & de raiſon, pour reconnoître publiquement ſes foibleſſes, & y renoncer à jamais, que pour s'en garantir toujours; mais, hélas! Zamar, notre tempérament influe trop ſur nos bonnes, ou nos mauvaiſes qualités.

Je n'ai vû que des gens, qui ſe repentoient toujours, & ne ſe corrigeoient jamais.

A Paris le 4 de Saphar 1752.

LETTRE LIX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE vis, depuis quelque tems, dans une ſociété, dont les femmes ſeroient aimables, ſi elles vouloient être naturelles ; mais elles ſe donnent des peines infinies, pour montrer toujours de l'eſprit, & pour paroître avoir approfondi les ſciences les plus abſtraites.

Cette affectation continuelle n'interrompt cependant pas

le ſoin de leur parure ; car ici, la coquetterie ne perd jamais ſes droits. Elle eſt auſſi inſéparable du caractere des femmes de France, que la valeur de celui des François.

On ne s'attend point, à entendre déraiſonner gravement une jolie femme, ſur un paſſage de Malebranche, & le platoniciſme devient bien extraordinaire dans ſa bouche, lorſqu'on lit dans ſes yeux, une morale plus humaine.

Cet aſſemblage bizarre produit quelquefois, des effets aſſez plaiſans. Venez me voir demain, me dit derniérement

une de ces femmes, je veux vous entretenir sur une affaire importante. Je la trouvai à sa toilette, entre Locke, & Agrippa. Quoi, Madame, m'écriai-je ! vous étudiez les sciences abstraites & occultes ? Monsieur, me répondit-elle, je m'occupe essentiellement, des facultés de l'ame, & des substances intellectuelles ; mais lorsque mes perceptions, émoussées par l'application, ne me permettent plus d'analyser les idées relatives, ni d'appercevoir, s'il en est d'absolues ; je délasse mon esprit, par l'étude des merveilles de la na-

ture, j'y trouve toujours quelque choſe de ſatisfaiſant.

Par exemple, j'ai découvert, ces jours paſſés, qu'il étoit poſſible d'avoir un ſylphe: je m'en fais l'idée la plus agréable, je voudrois m'en attacher un, à quelque prix que ce fût; c'eſt ma fureur.

Si j'en crois mon auteur, les moyens d'y réuſſir ne ſe trouvent, que dans un manuſcrit arabe, dont la recherche m'a coûté bien des ſoins. Cette langue vous eſt connue, & je vous prie de me le traduire.

Eh, Madame, lui répondis-je, conſultez votre miroir:

vous apprendrez de lui des ſecrets bien plus réels, & bien plus intéreſſans. Tous les hommes, dès que vous le voudrez, deviendront des ſylphes pour vous : & celui qui pourra vous plaire, en aura tous les priviléges.

Comme je parlois encore, je vis entrer un jeune homme, qui me parut très-propre, à lui perſuader l'inutilité de ſes recherches, & je la quittai très-diſpoſée, à s'en laiſſer convaincre.

De Paris le 15 de Safar 1752.

LETTRE LX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

TU me fais eſpérer, Zamar, de jouir bientôt du plaiſir de te revoir. Ma diſgrace nous a rendu plus chers, l'un à l'autre. La généroſité de ton cœur, & la reconnoiſſance du mien, ſont des ſentimens, qu'elle a mis au jour : ils m'en conſolent.

Tu connois une partie du fruit de mes voyages. Mes remarques, ſur les différentes

nations de l'Europe, ſont entre tes mains. En réfléchiſſant, d'après ces principes généraux, nous eſſayerons de nous faire un plan de morale, & de conduite. Je dis, nous eſſayerons ; car, un des malheurs communs à tous les hommes, eſt que l'expérience d'autrui les éclaire, ſans les corriger. Souvent la nôtre même nous irrite, plus qu'elle ne nous inſtruit. Combien de fois, accuſe-t-on le ſort des événemens, dont notre imprudence eſt coupable ? Preſtige funeſte de l'orgueil ! Il nous guide, nous aveugle, nous égare, & n'en

n'en convient jamais. Un téméraire fait, à nos yeux, une chûte affreuſe : nous entrons dans la même carriere, ſans examiner l'écueil : nous croyons le franchir, & maîtriſer la fortune : l'audace nous expoſe, nous raſſure, & nous mene au précipice. La raiſon pleure en ſilence, l'orgueil éclate en murmure ; la fortune rit, & s'envole.

De Paris le dernier de Saphar 1752.

LETTRE LXI.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

IL eſt des ames d'une trempe rare, pour leſquelles la reconnoiſſance eſt un ſentiment délicieux, & qui ſçavent annoblir un bienfait, par la façon de le recevoir. Elles ne regardent l'obligation, qu'il impoſe, que comme un lien de fleurs, qui les attache ſans les bleſſer, & s'en font une parure qui leur plaît, & non pas une chaîne qui leur peſe; mais en général, on ne penſe pas avec

autant de délicateſſe ; la reconnoiſſance ne paroît ſouvent, qu'un triſte devoir, auquel on eſt également honteux de ſe ſoumettre, ou de ſe ſouſtraire, & dans l'embarras du choix, que l'orgueil fait naître, il prend le parti de l'ingratitude, qui le ſauve d'une ſorte de dépendance, dont il rougit.

Le cœur veut que ſes mouvemens ſoient libres ; ceux qu'on a le droit d'en exiger, ſont préciſément ceux qu'il refuſe. Il faut ménager ſa foibleſſe, & craindre d'y développer un vice, à laplace d'une vertu. Le vrai moyen de ne

le pas rendre ingrat, eſt de cacher la main, qui le ſert. Peu de gens prennent un pareil ſoin. L'orgueil de celui qui oblige, cherche l'éclat, autant que la fierté de celui qui reçoit, l'évite. Quelle eſtime ne doit-on pas à quelqu'un, qui fait le bien pour le bien même, & dont l'amour propre ne demande point d'hommage, à celui des autres? Je viens d'en voir ici un exemple, qui me touche.

Un homme de condition, avec beaucoup de mérite, & peu de fortune, avoit ſervi long-tems, ſans obtenir de la

cour, aucune récompenſe, malgré les actions, qui parloient en ſa faveur. Fatigué de ne point avancer dans le ſervice, l'amour du repos, & peut-être l'ennui, le lui firent quitter. Il revint à Paris, il s'attacha particuliérement, à une femme d'un âge déja fort avancé; mais dont l'eſprit, les mœurs, les goûts, & le caractere, convenoient à ſa façon de penſer. L'habitude de ſe voir, développa l'eſtime, qu'ils ſe devoient l'un à l'autre: la confiance & l'amitié vinrent à la ſuite. Ces momens de tranquillité, juſqu'alors les plus

heureux de ſa vie, furent troublés tout-à-coup, par ſon propre frere, qui entreprit, quoique fort riche, de le dépoſſéder d'une petite terre, dont le produit faiſoit preſque tout ſon revenu.

Prêt d'être la victime de l'avarice de ce frere, dont le crédit annonçoit le ſuccès, les nuages, que répand un chagrin ſecret, n'échapperent pas aux regards de ſon amie. Elle s'inſtruiſit myſtérieuſement, de cette affaire, & la ſuivit ſi bien, qu'il la termina à ſon avantage, ſans connoître d'abord la main, qui avoit été

ſon appui. Il la découvrit enfin; & lorſqu'il voulut parler de ſa reconnoiſſance : Briſons là, lui dit-elle, en l'interrompant, je veux vous conſulter, ſur autre choſe. Il eſt tems de réparer les caprices de la fortune, à votre égard : je connois tout votre mérite, je puis, moins aveugle qu'elle, juſtifier aux yeux du public, le cas que j'en fais. Je ſuis maîtreſſe de mes droits, j'ai des biens conſidérables, je vous les offre avec ma main. Mes agrémens ne ſont plus que dans mon caractere; mais votre nom & votre courage, vous ouvrent la car-

riere des honneurs, & ma fortune vous y ſoutiendra.

Tu juges bien, qu'une propoſition ſi généreuſe, qui lui aſſuroit à la fois, la poſſeſſion d'un cœur eſtimable, & celle d'un état heureux, fut acceptée avec joye. Leur mariage ne tarda pas à ſe conclure. Le jour de la nôce même, lorſque tout le monde fut ſorti, cette femme prenant ſon mari par la main : Voilà, Monſieur, lui dit-elle, l'appartement que je vous ai deſtiné ; je me retire dans le mien, où je vous defends de me ſuivre : je me rends juſtice. Votre ſatisfaction

tion ſera le prix de ce que je fais pour vous, & la ſeule réconnoiſſance, que j'en exige. Il réclama vainement, les droits, qu'il venoit d'acquérir; elle le força d'y ſouſcrire, de l'admirer, & de l'aimer encore davantage.

A Paris le 12 de Rebiah I. 1752.

LETTRE LXII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

IL paroît ici, depuis quelque tems, un homme extraordinaire, qui me marque beaucoup d'affection, & duquel je me défie. Il ſe donne pour Iroquois : ſa façon de penſer, à quelques égards, tient aſſez, en effet, de celle qu'on prête à ces peuples.

A la faveur des préjugés ſauvages, qu'il affecte, il oſe dire les choſes les plus hardies, contre les loix des nations civi-

liſées. Je préſume, qu'il diſſimule ſa véritable patrie, pour aiguiſer, ſans danger, les traits, qu'il lance contr'elle, & ſe rendre fameux avec ſûreté.

Tout Paris le recherche, & s'amuſe de ſon air étranger. Il annonce un goût ſi vif pour les femmes, il les carreſſe avec tant de feu, que je le ſoupçonne, de mettre dans cette conduite, plus de politique, que de ſincérité. L'amour propre ſe plaît à protéger ceux qui le flattent : le vrai moyen de réuſſir, eſt d'intéreſſer adroitement, celui d'un ſexe aimable, qui croit n'être

que généreux, lorſqu'il eſt reconnoiſſant. On peut éclaircir ſes droits, aux yeux de ſon juge ; mais il doit s'offenſer, quand on eſſaye de le ſéduire.

Je ne ſçais, ſi cet Iroquois aura autant de ſuccès, qu'il a de confiance, & d'audace. Il ſe répand, dans le plus grand monde, il a de l'eſprit, il joue la naïveté, il prétend ſortir des mains de la nature ; il ramene tout, aux impreſſions qu'il en a reçues. Il atteſte, qu'il les a conſervées fidelles & pures ; il ſe mocque des Européens, qui, ſelon lui, s'en écartent.

Plusieurs docteurs, de diverses religions, tentent de l'attirer, chacun dans la sienne; mais il leur échappe avec tant d'art, il est si instruit des différentes controverses, il met tant de fiel, dans sa résistance, & tant de sophismes, dans ses raisonnemens, qu'il paroît être plutôt, l'apôtre du déïsme, que le disciple de la vérité.

Il se communique facilement, & dans les disputes de dogmes, ou de morale, je m'apperçois, qu'il est souvent l'aggresseur. J'ignore quel motif l'engage, à divulguer hautement ses opinions. La société

ſe paſſera fort bien, qu'il les perſuade. L'incrédulité des uns, n'a pas beſoin de ſon appui, & la ſoumiſſion des autres agit du moins, au profit du bon ordre.

Quand il pourroit, ſans crime, y faire des proſélites, il ſeroit toujours imprudent de l'entreprendre. Cet homme court après la célébrité, par un chemin déja trop battu, & qui ne conduit point à la gloire.

Eroſtrate ne brûla qu'un temple; celui-ci voudroit les renverſer tous.

De Paris le 20 de Rhebiah I. 1762.

LETTRE LXIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

IGLI, cet Iroquois, dont je t'ai parlé, s'eſt franciſé, en ſi peu de tems, qu'il a déja la conduite d'un financier, & le propos d'un petit maître. Il me contoit l'autre jour, *qu'avec un ſac d'or, il poſſédoit ici, la plus aimable des créatures, & n'avoit jamais goûté de plaiſirs plus purs, que ceux, dont le cœur tendre & paſſionné de ſa conquête, étoient la ſource.*

Comment trouves-tu, qu'un ſauvage, qui réclame ſans ceſſe, la loi de la nature, qui s'irrite, d'en voir d'autres établies, ne ſente pas, qu'il y déroge, en ſe récriant ſur la pureté des faveurs, qu'il achete ? Eſt-ce que dans ſes bois, les cœurs ſe marchandent ? S'il y étoit né, il en trouveroit, ici, l'emplette bien ridicule ; mais il perd de vûe le perſonnage, qu'il veut faire, & ne le ſoutient aſſidument, que par quelques fautes de langage. Il paroît enchanté des délices de la France, & n'en eſt pas plus indulgent, pour ſes coutumes. Ses obſer-

vations ſont autant d'épigrammes, où il entre plus de malignité, que de juſteſſe.

Les François, dit-il, ſont donc mutuellement, perſuadés de leur mauvaiſe foi, puiſqu'ils ne ſe prêtent rien, ſans caution ? Eh mais ! ce ne ſeroit pas aſſez d'être honnêtes gens, il faudroit encore, qu'ils fuſſent immortels, s'ils ne conſtatoient pas leurs engagemens, par des témoins, ou des écrits.

Tu t'impatientes peut-être, mon cher Zamar, de ce que je t'occupe d'un inconnu, qu'on feroit bien d'oublier

promptement ; mais il vient de rallumer mon dépit. Je ne ſçais s'il a lû dans un petit roman de V*** ... l'art d'aſſocier les perſonnes, qu'on raſſemble.

Il m'invita, avant-hier, à dîner chez lui ; j'y trouvai un François, un Anglois & un Juif. Son but étoit de nous mettre aux priſes, ſur nos diverſes religions ; car Igli n'a point d'autre objet, que de les combattre également, & ſemble ne courir le monde, que pour le troubler.

Il ne fit ſervir, que des mets & des liqueurs défendues. Nous

jeunâmes presque tous, par différens scrupules, qui produisirent le même effet. Je sçus fort mauvais gré à l'auteur de Zadig, d'avoir innocemment fourni cette idée, & je ne jugeai pas, que l'exacte imitation rendît la plaisanterie meilleure.

Il parle beaucoup de l'accès, qu'il a chez les ministres; mais au détail, qu'il fait, de ce qui se passe aux audiences, je conjecture, qu'il n'a pas bien saisi les intrigues, ni le ton de la cour, & qu'il n'en a vû, tout au plus, que le spectacle.

Igli n'est pas sur cet article,

le seul Iroquois, qui soit à Paris.

A Paris le premier de Rhebiah II. 1752.

LETTRE LXIV.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE vais cesser de voir Igli. Son commerce paroît d'abord amusant ; mais il abuse trop, à la fin, des priviléges d'un sauvage. On ne peut avoir de conversation avec lui, sans l'entendre blasphêmer, contre tous les pro-

phétes. La loi naturelle, ſelon lui, eſt inaltérable, univerſelle & ſuffiſante, pour régler la conduite des hommes. Eſt-ce que les paſſions n'effacent point les traits de la loi naturelle ? Sont-ils même gravés d'un caractere uniforme ? D'où vient, que parmi les peuples, qui n'en connoiſſent point d'autre, on voit des uſages ſi contradictoires ? Eſt-ce la loi naturelle, qui fait dévorer aux uns, les cadavres de leur sproches, & aux autres leurs priſonniers vivans ? Eſt-ce la loi naturelle, qui, dans un pays, inſpire la joye, aux obſéques

d'un époux chéri, & dans un autre, fait répandre des pleurs, à la même cérémonie ? Eſt-ce la loi naturelle, qui ſuggére aux peres & aux meres d'Afrique, de vendre, ſans regret, leurs enfans, lorſqu'en Europe, ils ſont ſi chers à leur famille ?

Si la loi naturelle varie, elle n'annonce pas la volonté de l'Etre ſuprême, qui doit être immuable ; ſi elle s'altére, il y faut remédier, par des loix poſitives, & dans l'un ou l'autre cas, elle eſt inſuffiſante, pour la police de l'univers.

Quel eſt le légiſlateur, s'écrie l'Iroquois, *qui a ſçu corriger un*

ſeul vice ? Les grands Egyptiens , les grands Athéniens , les grands Romains , les grands Chrétiens , n'ont pas l'obligation , à leursloix poſitives , de les avoir rendus meilleurs : d'accord ; mais elles ont rendu moins méchans , les vicieux Athéniens , les vicieux Romains , les vicieux Chrétiens ; & malheureuſement le nombre de ceux-ci , eſt le plus conſidérable.

Si elles ne déracinent pas la corruption , elles en arrêtent les effets. Réduire les hommes à l'indépendance des animaux , c'eſt les abandonner à

l'empire des passions, plus absolu, que la loi naturelle, & plus aviliſſant, que la ſervitude.

Si tous les hommes étoient bons, ils n'auroient beſoin d'aucune loi; mais il eſt néceſſaire, que la crainte de la peine réprime ceux, que l'amour de la vertu ne dirige pas.

Le dieu d'Igli n'eſt qu'une puiſſance déſœuvrée, qui forme des créatures, ſans deſſein, & ne ſe mêle plus, de ce qui leur arrive. S'il n'a rien défendu, ni rien ordonné, il ne doit donc, ni punition, ni récompenſe: delà le bien & le mal

mal ſont, ici bas, des êtres de raiſon. Il eſt égal de contrarier, ou de ſervir ſes vûes, en troublant, ou en conſervant le bon ordre. Je ne vois pas ce que notre orgueil, notre intérêt, & notre ſûreté trouvent d'avantageux, à cet affreux principe.

Ce n'eſt point par ignorance, qu'Igli l'admet. Il a lû l'alcoran, les livres des Juifs, & des Chrétiens; il ſçait pluſieurs langues; il a appris la philoſophie, la géométrie, la logique; ainſi ſon obſtination eſt un choix libre.

Je ſouhaite, que Mahomet l'éclaire ; mais je ſuis indigné, qu'il tente à découvert, d'aſſocier tout le monde à ſa révolte. Que tu es fou, dit-il indécemment, de croire à ton Chriſt, toi à ton Moyſe, toi à ton Mahomet ! Il jette des ridicules, ſur les choſes les plus ſacrées, il gliſſe ſur les argumens victorieux, il objecte des plaiſanteries aux raiſons ; on l'écoute, on rit.

S'il diſoit à Paris, haïſſez votre roi ; à Conſtantinople, forcez le ſérail de Mahmouth ; dans une ſynagogue, renoncez

au commerce, les François, les Turcs & les Juifs ne riroient pas.

A Paris le 23. de Rhebiah II. 1752.

LETTRE LXV.

RICCI A OSMAN.

A Paris.

CE certain Igli, qui parut à Paris, quelque tems, avant mon départ, & que je ne fis, pour ainſi dire, qu'entrevoir, m'a rejoint ici ; il y attend, comme moi, le moment de partir. Il eſt venu m'apprendre de tes nouvelles ; l'agrément de pouvoir parler de toi, m'a fait lier commerce avec lui. Il ſe plaint d'avoir été mis à la baſtille,

pour s'être ouvert, avec trop de franchiſe, ſur des matiéres théologiques. Je crois, qu'il ſe trompe. Si la police a pris connoiſſance de ſes ſentimens, & du ſcandale de ſes propos, c'eſt aux petites maiſons, qu'elle aura marqué ſon ſéjour, & ſon auditoire.

Je doute, en général, de toutes les avantures, qu'il ſe prête. Il raconte, qu'une fille, qu'il aimoit à Paris, l'a fait ſaiſir par des jeunes gens, pour l'expoſer nud, & le corps peint de diverſes couleurs, aux regards de la multitude; qu'en cet état, on l'obligeoit à ré-

péter les danſes, & les attitudes de ſon pays ; que les femmes venoient contempler ſa bonne mine, & paroiſſoient attentives à l'émotion, que lui cauſoient leurs charmes. Cette hiſtoire n'eſt pas vraiſemblable. Les ſpectacles indécens ne ſont point ſoufferts en France. D'ailleurs, il place cette violence, long-tems après ſon arrivée. Il étoit déja répandu dans le monde, il auroit été reconnu & réclamé, d'autant mieux, que ſçachant la langue françoiſe, il auroit inſtruit le public, & les magiſtrats, de cette vexation.

Ce n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie, qu'il veut amener, ſur le compte des femmes. Eh ! ne voyent-elles pas leur pouvoir, dans tous les yeux? Je ne les crois pas tentées, de mettre la parure iroquoiſe, à la mode. La pudeur ne fait point de larcin à l'amour propre ; ſouvent elle le favoriſe, & le plaiſir même, veut trouver un voile à déchirer. Je ne ferois, que rire des déclamations d'Igli, ſi elles n'avoient pas d'objet plus important ; mais ſon impiété me bleſſe.

Nous avons eu quelques diſputes, à cet égard. A l'en

croire, les Iroquois poſſedent excluſivement, la ſageſſe, & le bonheur. Le grand eſprit ne leur dicte ſes volontés, que par la voix de la nature. S'abandonner aux penchans, qu'elle donne, eſt le ſeul hommage, qu'ils rendent au créateur, & le ſeul, qu'ils lui croyent dû. A quoi bon, s'écrie-t-il, ſe laiſſer maîtriſer par un culte, par des loix civiles, par des préceptes de morale? *Pourquoi les nations policées accuſent-elles la nature de mille crimes, qu'elle n'a jamais fait? Leurs déclamateurs anciens & modernes, reprennent les mêmes*

mes choſes, depuis dix-ſept ſiécles ; mais la nature eſt incorrigible, parce qu'il n'eſt rien en elle, à corriger.

Quelle erreur funeſte, & ſéditieuſe, oſez-vous répandre, m'écriai-je, à mon tour ? Vous éprouvez à toute heure, la fauſſeté de ce ſyſtême. Les hommes ne ſe reſſemblent point : les uns naiſſent humains, & les autres cruels. Arrêtons-nous, ſeulement, à ce contraſte, il ſuffit, pour faire rejetter la voix de la nature ; car, elle crie donc à celui-ci : Aimez vos ſemblables, & à celui-là, égorgez-les : or, un

oracle, qui ſe contredit, ne mérite plus de confiance, & ne doit pas régler la conduite. On n'a donc point eu tort d'établir des loix, qui obligeaſſent les hommes à vivre entr'eux, comme s'ils s'aimoient, puiſque la nature, en leur impoſant la néceſſité de vivre enſemble, y formoit elle-même des obſtacles.

Si un Antropophage dévoroit, à vos yeux, votre chere Glé, & qu'un Muſulman arrachât votre cher fils, des griffes d'un tigre : dites-moi, ſi vous ne ſentiriez pas un mouvement d'horreur, pour l'un,

& un mouvement de reconnoissance, pour l'autre ? J'en conviens, me répondit-il : eh bien, continuai-je, parmi les nations civilisées, l'action de l'Antropophage seroit appellée crime, & celle du Musulman se nommeroit vertu. Votre cœur vous prouve, que ces distinctions ne sont pas chimériques. Votre intérêt est celui de tous. Cet intérêt exige, qu'on les admette. Les loix, qui les constatent, sont donc plus sages, que la nature, qui souvent les méconnoît, les confond, ou les brave.

Si l'Antropophage craignoit

l'enfer & l'échaffaut, il ne dévoreroit pas votre femme ; ſi le Muſulman n'eſpéroit pas le paradis, & votre eſtime, il laiſſeroit, peut-être, périr votre fils.

Mais, lui demandai-je encore, remercieriez-vous l'Antropophage, & feriez-vous des efforts, pour immoler le Muſulman ? Point du tout, répliqua-t-il, cela ne ſeroit pas juſte. Vous avouez donc, continuai-je, que la juſtice exiſte ? Allez plus loin ; avouez, de bonne foi, que ce cri intérieur ne vient pas d'une impreſſion des ſens, que c'eſt

l'ame, qui le jette; que votre ame ſent, qu'elle eſt émanée d'une puiſſance ſupérieure à la nature, & que la nature, par elle-même, eſt intelligente, défectueuſe, & bizarre dans ſes opérations; que la religion, & la morale, ſervent à la corriger, à meſure qu'elle s'écarte du bien; que cette notion du bien eſt, en nous, l'ouvrage de l'Etre ſuprême, qu'il eſt inſenſé de ſoutenir une opinion différente, que tous les hommes vertueux doivent abhorrer vos maximes, qu'elles tendent, au moins, à faire ſecouer aux

foibles, ainſi qu'aux méchans; le joug de la raiſon, de la crainte, & de la honte, qui les retient dans le devoir.

Nous nous ſéparâmes, avec une ſorte d'aigreur, que je ne me reproche pas.

A Marſeille le 3 de Giommada II. 1752.

LETTRE LXVI.

OSMAN A ZAMAR.

A Constantinople.

SI votre ami étoit accusé d'une action déshonorante, disoit derniérement quelqu'un, si toutes les circonstances, & les preuves, étoient contre lui, que vous seul, fussiez physiquement certain de son innocence ; mais que cette certitude ne pût ramener personne, en sa faveur, & qu'il restât proscrit dans l'opinion publique, quel parti

prendriez-vous ? renonceriez-vous à le voir, pour ne pas vous associer à sa disgrace, ou braveriez-vous les cris de la calomnie, dont il seroit la victime, au risque d'obscurcir votre réputation, par l'ombre de la sienne ? Tout le monde convint, que la situation étoit embarrassante. Les uns soutenoient, qu'il étoit indispensable de renoncer à son ami, les autres cherchoient des tempéramens. On imagina mille expédiens, pour concilier les devoirs de l'amitié, avec le respect humain, & ses propres intérêts.

Lorſqu'on me demanda mon avis, pour toute réponſe, je tirai de ma poche, ta dérniere lettre, où tu me donnes des aſſurances, & des marques nouvelles de ton amitié, en m'apprenant, que, par tes ſoins, le coupable, qui m'a expoſé à ſubir la peine, qui lui étoit dûe, eſt enfin découvert, convaincu, & puni du crime, dont on oſa me ſoupçonner. Lorſque mon malheur, le hazard, & mes ennemis, aſſemblerent contre moi des préſomptions, ſi fortes, que la fuite ſeule, déroba ma tête à la rigueur des loix, ton zéle

éclairé, actif & constant, fut l'unique appui de mon innocence. Ce trait de ta part, décida la question.

Il me semble, que je m'aggrandis moi-même, quand j'immortalise ton nom, par l'hommage que je rends à tes vertus, jusques chez des peuples, si éloignés de nos climats, de nos principes, & de nos sentimens.

Je pense, comme toi, que la justice, & l'amitié, sont les premieres loix, qu'il faut suivre; leurs droits, sur notre cœur, sont les plus sacrés. Dans toutes les occasions, on

doit un témoignage éclatant à la vérité : dans celle-ci, il peut devenir utile, il eſt au moins conſolant. Le refroidiſſement d'un ami eſtimable, en pareil cas, prête des armes à la calomnie, & devient pour elle une autorité. Celui qu'elle accable, n'a qu'un malheur de plus, & pas une vertu de moins.

De Paris le premier de Regeb 1752.

Fin de la troiſiéme Partie.